Histoires tendres (3e édition)

/ Richard O'Monroy

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

O'Monroy, Richard (1849-1916). Auteur du texte. Histoires tendres (3e édition) / Richard O'Monroy. 1895.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

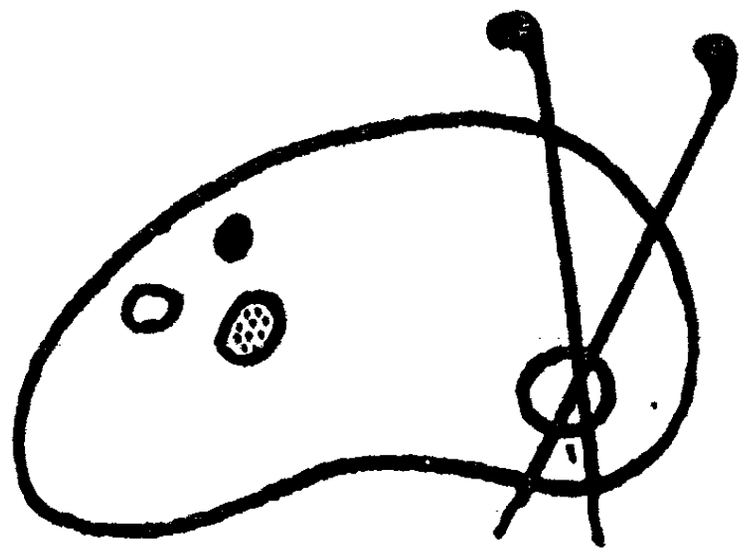
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

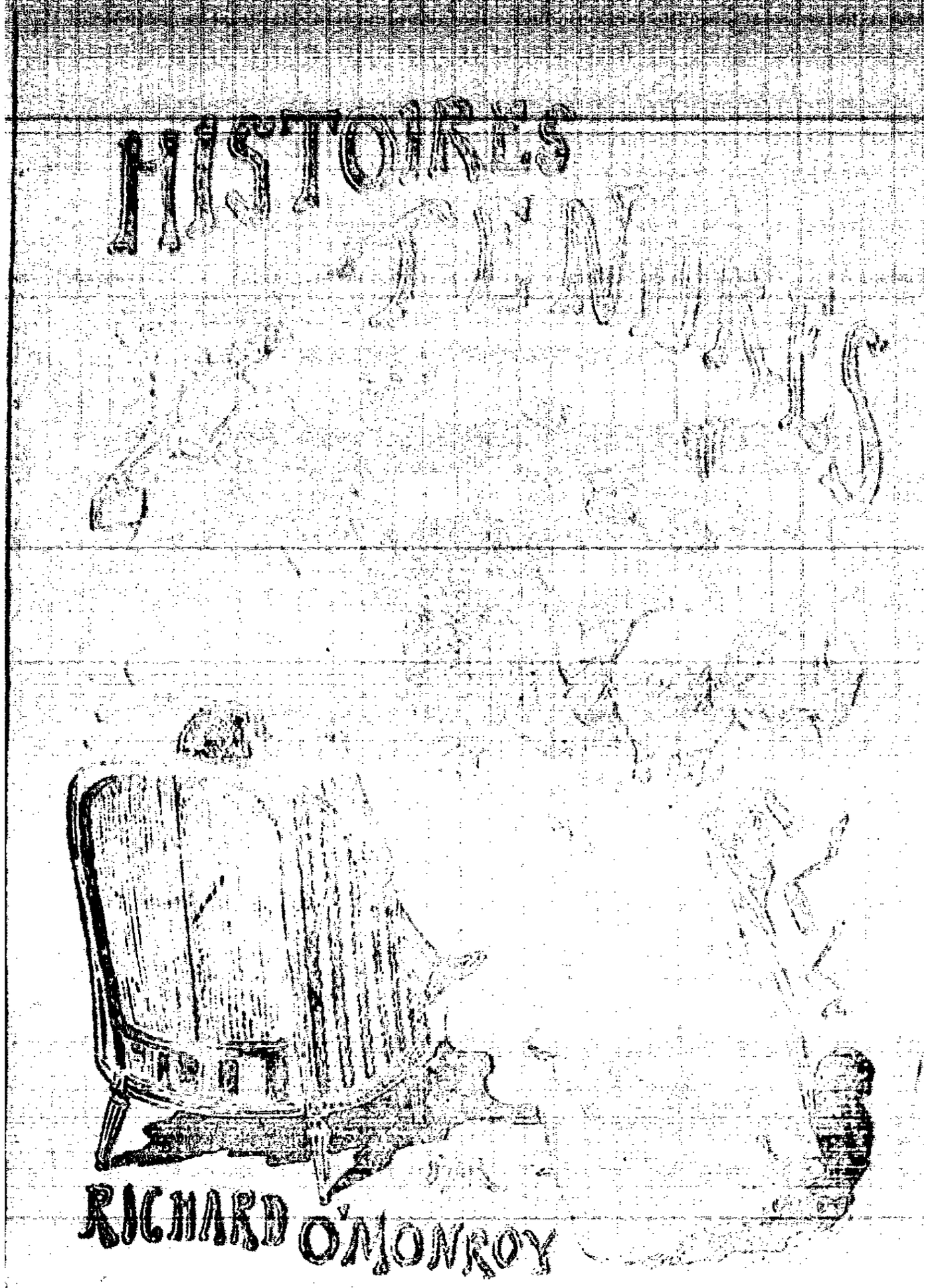
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.



Début d'une série de documents
en couleur

(TYPOGRAPHIE)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



(VICOMTE DE SAINT GENIES)

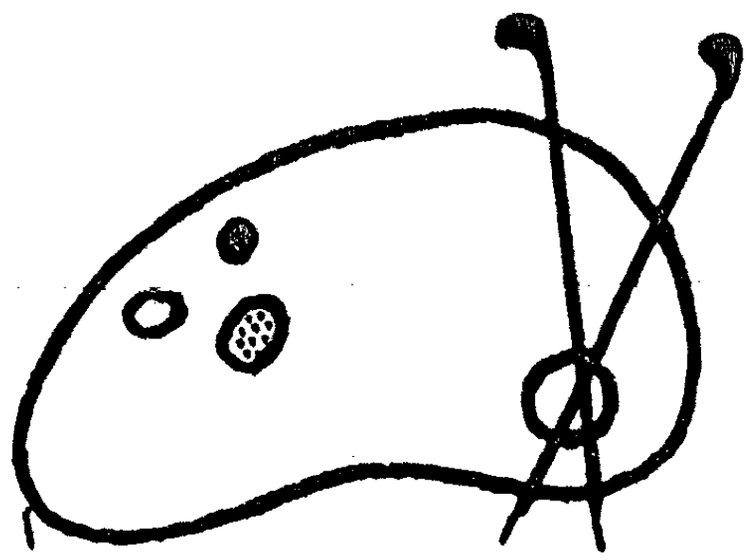
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format gr. in-18

	1 volume
A TRAVERS CHAMPS	1 —
A LA RUE, AGNÈS	1 —
LA BRUYÈRE ET LA MONDE	1 —
LE CAPITAINE PARAGUAY	1 —
LE CURÉ ET LE DIABLE	1 —
LE LIEUTENANT DES DRAGONS-NOIRS	1 —
LOUPS DE SOLEIL	1 —
LES FEMMES DES AUTRES	1 —
LES FEUX DE PAILLE	1 —
LA FILLE AUX GAUFRES	1 —
LA GRANDE ULTE	1 —
HISTOIRE DE CRANES	1 —
MADAME MARÉCHALE	1 —
MONSIEUR MARS ET MADAME VÉNUS	1 —
LE PÉCHÉ CAPITAL	1 —
LES PETITES MARÉCHALES	1 —
SANS M'SIEUR LE MAIRE	1 —
SERVICES DE NUIT	1 —
SOYONS GAIS!	1 —
TAMBOUR BATTANT	1 —
UN PEU! BEAUCOUP!! PASSIONNÉMENT!!	1 —
PLACE AU THÉATRE!	1 —

Paris. — Imprimerie A. DELAFOY, 3, rue Auber.



Fin d'une série de documents
en couleur

(TYPOGRAPHIE)

HISTOIRES TENDRES

8° Y 2
20279

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

A GRANDES GUIDES, 7e édition	1	vol.
A LA HUSSARDE ! 17e édition	1	—
LA BRUNE ET LA BLONDE, 5e édition	1	—
LE CAPITAINE PARAPÈRE, 8e édition	1	—
LE CHIC ET LE CHÈQUE, 6e édition	1	—
LE CLUB DES BRACONNIERS, 5e édition	1	—
COUPS DE SOLEIL, 6e édition	1	—
LES FEMMES DES AUTRES, 12e édition	1	—
FEUX DE PAILLE, 6e édition	1	—
LA FOIRE AUX CAPRICES, 9e édition	1	—
LA GRANDE FÊTE, 6e édition	1	—
HISTOIRES CRANES, 6e édition	1	—
MADAME MANCHABALLE, 9e édition	1	—
MONSIEUR MARS ET MADAME VÉNUS, 12e édit.	1	—
LE PÉCHÉ CAPITAL, 6e édition	1	—
LES PETITES MANCHABALLE, 8e édition	1	—
SANS M'SIEUR LE MAIRE, 6e édition	1	—
SERVICES DE NUIT, 6e édition	1	—
SOYONS GAIS ! 5e édition	1	—
TAMBOUR BATTANT, 7e édition	1	—
UN PEU ! BEAUCOUP !! PASSIONNÉMENT ! 5e édit.	1	—
PLACE AU THÉATRE ! 6e édition	1	—

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays
y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 8226-4-95 (Encre Lorilleux).

RICHARD O'MONROY

(VICOMTE DE SAINT-GENIÈS)

HISTOIRES TENDRES

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

—

1895

HISTOIRES TENDRES

MES JOURS DE L'AN

1er janvier 1867.

Je cherche dans mes souvenirs lointains, bien lointains, dans cette première période de la jeunesse où le commencement de l'année, époque de cadeaux et surtout de vacances, apparaît avec des radiations d'apothéose. Pendant tout le brumeux mois de décembre, que de beaux projets caressés derrière ces murs du lycée Bonaparte, au-dessus desquels passaient les rumeurs confuses des fêtes des Tuileries, des bals de l'Opéra, de toute la grande vie menée par les gandins du second Empire! Pendant

quelques jours, on allait pouvoir les frôler, se rencontrer avec eux au Bois ou au théâtre, admirer leurs cheveux ondés, leurs favoris mousseux et jeter des yeux de convoitise sur de belles madames en crinoline, avec de petits chapeaux microscopiques, des montagnes de cheveux carotte et des lèvres plus rouges que nature, qu'on eût tant voulu embrasser !

Rentré la veille au soir dans la maison paternelle, je dépouillais l'uniforme du potache : une veste bleu-roi, avec une abeille brodée sur la casquette (emblème du travail, mais aussi, adroite flatterie au régime), et, plein d'une béatitude indéfinissable, je revêtais la jaquette du civil, de l'homme libre, indépendant, pouvant marcher de pair avec les de Caux ou les Modène.

Et, le matin, avec quel attendrissement profond, sincère, je pénétrais dans la chambre de pauvre maman, éclairée par un bon feu qui flambait dans la cheminée avec de

joyeux pétillements! On respirait encore un vague parfum de vanille, et, sur les tables, amoncelées, de grandes caisses, faisant prévoir des surprises, tout ce qui peut faire plaisir à un jeune homme : selle anglaise, fusil de chasse, livre rare. Je m'avançais à pas discrets, contemplant la chère femme, encore si jolie avec ses cheveux blond cendré, où brillaient quelques fils d'argent vers les tempes. Elle ouvrait les yeux, et, immédiatement, je voyais ce bon regard confiant, tendre, protecteur qu'ont seules les mères pour contempler leur petit... même lorsqu'il commence à avoir une moustache naissante. Elle m'ouvrait ses bras, et moi je m'élançais en criant :

— Bonne année, maman, bonne année!

Et je sentais dans mon cœur d'adolescent comme un apaisement profond, comprenant que, blotti dans le nid tiède que me faisait cette poitrine, je n'avais rien à craindre ni des hommes ni de la destinée. J'avais la sen-

sation exquise d'être défendu, aimé, et c'était très doux et très bon..

1er janvier 1871.

A Hambourg, dans une grande chambre située au quatrième étage de Spiegeler-Strasse. Au dehors, le ciel est tout noir, la neige tombe à flocons, et il fait dix-neuf degrés de froid. Le matin, à la commandature, nous avons touché les douze thalers — quarante-cinq francs — que la munificence allemande nous alloue comme solde de prisonnier, et qui serait insuffisante pour vivre si nous ne nous étions pas réunis en popote avec Balincourt et Krimpelo, des lanciers de la garde, et Jacquelin, des dragons de l'impératrice. Avec nos ressources réunies, nos quarante-huit thalers, nous vivons à peu près, n'ayant qu'une chambre, qu'une lampe, qu'un feu et faisant la cuisine nous-mêmes sur un petit poêle.

Nous portons de barbes hirsutes de bandit et de vieilles pelisses à fourrure élimée, à torsades usées, qui ont vu les glorieuses journées de Borny, de Rezonville, de Saint-Privat et de Ladonchamp. Le seul ornement de notre masure, ce sont nos quatre sabres, suspendus en trophée à la muraille, car, en sortant de Metz, on nous a laissé nos armes, suprême honneur rendu aux vaincus.

Cependant, pour ce commencement d'année, nous avons voulu secouer un peu la mélancolie de la captivité en terre ennemie et faire une petite fête. Sur la maigre solde touchée le matin, Balincourt a rapporté du pain et du saucisson, et moi, j'ai acheté sur le quai de l'Elbe une bouteille de vin du Rhin au long col. Assis en cercle tout autour du poêle, nous remplissons nos verres et nous nous préparons à boire à nos santés respectives, à la fin de nos maux, à la prochaine rentrée en France, lorsque, tout à

coup, la voix du crieur public se fait entendre dans la rue pour annoncer les dernières nouvelles. Nous prêtons anxieusement l'oreille et nous entendons :

Bombardement von Paris! Bombardement von Paris!

Le cri grandit, déchirant, lugubre, et entre dans notre chambre comme une plainte désolée. Notre cher Paris bombardé! Immédiatement, une atroce vision passe devant nos yeux. Nous reposons nos verres sans y tremper nos lèvres, et nous nous regardons, mes camarades et moi, tout pâles, avec une grosse envie de pleurer.

1er janvier 1886.

La grande salle du premier étage au café de Paris. Une dizaine de petites tables occupées par des soupeurs en col cassé et cheveux en brosse, faisant vis-à-vis à des jeunes femmes — quelques-unes fort jolies, ma

foi — vêtues pour la plupart de toilettes à tons clairs, laissant voir le plus de peau possible. Il y a là Lucie Regnier, Mary Fabert, Valentine Tribord, Lina Giallo, Constance Godferdom, Raumesnil, toutes les belles de l'époque. Accoudées sur la table, les bras nus, elles grignotent des fruits et épluchent des écrevisses avec de jolis mouvements de doigts chargés de bagues. De temps en temps, quelque soupeuse se lève dans le but de livrer à l'admiration de la galerie son torse, moulé dans un fourreau de satin et, tout en faisant des effets de hanche, se promène de table en table. C'est un brouhaha d'éclats de rire, de bruits d'assiettes, de bouchons de vin de Champagne sautant en l'air, d'interpellation au maître d'hôtel affairé. Il y a, dans l'air surchauffé, des parfums de truffes mêlés aux âcres senteurs du chypre et de la peau d'Espagne, et, là-bas, dans le salon voisin, Patykarus, le fameux tsigane, sanglé

dans son dolman écarlate, debout devant son orchestre, nous joue, d'un air inspiré, la marche de Rakoczy mise à la mode par Marcelin.

Au milieu de ces sonorités diverses, je me demande si, en somme, je m'amuse, si tout ce bruit est vraiment de la joie; je regarde ces camarades en frac fleuri, ces demi-mondaines décolletées, qui se donnent tant de mal pour paraître gais, et je songe à ma jeunesse qui passe. Minuit sonne, et le grand Noirmont se lève et dit de sa voix de commandement :

— 1886 commence. Que tout le monde s'embrasse! Mesdames et messieurs, une fricassée de museaux générale.

Alors j'embrasse au hasard, dans le tas, sans savoir, avec, sur les lèvres, une saveur fade de poudre de riz; des femmes passent dans mes bras, en montrant leurs dents, se laissant faire en bonnes filles, avec des tailles souples qui plient sous mon étreinte.

Cela tourbillonne dans la fumée des cigares; on entend de petits cris, des protestations, des éclats de rires, tandis que Patykarus accentue sa czarda héroïque et que, dans un coin, Chavoye, complètement gris, verse consciencieusement des verres de vin de Champagne dans l'intérieur du piano, en disant, d'une voix pâteuse :

— Toi aussi, mon vieux, tu auras ta part de la fête. Tiens, absorbe celui-là, et puis encore celui-là!...

...Et je m'en vais, un peu mélancolique, avec un commencement de mal aux cheveux.

1er janvier 1893.

Les grands-parents sont partis ; les temps grisonnent : c'est nous qui sommes, à notre tour, devenus les ancêtres. Nous ne recevons plus d'étrennes ; nous en donnons. De protégés, nous sommes devenus protecteurs. Ce matin, à peine mon domestique avait-il

entr'ouvert les rideaux, j'ai vu approcher de mon lit mon petit garçon, le cœur gros de joie et d'impétueuse reconnaissance.

Très rouge, un peu ému, il s'est campé tout droit, et, d'une voix qui tremblait un peu, il a commencé une fable du bon La Fontaine :

Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure...
... d'une onde pure

Il n'a jamais pu aller plus loin. Il cherchait, très interloqué, très malheureux, et déjà je voyais les larmes qui montaient, prêtes à jaillir des grands yeux bleus effarés, devant ce désastre de la mémoire.

— Tu veux me souhaiter la bonne année, mon petit Jehan? lui ai-je dit. Eh bien, souhaite-la-moi, tout simplement, sans phrases, à ton idée.

Il m'a sauté au cou, en me serrant de toute la force de ses bras potelés, et j'ai savouré la fraîcheur de ce baiser ingénu,

donné par des lèvres qui sentaient la fraise, tandis qu'une voix très douce me murmurait à l'oreille :

— Laisse-moi d'abord t'embrasser, papa, et puis, attends un peu... je suis sûr que ça va me revenir.

LES TROIS ACCOLADES

Août 1860.

Il y a longtemps, bien longtemps!... Avec une dizaine de petits amis, je m'amuse à jouer au soldat dans le magnifique parc de Compiègne. Nous représentons la bataille de Solferino et nous poursuivons, sous les grands arbres séculaires, quatre gentils camarades qui, *par persuasion*, ont bien accepter le rôle sacrifié d'Autrichien, ce qui les expose à recevoir force torgnolles. Tout à coup le plus grand d'entre nous, Jacques d'Infreval, nous dit :

— Voyez-vous, là-bas, dans la grande

allée, ce militaire qui se promène avec ses longs cheveux, sa moustache cirée? Eh bien, c'est le maréchal Canrobert.

Nous émettions des doutes, je ne sais trop pourquoi; mais Jacques insista :

— Mais si, je vous assure : je le connais bien. Il est encore venu déjeuner au château avec mon papa la semaine dernière.

Canrobert, le maréchal dont on a tant parlé! Canrobert, dont le nom a bercé mon enfance et dont les prouesses en Crimée ont si souvent été contées devant moi! Canrobert, auquel les femmes tendaient, place Vendôme, leur enfant pour qu'il voulût bien le bénir au retour d'Italie!... Je lâche la bataille de Solferino et je me mets à trotter dans l'allée verdoyante dans laquelle s'avance à petit pas le maréchal, avec une longue capote bleu-roi à plastron et une canne à la main. A mesure que je me rapproche, mon audace faiblit un peu; il me prend un gros battement de cœur. Cepen-

dant, poussé par une curiosité irrésistible, je dépasse le promeneur et je me mets à le regarder avec de grands yeux écarquillés. Je le laisse passer, puis je recommence tant et tant, que le maréchal finit par s'apercevoir du manège de ce bambin en culotte et à jambes nues. Il s'arrête devant moi et avec un bon sourire sous sa grosse moustache retroussée en croc, il me dit :

— Qui es-tu, mon petit bonhomme?

Je me nomme.

— Et qu'as-tu à tourner ainsi autour de moi.

Et je réponds, en tremblant :

— Monsieur, je voulais vous voir de près.

Alors il me prend dans ses bras, m'élève à hauteur de sa figure, m'embrasse affectueusement, puis me reposant à terre, il me dit, avec une grande dignité, comme si toute sa belle physionomie eût été éclairée d'une lueur mystique :

— Mon enfant, quand tu seras devenu

grand, il faudra te rappeler toute ta vie que tu as été embrassé par un maréchal de France, et j'espère que cela te portera bonheur.

Il continue sa route, lentement, et disparaît sous les grands arbres ensoleillés. Et moi, je reste immobile à ma place, avec une grosse envie de pleurer, tandis que tous les acteurs de la bataille de Solférino accourent, très curieux et très intéressés :

— Raconte-nous! Qu'est-ce qu'il t'a dit, le maréchal? Qu'est-ce qu'il t'a dit?

Août 1868.

La grande cour carrée du lycée Bonaparte, entourée d'arcades soutenues par de lourdes colonnes. Dans la cour, sur des banquettes de velours rouge, une foule grouillante de jeunes élèves endimanchés, frisés au petit fer, avec de belles cravates à tons clairs. Sous les arcades, assis sur des gradins, les

parents très émus, et, à gauche, une musique de la garde nationale avec ses épaulettes blanches et son haut shako bleu et rouge orné de l'aigle doré. Puis, sur une estrade très élevée, ornée de crépines d'or, des professeurs en toge noire, des membres élevés de l'Université avec la robe rouge, la toque et l'hermine; enfin, au centre, assis sur un fauteuil, le maréchal Canrobert, en uniforme, avec le grand-cordon en sautoir et le frac galonné d'or, à côté de M. Duruy, avec ses lèvres minces et sa figure glabre.

La chaleur est accablante. M. Gidel lit le palmarès d'une belle voix sonore. Les lauréats montent à leur tour sur l'estrade et reçoivent leur prix au milieu des vivats et des applaudissements. Moi aussi j'entends proclamer mon nom : premier prix de dissertation française. Et, très rouge, je me lève, je grimpe l'escalier tout étourdi, comme dans un rêve, tandis que la musique fait entendre une bruyante fanfare.

Le maréchal reçoit trois volumes que lui tend le proviseur, M. Fornoron, puis, après me les avoir remis, il me prend dans ses bras et m'embrasse, en me disant à l'oreille :

— Bravo, jeune homme. Vous avez rudement grandi depuis notre rencontre à Compiègne !

16 Août 1870.

Il est cinq heures du soir, et Saint-Privat commence à être très menacé par le 12e corps allemand, qui esquisse son mouvement tournant en prenant comme objectif le village de Roncourt. Quatre régiments français, présentant à peine un effectif de huit mille hommes, luttent sur ce point contre plus de dix-huit mille Saxons. La division de cavalerie du Barail est accourue pour prolonger notre droite et soutenir ainsi le flanc du 6e corps. Il y a là le 2e chasseurs d'Afrique, le 2e et 3e chasseurs

de France, qui s'établissent faisant face au village de Batilly.

Des masses énormes de troupes allemandes couvrent l'horizon et descendent par Auboué. Notre artillerie faiblit; l'infanterie paraît plier. Les colonnes du prince royal Albert de Saxe s'engagent dans les avenues de Roncourt. Le général du Barail, frémissant d'impatience, appelle auprès de lui le général de Bruchard :

— Envoyez demander au maréchal la permission de charger. Je crois que c'est le moment!

Et, sur l'ordre de mon brigadier, me voici parti au galop, accompagné d'un maréchal des logis, à la recherche du maréchal. Je le rencontre en arrière du bois de Jaumont, après avoir passé devant les tambours du 93e de ligne, qui sous un ouragan de projectiles, exécutent à tour de bras des roulements de marche pour faire croire à l'arrivée de la garde... qui ne vient pas. Je

trouve le maréchal l'œil plein de flamme, ferme comme un roc, sur sa grande jument bai brûlé. De l'avis unanime, jamais, ni sur la brèche de Zaatcha, ni dans le ravin d'Inkermann, ni dans les rizières de Magenta, le grand chef ne fut plus sublime. En deux mots, je lui explique ma mission. Il échange quelques observations avec le général Bisson, braque sa lorgnette dans la direction de Roncourt, puis brusquement :

— Dites à du Barail de faire charger immédiatement ses chasseurs de France et de garder ses chasseurs d'Afrique comme réserve. Allez!

Puis dans un éclair de souvenir, reconnaissant sans doute le jeune officier qu'il a devant lui, il me dit encore avec une étreinte affectueuse :

— Allez, mon enfant... et que Dieu vous garde!..

Quelques minutes après, tête baissée, nous foncions sur les tirailleurs saxons,

dont nous distinguions facilement les shakos à longue crinière et les tuniques vertes à collet et parements noirs.

Le général de Bruchard, le lieutenant Kiffert, le lieutenant Rondard, le capitaine Delauzon, le sous-lieutenant Moriotte et combien d'autres roulent dans la poussière; mais les colonnes ennemies sont momentanément arrêtées, et l'infanterie se reforme. En me retrouvant sain et sauf, sans une égratignure, je me rappelai la parole que le maréchal Canrobert m'avait dite jadis à Compiègne :

— Tu as été embrassé par un maréchal de France... Cela te portera bonheur.

Février 1895.

Et j'ai remué tous ses souvenirs l'autre jour, en montant le petit escalier de l'hôtel de la rue de Marignan. Aux murailles, des vues d'Afrique, le portrait du roi

Victor-Emmanuel, et, au premier étage, une grande photographie du fameux tableau de Detaille : *Dernière défense de Saint-Privat devant les ruines de l'église.* Je suis entré dans la chambre, éclairée par la lueur des cierges, et, sur un lit élevé, entouré de quatre officiers, immobiles au port du subre, j'ai revu une dernière fois mon ancien chef, couché, en grand uniforme, avec sa belle figure, un peu amaigrie par la souffrance, et ses mèches blanches, éparses sur l'oreiller et formant autour de sa tête comme une auréole lumineuse.

Je me suis penché sur ce lit de parade, et à ce front glacé, à ce grand front sous lequel n'avaient jamais germé que des idées d'honneur, d'abnégation et de dévouement à la patrie, j'ai rendu pieusement, à mon tour, l'accolade que le vieux maréchal avait donnée jadis au bambin de Compiègne, à l'élève du lycée Bonaparte et au sous-lieutenant de Saint-Privat.

— Monsieur, dit la femme de chambre, en entr'ouvant la porte, Madame fait dire à Monsieur qu'il n'oublie pas qu'il est bientôt dix heures : elle craint que Monsieur ne soit en retard pour son bureau.

— Bien, bien, répondit Langlade. Rien ne presse : j'ai encore un quart d'heure.

Il se rapprocha du petit Paul, et à nouveau se mit à le considérer longuement dans son lit. Évidemment, l'enfant n'allait pas bien. La face était congestionnée, et la respiration, haletante. A six heures du

matin, Langlade avait entendu une quinte, une de ces terribles quintes de toux si sonores, si déchirantes qu'il redoutait tant; il s'était levé, et depuis ce temps, il était assis au chevet du malade, lui donnant, de demi-heure en demi-heure, la potion prescrite et épiant les symptômes d'aggravation...

A vrai dire, le petit Paul ne lui ressemblait guère: autant Langlade était brun, vigoureux, taillé en force, avec un teint mat, des cheveux noir-bleu et des épaules un peu communes de porte-faix, autant l'enfant était blond, frêle, délicat, distingué, avec des cils presque blancs ombrageant des yeux de pervenche. Il était le portrait vivant du cousin Fleurance, ce cousin qui était mort rongé par la phtisie il y avait bientôt cinq ans et que madame Langlade avait tant pleuré, après l'avoir soigné avec un dévouement passionné et farouche.

Quelque temps après la mort du cousin, une lettre surprise par hasard avait fait

découvrir au mari l'affreuse vérité : le petit Paul était le fils de Fleurance ! Ah ! le coup avait été rude, et son premier mouvement avait été de confondre l'infidèle et de la chasser à jamais. Puis, après cet accès de rage, il avait réfléchi, saisi tout à coup d'une immense pitié, presque surhumaine, pour la pauvre créature, si malheureuse, si désespérée ! N'était-il pas, en somme, le premier coupable, la connaissant aussi tendre, aussi sentimentale, aussi prête à se dévouer à tous ceux qui souffrent, en introduisant chez lui ce cousin Fleurance, à tournure de prince, intéressant comme tous ceux qui doivent mourir jeunes et qui, en compensation sans doute, sont non seulement aimés des dieux... mais aussi des femmes ?

Langlade n'avait donc rien dit et, dans son abnégation sublime, s'était borné au rôle de consolateur, trouvant dans son cœur compatissant les mots qui endorment et bercent la douleur. Volontairement, il

n'avait pas remarqué le deuil dans lequel s'était confinée sa femme, qui depuis cette époque, n'avait plus jamais voulu aller ni dans le monde, ni au théâtre, ni égayer par le moindre ruban clair les nuances uniformément sombres de son costume. Il avait tout accepté, tout pardonné, poussant l'héroïsme jusqu'à ne jamais laisser deviner « qu'il savait », cachant sa blessure et s'unissant à sa compagne dans une commune affection pour le petit Paul.

Ah dame !... on n'est pas un ange. Il l'avait d'abord détesté, cet enfant, cet intrus, ce voleur inconscient qui s'était introduit dans son foyer, réclamant une part des caresses auxquelles il n'avait aucun droit ; mais, peu à peu, sa haine avait faibli. Il s'était senti conquis, subjugué par les grâces de ce pauvre être qui n'avait pas demandé à venir, n'était pas, en somme, responsable de la faute originelle, et surtout qui était si chétif, si lamentablement faible !...

Depuis six ans déjà qu'il était au monde, cela avait été une lutte pour ainsi dire quotidienne contre la tuberculose héréditaire qui réclamait sa proie, et, dans cette communion d'âmes, dans ces longues heures passées côte à côte près du berceau, bien des malentendus s'étaient dissipés. Madame Langlade avait compris à quel homme simple et bon elle avait lié son existence, si véritablement digne d'être aimé, en dépit de ses grosses mains, de ses larges épaules et de son apparence un peu fruste. Une grande paix s'était faite dans le ménage, et une camaraderie loyale et tendre régnait désormais entre les deux époux.

Langlade songeait à tout cela, très attendri, revivant le passé, tout en ne quittant pas des yeux l'enfant, qui somnolait maintenant, mais d'un sommeil agité, avec la lèvre sèche et deux vilains points rouges piquant comme une tache sanglante sur les pommettes du visage si pâle, si pâle! Puis,

de temps en temps, la toux, l'affreuse toux retentissait à nouveau comme un coup de clairon rauque, secouant tout le pauvre petit corps de soubresauts convulsifs.

— Et ce docteur qui n'arrive pas ! murmura tout à coup Langlade, énervé, en tirant à nouveau sa montre. J'aurais pourtant désiré le voir avant d'aller au ministère !

Il continua, en se parlant à lui-même :

— J'aurais peut-être mieux fait de garder notre médecin habituel, celui qui soigne l'enfant depuis si longtemps. Il serait venu, lui, tout de suite, au premier appel. C'est un ami. Mais, devant l'aggravation du mal, j'ai pris peur et j'ai voulu avoir Tournier, le grand Tournier, si célèbre, si habile... mais si occupé ! Enfin, il ne peut pas tarder, et, si je suis parti, Lucie lui expliquera... Mais voilà... il faudra lui expliquer, expliquer tout !

A ce moment, une nouvelle quinte reten-

tit, et madame Langlade accourut, les cheveux épars, ayant à peine pris le temps de passer une robe de chambre.

— Comment? fit-elle avec surprise, en apercevant son mari assis auprès du petit lit, comment? tu n'es pas encore parti pour ton bureau?

— Non... Je ne trouve pas bébé bien.

La mère demanda, anxieusement:

— Tu le trouves plus mal qu'hier?

— Beaucoup plus mal. J'ai même télégraphié à Tournier de venir à neuf heures: j'aurais tant voulu lui parler! D'un autre côté, j'ai peur que le ministre ne me fasse appeler ce matin pour l'emprunt... ma présence est indispensable... et j'ai été, malgré moi, si inexact tous ces temps derniers!

— Eh bien, pars mon ami, pars! Ne suis-je pas là? Quand le docteur arrivera, je lui donnerai tous les renseignements nécessaires, et je t'enverrai un petit bleu au ministère pour te dire le diagnostic. Mais, vois-tu, il

vaut mieux que tu t'en ailles. Il ne faut pas mécontenter tes chefs.

Langlade se leva à regret, prit sur la table une grosse serviette bourrée de documents, puis il dit, avec un soupir :

— Allons, tu as raison : je m'en vais. Mais tu décriras bien à Tournier toutes les phases de la maladie, en remontant à son origine...

— Compte sur moi.

— Tu lui expliqueras minutieusement le traitement qui a été suivi, puis l'amélioration que nous avons obtenue l'année dernière et qui nous avait rendus si heureux, puis la rechute, il y a quatre jours, après cette malheureuse promenade au Jardin d'acclimatation... Tu raconteras bien tout, tu n'oublieras aucun détail.

— Non, mon ami. Tu peux partir en toute tranquillité.

Langlade avait pris son chapeau, endossé son pardessus, mais il restait encore comme

cloué au sol par une puissance invincible.

— Eh bien, adieu. Qu'attends-tu encore?

— C'est que, vois-tu, Lucie, il faudrait... il faudrait...

— Quoi? Dis vite!

De grosses gouttes de sueur perlaient sur le front du pauvre homme, qui n'osait lever les yeux; on voyait qu'en lui se livrait un combat terrible. Enfin, il prit un grand parti et, d'une voix qui tremblait:

— Eh bien, vois-tu, j'ai bien réfléchi... c'est absolument nécessaire... il ne faudrait pas oublier de dire à Tournier... que le père est mort de la poitrine.

... Et Langlade s'enfuit en sanglotant.

IN MEMORIAM!...

Parmi les cimetières, qu'une vieille et touchante coutume nous entraîne à aller visiter le jour des morts, il y en a un qui m'a toujours particulièrement séduit : c'est le cimetière Montmartre.

Il n'a peut-être pas la grandeur romantique du Père-Lachaise ni le recueillement mélancolique et silencieux du cimetière Montparnasse. Non : le cimetière Montmartre est resté animé, parisien, je dirais presque vivant. Une rue passe au-dessus de lui, apportant le bruit des voitures, permettant

de marcher au milieu des morts, suivant la coutume de Rome, où la via Appia passait à travers deux rangées de monuments funèbres. On trouve, en se promenant dans ses allées régulières et tracées au cordeau, des noms aimés, tels que ceux de Murger, de Gautier, de Renan, de Gozlan, de Greuze, d'Offenbach, des souvenirs poétiques et charmants comme ceux de madame Récamier ou d'Alphonsine Duplessis, la fameuse Dame aux camélias, dont la tombe, en tout temps, est toujours couverte de couronnes et de fleurs, témoignage d'un sentiment impérissable qui rappelle le beau titre d'une des dernières œuvres de Guy de Maupassant : *Fort comme la mort*. Et, au bruit des feuilles craquant sous le pas des porteurs de couronnes, aux soupirs étouffés et aux sanglots poussés devant quelque mausolée nouvellement construit, se mêle je ne sais quel bruissement lointain, rumeur de gaieté, de vie, d'espérance, venant des hau-

teurs de Montmartre et du Moulin de la galette.

Pour rien au monde, je ne manquerais à mon pèlerinage annuel. C'est une halte dans l'existence brûlée que nous menons, qui permet de reprendre haleine, de se ressaisir un peu et de causer avec son âme, dans un apaisement profond. Les noms imprimés sur les pierres rattachent les générations vivantes aux générations disparues! Ce jour-là, on se retrouve avec les siens: hélas! a-t-on le temps d'y songer le restant de l'année? La vie est une bataille, et nous allons, pareils au soldat qui pousse en avant dans la mêlée, sans s'inquiéter des fleurs ou des épines qu'il laisse brisées derrière lui. Mais, le jour des morts, mille souvenirs vagues un peu effacés, comme des pastels qu'on aurait frottés du doigt, remontent dans nos cœurs et flottent autour de nous, réveillant par un petit détail certain, précis, un attendrissement profond.

Telle ou telle parole, tel ou tel suprême conseil reviennent tout à coup à notre pensée, avec l'intonation exacte, le geste, le bon sourire qui les soulignaient. On dirait que quelque phonographe mystérieux a pieusement conservé la phrase pour la faire de nouveau résonner à notre oreille. Et dans le crépuscule du jour mourant surgissent de fines silhouettes, parents chéris, vieux amis d'autrefois, que nous sommes tout à coup étonnés de reconnaitre : une revue d'ombres dans le genre de celle que traçait Raffet, mais où les héros sont remplacés par des êtres très bons, très simples et très aimés.

Non seulement le paysage était immuable, avec ses mêmes monuments, ses mêmes arbres mordorés, aux branches se profilant sur le même ciel uniformément gris, mais les visages rencontrés étaient familiers : c'était une petite église de fidèles communiant en une même pensée. A la longue,

dans certaines sections, on avait fini par se sourire et par se saluer. Or, dans la grande allée qui part du tombeau de Godefroy Cavaignac, dont la statue de bronze est étendue, rigide, comme celle d'un sénateur romain tombé de sa chaise curule dans une dernière protestation contre l'invasion des Barbares, chaque année je rencontrais madame Martens, avec son costume de deuil et quelque capote à aigrette de jais scintillant qui mettait en valeur l'or merveilleux de ses cheveux.

Et c'était un contraste étrange que cette femme digne, sérieuse, absorbée dans les pensées austères, passant dans ses voiles de deuil, avec seulement, à la ceinture, un bouquet de violettes de Parme qui laissait derrière elle un parfum très doux, comme un sillage d'odeur, et la mondaine évaporée que je connaissais, la belle madame Martens, aux tenues audacieuses, aux mœurs plus audacieuses encore, qui remplissait

Paris du bruit de ses folies et de ses amours.

Il fallait un véritable effort de volonté pour reconnaître la même femme dans ces deux créatures si dissemblables, et j'admirais à part moi la souplesse presque féline de cet être, pouvant, à quelques jours... que dis-je ? à quelques heures de distance, se montrer sous l'aspect d'une courtisane vouée au culte d'Éros ou d'une prêtresse austère de la Douleur.

Un jour, il y a longtemps, je m'étais permis de la questionner à ce sujet, et elle m'avait répondu, avec une voix blanche, une voix dont le timbre même était changé, qu'elle venait chaque année apporter des couronnes sur la tombe des amis — deux ou trois — dont elle avait gardé bon souvenir et pour lesquels elle avait eu, de leur vivant, quelques... bontés. Ne pouvant plus leur donner des baisers, du moins elle leur donnait des fleurs, simple restitution de tous

les bouquets qu'elle avait reçus d'eux jadis. Et si, par hasard, il y avait un au delà, si quelque chose d'eux subsistait sous ces larges dalles de pierre, eh bien, ils devaient éprouver une véritable volupté à la voir quitter les heureux de ce monde pour venir leur faire une petite visite et préférer pendant quelques instants les morts aux vivants.

— De cette manière, me disait-elle avec son beau sourire un peu pâle, je leur souhaite quand même leur fête, et j'ai la superstition de croire que les pauvres aimés seraient tout tristes si je ne venais pas.

J'approuvai, très ému, en serrant une petite main gantée de suède, qui fondait dans la mienne; puis je vis madame Martens disparaître complètement par les sentiers étroits, tandis que ses jupons de soie faisaient un froufrou harmonieux en se froissant contre les grilles de fer chargées de couronnes. Parfois, au détour d'un

chemin, son joli corps aux lignes onduleuses et souples m'apparaissait prosterné dans quelque muette contemplation : certainement, elle *causait* avec les anciens amis, évoquant peut-être en cette journée automnale le souvenir des heures paradisiaques, des nuits heureuses et des voluptés d'autrefois !...

Sa rencontre était devenue pour moi comme une nécessité, comme une conséquence inéluctable du pèlerinage que je faisais à Montmartre. Madame Martens faisait partie du cadre gracieux, élégant, poétique de ce cimetière spécial, dans lequel la mort n'apparaît que comme un stage très doux dans un jardin où l'on continue à vivre en communication avec tous les bruits de la grande ville et sans cesser ses rapports mondains avec les belles dames qu'on a connues.

Elle était comme le symbole de la vie amoureuse, de la jeunesse, apportant ses

consolations radieuses, ses sourires et son parfum au milieu des tombes bien entretenues et fleuries. Et, certainement, il m'eût manqué quelque chose si je ne l'avais pas aperçue, toujours jolie et toujours désirable, avec ses lèvres trop rouges, qui paraissaient si sensuelles... et qui savaient si bien prier.

Or, hier, j'ai éprouvé un véritable serrement de cœur : madame Martens n'était pas là. En vain j'ai cherché sa présence dans les allées où elle avait coutume de m'apparaître, et c'est sans doute parce qu'elle manquait au rendez-vous que le ciel m'a paru plus sombre, les arbres plus dégarnis, le soleil plus pâle et le temps plus froid.

Le soir, cependant, je l'ai rencontrée dans un salon, très entourée, étalant sous les feux des lustres toutes les splendeurs de son été triomphant. Je me suis approché d'elle, et, tout en la saluant, je lui ai murmuré,

comme si c'était mon droit de réclamer, en manière de reproche :

— Eh bien, madame, je ne vous ai pas vue aujourd'hui à Montmartre.

— Non, je n'y suis pas allée.

— Ainsi, vous avez renoncé à aller porter des fleurs sur la tombe de ceux que vous aviez aimés ?

— Hélas ! ce n'était plus possible.

— Mais pourquoi ? pourquoi ?.....

Alors elle me dit, avec une nuance d'embarras :

— Parce qu'ils étaient trop !

TRÈS RUSSE

... Et, comme le commandant de Belière, obsédé par une pensée triste, fumait mélancoliquement son cigare dans un coin, après le dîner du cercle, je m'approchai de mon cher camarade et, lui tapant familièrement sur l'épaule :

— Pas gai, ce soir, mon commandant! Encore les femmes, n'est-ce pas?

— Non, pas les femmes, mais une femme.

— C'est plus grave. Conte-moi ça, mon vieux : ça te soulagera.

— Ah! c'est que, vois-tu, nous sommes étonnants, nous autres viveurs : nous croyons connaître, à force de longues et patientes études :

Ce sexe aimable, absurde, exécrable et charmant.

Eh bien, c'est à peine si nous avons quelque vague notion sur la Française, mais la Russe, ah! mon ami! ah! mon ami!...

— Je t'en prie, ne prends pas la voix mélancolique de Baron dans la *Vie parisienne* après que la petite baronne a voulu lui emprunter cinquante mille francs, et dis-moi tout... Ainsi, il s'agit d'une Russe?

— Oui; une comtesse de vingt-six ans, veuve d'un général et rencontrée l'an dernier à Tsarkoé-Selo, lors du voyage que le ministre m'avait autorisé à faire jusqu'à Samarkhand. Pas régulièrement jolie, mais délicieuse avec son nez fin, ses lèvres minces découvrant des quenottes de jeune chien,

ses yeux bleus, presque trop grands, et ses cheveux d'or émergeant sous la toque ornée d'oiseaux des îles. Pour venir à ces régates du lac auxquelles les officiers m'avaient invité, elle avait revêtu un costume étrange, en étoffe brodée à Tiflis, avec un sonafan doublé de satin bleu, qui faisait valoir sa taille onduleuse et souple. « Elle a tout l'Orient dans les hanches », me disait à l'oreille le prince Mourief, en la regardant monter les marches de la tribune, tout en roulant sa cigarette d'un petit coup sec entre le pouce et le doigt du milieu.

» Il faut te dire que la flotte de Tsarkoé-Selo se compose de tous les modèles d'embarcations légères employées dans l'étendue de l'empire. Tout s'y trouve, depuis la longue pirogue, depuis la périssoire en acajou jusqu'à la barque des Esquimaux, et même la jonque chinoise. Tandis que les régates avaient lieu sur le lac, Sonia — elle s'appelait Sonia — me donnait tous les rensei-

gnements sur cette flottille étrange, dont chaque modèle est conservé dans un musée spécial. Et, tandis que le canon grondait pour saluer le vainqueur après chaque nouvelle course, je regardais, ébloui, cette jolie femme qui daignait faire l'éducation du pauvre étranger avec une complaisance si délicate. Il n'y avait, d'ailleurs, aucune fatuité personnelle à tirer de cette sympathie. J'étais un Français en mission, j'étais officier supérieur de cavalerie, et la comtesse ressentait tout simplement pour mon uniforme un peu de cet entraînement que toutes nos Parisiennes eurent pour les marins russes.

» Quant à moi, j'étais pincé, mais pincé comme je ne l'avais jamais été. Je la ramenai à Pavlovsk, me sentant dans un état d'exaltation difficile à décrire. Puis, le lendemain, ce fut elle qui revint faire en ma compagnie une promenade en pirogue le long du bain Turc, des cascatelles qui alimentent le

lac en passant sous ce joli pont de marbre qui plane au-dessus des buissons de roses du Bengale, avec sa colonnade rosée et ses balustres à jour : un cadre idéal pour un amour naissant. Ce furent huit jours de paradis.

» Pendant ce temps, je complétai mon éducation. J'appris avec elle à jouer au *wint* espèce de whist très difficile, j'étudiai toute la généalogie impériale, avec des détails circonstanciés sur le tsar Alexandre III, l'impératrice Marie-Fédorowna, les enfants : Nicolas-Alexandrowitch, Georges-Michel et la grande-duchesse Olga. Je bus du vin de Kahenili, des liqueurs de Nalirka et de Vodka, et Sonia, en s'accompagnant sur la mandoline, me chanta quelques-unes de ces romances bizarres que les tsiganes chantent aux grands seigneurs quand ils se rendent aux Iles pour souper et faire la fête.

» Cependant, le temps passait. Je n'avais qu'un congé limité, et je ne pouvais m'at-

tarder davantage. La veille de mon départ, tout emmitouflée dans un grand bashlik, la comtesse arriva à Tsarkoé-Selo à la nuit tombante et me dit simplement :

» — Puisque vous partez, je viens passer cette dernière nuit avec vous, afin que vous conserviez un bon souvenir de la petite barynia.

» Et elle me tendit ses lèvres en me jetant ses deux bras autour du cou...

» Ce fut une nuit folle, entrecoupée de cris, de sanglots et de baisers. Le lendemain, je voulus la retenir.

» — Non, non, me dit-elle : une seconde nuit ne pourrait qu'affaiblir le souvenir que je garderai de celle-ci. La recommencer serait peut-être tout gâter. Laisse passer le temps, et je te jure d'aller te revoir en France lorsque nous nous serons assez perdus de vue pour que cette nouvelle étreinte ait tout l'attrait de la nouveauté et que tu m'inspires à nouveau le divin frisson de *l'inconnu*.

» Et son regard brillait d'une volupté perverse en m'expliquant cette théorie des caprices courts. En m'embrassant une dernière fois sur le seuil de ma chambre, elle eut un dernier mot qui m'éclaira sur son caractère :

» — Combien, me dit-elle, dois-je laisser à ton ordonnance? Quels sont les usages français?

» — Mais rien du tout! m'écriai-je. Mon dragon est un soldat; ce n'est pas un domestique.

» — Tiens!... Eh bien, nous autres, quand nous allons à Tsarkoé-Selo visiter quelque ami aux chevaliers-gardes de l'impératrice ou au régiment Preobrajenski, nous laissons toujours quelque monnaie à l'ordonnance.

» — Le lendemain matin?

» — Oui, le lendemain matin.

» Elle m'avouait cela ingénument, avec une tranquille impudeur, comme une grande dame habituée à toujours faire ce qui lui

plait, et comme si ce découchage eût été la chose la plus naturelle du monde. Malgré tout ce que je devinais, ou plutôt même à cause de ce vice qui flambait dans ses prunelles, son souvenir continua à me hanter pendant le reste de mon voyage, et même, de retour à Versailles, lorsque j'eus repris le train-train habituel de mes occupations du quartier, je brûlais toujours au souvenir des heures passées dans les bras de cette fantasque Sonia. La reverrais-je jamais? Parfois, il me prenait l'envie de redemander un congé et de repartir là-bas, là-bas, la revoir, ne fût-ce qu'une heure, dans son cadre, avec ces ajustements presque orientaux. Mais quelle raison donner pour cette nouvelle absence à l'étranger? Sortir de France sans permission est toujours grave pour un officier. Je cherchais en vain un prétexte, lorsque je reçus, avant-hier, au rapport, un télégramme qui me causa une joie délirante :

« Arriverai Paris, hôtel Continental, dimanche soir, neuf heures. Venez me voir.

» SONIA. »

» Ah ! mon cher ami, si tu savais l'émotion ressentie à la lecture de ces lignes ! J'étais si troublé que le colonel me dit :

» — Vous avez appris une mauvaise nouvelle, Belière?

» — Non, mon colonel... au contraire.

» — Allons, tant mieux ! Mais vous êtes tout pâle. Allez au grand air, cela vous remettra.

» Je ne sais comment le reste de la journée se passa. J'avais des recrues à recevoir, les anciens à examiner à Satory, sur le terrain, une conférence à préparer... La tête n'y était plus. Enfin, le lendemain, le cœur battant à tout rompre, je me précipite à Paris, à l'hôtel Continental. On m'indique l'appartement 12, et je trouve Sonia, plus jolie que jamais, en costume de voyage, très

affairée au milieu d'un amoncellement de caisses, de malles et de cartons de toutes sortes. La femme de chambre était là, et je ne pus que m'incliner très cérémonieusement.

» — Ah! c'est vous! me dit-elle, en me regardant avec suprise. C'est étonnant comme le costume civile vous change! Attendez-moi un moment au salon.

» Quelle réception froide! Sans doute, Sonia redeviendrait plus tendre lorsque nous serions seuls. Un quart d'heure après, elle arrive, me tend les deux mains et me dit :

» — Cher ami, j'ai voyagé quarante-huit heures de suite et je suis littéralement éreintée. Laissez-moi dormir bien sagement ce soir, et revenez demain me prendre pour dîner. Nous passerons ensuite toute la soirée ensemble.

» — Bien sûr?

» — Voyons... puisque je ne suis venue que pour vous.

» Ce dernier mot me rasséréna un peu, et

je repartis pour Versailles, où, étant chef d'escadrons de semaine, je devais assister à la décision du matin. La journée me sembla encore horriblement longue; enfin, le soir, je retournai à l'hôtel Continental, libre de toute entrave, ayant demandé au colonel la permission de la journée du lendemain. Et, arrivé à l'hôtel Continental, sais-tu, mon ami, ce que je trouvai? A la place de la comtesse, je trouvai un chasseur qui me remit ceci

Le commandant de Belière me tendit un petit papier couleur cuir-de-Nil, sur lequel était écrit, d'une très jolie écriture, nette et très décidée.

« Sans doute, il n'y avait pas encore assez longtemps que je vous avais vu, et vous n'étiez pas redevenu pour moi *un homme nouveau*, car je n'ai pas senti, en me retrouvant devant vous, le petit frisson. Cela reviendra peut-être. Adieu : je revole vers mon nid de Tsarkoé-Selo. »

LE VIDE-POCHES

La marquise de Chabrand, la tête sur l'oreiller, lisait avec la plus grande attention le catalogue de la vente de madame Diane de Fosfort, envoyé par les soins de maîtres Boulland et Albinet.

Il était magnifique ce catalogue, avec des vues photographiques représentant les principales pièces du petit nid du boulevard Beauséjour. Les meubles anciens, les bronzes Louis XVI, les émaux cloisonnés, les éventails, les tapisseries Renaissance, le plafond attribué à Natoire, les groupes en marbre

de d'Epinay et de Carrier-Belleuse, tout y était décrit avec amour par une plume de connaisseur et d'artiste. Où donc les demoiselles d'aujourd'hui avaient-elles puisé le goût de toutes ces belles choses? Qui sait ? Peut-être en visitant cet hôtel, en étudiant tous les raffinements de cette existence bien comprise trouverait-on le pourquoi, la raison mystérieuse de toutes ces adorations et de tous ces hommages... Diane n'était pas mal... elle l'avait souvent aperçue aux courses ou à l'amphithéâtre, le lundi, à l'Opéra. On ne pouvait lui dénier une certaine race, mais, en somme, elle n'était pas mieux qu'elle, la marquise de Chabrand, et, certainement, ne devait pas savoir mieux aimer.

Elle lança un regard vers la psyché, qui lui renvoya la vue de sa tête blonde ébouriffée, à moitié noyée dans les dentelles, avec son teint frais, reposé par un bon sommeil, ses yeux moqueurs, son sourire

de Parisienne un peu sceptique. Et, rassurée sans doute par ce spectacle, elle continua la lecture du catalogue.

Elle s'absorbait dans la description d'une superbe tapisserie murale représentant le *Départ du roi Alexandre*, entouré de la reine, de ses généraux, et, au loin, la flotte, prête à gagner le large, tandis qu'une bordure à petits médaillons montrait Flore, Cérès, l'Amour et Hercule couchés et tenant des guirlandes et des grappes de fruits, lorsque, tout à coup, son attention fut attirée par l'annonce qui suivait :

« *Boudoir*, n° 17. — Ravissant vide-poches en satin bleu de Chine, avec cette inscription brodée au petit point au milieu des rinceaux et fleurs de soie : *L'Amour se plaît à lier les cœurs*. »

Malgré son flegme habituel, la marquise ne put s'empêcher de tressaillir. Pendant une absence que le marquis avait faite, elle

se souvenait très bien d'avoir brodé un vide-poches semblable, d'après un modèle Louis XVI retrouvé sur un vieux paravent du château et représentant le triomphe de Flore. Puis, au retour de son voyage, Bertrand s'était montré si tendre, si passionné, il lui avait fait passer une nuit si folle, une de ces nuits adorables dont on se souvient, toute sa vie, avec un frisson de plaisir, que, le lendemain matin, elle lui avait offert ce vide-poches brodé par elle pour perpétuer à jamais le souvenir de ces heures divines.

Est-ce que Bertrand aurait été capable de donner ce vide-poches à Diane ? Ce n'était pas possible ! Le hasard pouvait fort bien avoir lancé dans la circulation une broderie à peu près pareille et, sans doute, le gentil cadeau devait encore se trouver accroché en bonne place dans la chambre du marquis, là-bas, aux Hautes-Futayes. Pourtant ! Pourtant !...

Au reste, la vérification était facile. Dans le coin du vide-poches, la marquise avait brodé un *S* et un *B* : la première lettre de son nom de Suzanne enlacée à celle du nom de Bertrand. Il n'y avait qu'à se rendre dans la journée boulevard Beauséjour, pour vérifier le fait.

Au déjeuner, madame de Chabrand dit négligemment au marquis :

— Vous ne savez pas, cher ami ? je compte aller tantôt à la vente de cette Diane de Fosfort.

— Quelle idée ! s'écria Bertrand. Vous serez pressée, bousculée.

— Oh ! pas du tout : j'ai vu qu'on avait fait élever dans le jardin une grande tente pour procéder à la dispersion des objets d'art et que l'on serait à merveille.

— En tout cas, l'assistance sera très mélangée.

— Eh bien, vous m'accompagnerez. A votre bras, je puis aller partout, vous me

l'avez dit cent fois, et, d'après le catalogue, que j'ai lu avec soin, je crois que nous trouverons quelque œuvre d'art à rapporter.

— Vous croyez? dit Bertrand avec une nuance d'embarras. Je ne pense pas que cette pauvre Diane y connaissait grand'chose... Enfin, ce sera comme vous voudrez.

A deux heures, le jeune ménage montait en victoria et se dirigeait au grand trot vers Passy. Bientôt, la voiture s'arrêta devant un coquet petit hôtel situé tout près de la gare. Il y avait dans le jardin un monde fou: brocanteurs, marchandes à la toilette, clubmen, belles petites. Tout cela était assis sur des chaises, pérorant, gesticulant, tandis que maître Boulland disait, de sa voix nasillarde:

— La vente sera faite au comptant; les acquéreurs payeront, en sus des adjudications, cinq pour cent, applicables aux frais. Enfin, l'exposition mettant le public à même de se rendre compte de l'état des objets, il

ne sera admis aucune réclamation une fois la vente prononcée.

Immédiatement, un silence se fit, et la vente commença. D'abord, les gros meubles : baignoire en marbre jaspé rose d'Égypte, garnie de bronzes, décor de lit en brocatelle de soie bleue, meubles à deux corps style Renaissance, lit de repos en bois doré de Penon, tout cela était annoncé à voix haute et mis aux enchères jusqu'au moment où le marteau du commissaire priseur s'abattait :

— Une fois, deux fois, trois fois. Personne ne met au-dessus ? Adjugé !

— Vous voyez, ma chère Suzanne, dit Bertrand, que cette vente est fort ordinaire, et nous ferions bien mieux de nous en aller.

— Attendons les bibelots, répondit la marquise. Tenez, précisément, voici qu'on fait passer un buste de petite bacchante, en marbre de Lanzirotti, qui me paraît charmant. Achetez-le-moi.

Le buste monta à six cent soixante-quinze

francs, ce que le marquis jugea un peu cher ; mais il s'exécuta sans sourciller, en disant à la marquise :

— Voyons, nous n'allons pas acheter tout le mobilier de mademoiselle Diane ! Maintenant que vous avez votre buste, nous pourrons peut-être aller faire un tour aux Acacias ?

— Non ! non ! Il y a encore d'autres objets mentionnés qui me plaisent et que je vais essayer d'avoir.

A ce moment, maître Boulland continua :

— *N°* 17. Un ravissant vide-poches en satin bleu de Chine à fleurs brodées. Deux cents francs.

— Deux cent cinquante ! cria un vieux marchand juif à barbe de bouc.

— Trois cents, cria madame de Chabrand tandis que le marquis devenait tout à coup très pâle.

— Trois cent cinquante, dit encore le marchand.

— Cinq cents, risposta Suzanne.

— Ah çà ! êtes-vous folle ? intervint Bertrand. Cinq cents francs un malheureux vide-poches !

— Personne ne met au-dessus de cinq-cents francs pour le vide-poches ? Adjugé !

— Passez l'objet, cria la marquise.

Puis s'en emparant d'un geste fébrile, elle souleva immédiatement l'étoffe de satin, et, là, elle aperçut le *B* et l'*S* entrelacés au-dessus de la fameuse devise : *L'Amour se plaît à lier les cœurs*. Il n'y avait pas d'erreur possible. C'était bien son vide-poches.

Elle donna sa carte au commissaire priseur, puis, sans dire un mot, elle sortit de l'hôtel, tenant le petit vide-poches sous son camail Valois et suivie par le marquis, très penaud.

Dès qu'on fut dehors :

— Bien que maître Boulland ait dit qu'aucune réclamation ne serait admise après la vente, voulez-vous me dire, Bertrand,

comment cet objet était en la possession de mademoiselle Diane de Fosfort?

— Ma chère Suzanne, je pourrais essayer de me disculper et vous raconter je ne sais quelle histoire qui ne serait digne ni de vous ni de moi. La vérité, c'est que j'ai eu une heure d'aliénation absurde et que j'ai commis, sans trop y réfléchir, une fort vilaine action, mais qui, je me hâte de le dire, n'a eu ni veille ni lendemain. Vous êtes une femme trop bonne, trop intelligente pour ne pas me pardonner.

Madame de Chabrand regarda le marquis. Il avait véritablement l'air très ému, très sincèrement désespéré, et il y avait comme une larme sous son monocle. Le temps était radieux, le soleil filtrait à travers les beaux marronniers du boulevard Beauséjour, découpant sur le sol des losanges, mi-partis ombre et lumière, et toute la nature paraissait en fête sous les baisers du soleil...

— Écoutez, Bertrand : Vous souvenez-vous à quelle occasion je vous avais fait ce petit présent ? Vous souvenez-vous ?

— Ah ! Suzanne, si je m'en souviens ! Je ne l'ai jamais oublié !

— Eh bien, je vous rendrai mon petit vide-poches... quand vous m'aurez rendue aussi heureuse. Au même prix. Une fois, deux fois, trois fois... au moins trois. Ça vous va-t-il ?

— Adjugé ! s'écria gaiement Bertrand, délivré d'un grand poids.

Et il ajouta tout bas :

— Je parie que tu me le rends demain matin.

LA CRAVATE NOIRE

C'était jeudi, jour de réception au château des Hautes-Futaies, chez la marquise de Canly. Les voitures se pressaient en rangs serrés dans la cour d'honneur; au loin, le parc étendait, comme des rubans sinueux, ses allées soigneusement ratissées, et, tout autour du petit kiosque transformé en chambre noire pour les besoins photographiques du jeune Canly, une corbeille de géraniums roses piquait sur la pelouse une note claire et tendre.

Dans le salon, autour d'une table sur-

chargée de thé, de fruits et de succulentes pâtisseries, une vingtaine de belles madames grignotaient des gâteaux, mais en causant à demi-voix. Et, de fait, en examinant mieux, on constatait que tout le monde était en deuil, deuil élégant sans doute, avec du jais, du satin, du velours, de la dentelle, mais deuil implacable ; aucun petit bout de ruban, même gris, lilas ou mauve ne venait égayer un peu cette tenue uniformément sombre.

Et c'est au milieu de cette assemblée sévère que Jacques venait de faire son entrée en complet gris, avec une cravate en foulard à pois d'un bleu éclatant. Il salua, souriant, très à son aise, comme d'habitude, en homme qui se sent en pays de connaissance et qui est, par conséquent, assuré d'une réception aimable. Mais, à sa grande stupéfaction, il se heurta à un accueil plutôt froid. Les mains qu'on mettait dans les siennes étaient molles et ne faisaient sentir

aucune étreinte cordiale, les lèvres étaient pincées, et les yeux, surtout les yeux, sévères, fulminaient des reproches. La duchesse douairière de Kelbassaing alla plus loin. Profitant de son grand âge, elle se leva vivement au moment où Jacques s'avançait vers elle pour lui présenter ses plus respectueux hommages, et tourna carrément le dos au jeune homme en se dirigeant, d'un pas noble, vers la fenêtre du salon :

— Ah çà ! mais qu'est-ce qu'elles ont ? se demanda Jacques, un peu décontenancé, en dépit de la merveilleuse assurance puisée dans ses succès antérieurs.

Il n'aimait guère à réfléchir ni à observer ; pourtant, par une rapide évocation mentale, il chercha dans sa tête s'il avait commis quelque méfait, risqué quelque nouvelle escapade ayant transpiré dans les châteaux environnants. Mais non ; depuis plus de trois semaines, il n'avait pas été voir à Paris Sylvia Nychon — même que cette

continence commençait terriblement à lui peser ; il était resté bien sage chez papa et maman, chassant le petit lapin, montant à cheval et à bicyclette et faisant, comme passe-temps, une cour platonique et sans espoir, à la petite vicomtesse de Bois-Darphin, veuve, et par conséquent libre, cour admise, tolérée, vue d'un très bon œil. Il faut bien que la jeunesse, à la campagne, ait quelques honnêtes distractions. Cela l'empêche d'aller à Paris visiter des *donzelles* dangereuses et des Sylvia Nychon. Alors?... Alors??...

Jacques se creusait la tête et ne trouvait rien. Tout à coup, il aperçut la vicomtesse qui, dans un coin, le regardait douloureusement, avec une commisération profonde, tout en buvant son thé. Elle aussi était en deuil, mais elle proclamait une fois de plus que le deuil est le fard des blondes, car tout ce noir lui allait divinement. Sa robe, en tulle accordéon, à larges manches, était

surmontée d'une haute fraise froufroutante au-dessus de laquelle émergeait sa tête fine, délicate, toute rose, avec des tons nacrés, et sur ses beaux cheveux, savamment ondulés, avec des reflets d'or bruni vers les tempes, était campé un chapeau gainsborough, immense, à plumes noires, d'une audace et d'une élégance exquises, rappelant quelque tableau de l'école anglaise.

— Ma foi, se dit Jacques, de ce côté-là, au moins, je vais trouver une alliée, un appui moral, et, comme, sans contredit, madame de Bois-Darphin est la plus jolie de toutes, le reste m'est fort indifférent. Jamais elle ne m'a paru si adorable qu'aujourd'hui.

Il se glissa près de la table à thé, baisa presque de force une petite main qu'on ne lui tendait qu'avec un effort visible, tandis qu'une voix lui murmurait tristement :

— Ah ! mon pauvre ami, quelle faute ! Vous, dans votre situation et dans un pays conservateur comme le nôtre !

— Mais, sapristi, quelle faute?

— Écoutez. Je ne puis pas vous gronder ici : tout le monde nous regarde, et je vois bien qu'on m'en veut beaucoup de ne pas vous avoir fait grise mine comme les autres ; mais moi, je n'ai pas la force de vous mettre en quarantaine. Sortons dans le parc : je vais vous expliquer...

— Oui, oui, sortons! s'écria Jacques. J'en ai assez, et la position n'est pas tenable.

A peine fut-on descendu du perron dans le jardin que la vicomtesse s'exclama :

— Voyons, mon cher Jacques, franchement, pourquoi n'êtes-vous pas en deuil ?

— En deuil ? Mais je n'ai, Dieu merci, perdu personne dans ma famille !

— Il ne s'agit pas de votre famille. Il s'agit de Monseigneur le comte de Paris. Vous n'avez donc pas vu aujourd'hui, chez la marquise de Canly que tout le monde était en deuil?

— Tiens, c'est vrai ! En effet, je n'avais

pas remarqué... Alors, c'est à cause de la mort du comte de Paris ?

— Parfaitement. Et votre cravate bleue à pois a causé un véritable scandale.

Jacques éclata de rire.

— Ne riez pas. Je vous assure que cette faute de tenue est beaucoup plus grave que vous ne pensez. Voyez, moi, j'ai arboré le grand deuil, de la tête aux pieds, même les bas...

— Même les jarretières ?

— Mais certainement, bien que la question soit indiscrète. Mes jarretières, elles-mêmes, sont en faille noire.

— Ma chère amie, si vos convictions ont cette nuance, vous avez parfaitement raison de vous mettre en deuil depuis le chapeau jusqu'aux jarretières. Mais mon grand-père était général à vingt-six ans, sous l'Empire; mon père était officier d'ordonnance de Napoléon III : c'est vous dire que je n'ai aucune raison d'être orléaniste.

— Mais, Jacques, vous ne comprenez pas du tout la question. Il s'agit d'une manifestation mondaine à laquelle vous ne pouvez vous soustraire.

— Alors, c'est du snobisme ?

— Qu'est-ce que vous voulez dire avec votre snobisme ?

— J'entends qu'on affecte, par chic pur, des convictions monarchiques, des regrets qu'on n'a nullement dans le cœur, et, puisque vous me demandez mon avis, je vous dirai que je trouve cela profondément ridicule.

— Voyons, mon cher ami, je vous en prie, ne discutez pas ; faites cela pour moi. A la rigueur, votre complet gris pourrait aller ; mais c'est cette maudite cravate bleue ! Ah ! si vous pouviez mettre une cravate noire, tout serait réparé, et je serais si contente !

Elle lui avait pris le bras et se frôlait contre lui si près, si près, que ses petites

frisettes blondes lui chatouillaient la joue d'une caresse parfumée. Et les deux yeux bleus, frangés de longs cils, suppliaient si gentiment, si ardemment !...

— Écoutez, dit Jacques très troublé, je ne demanderais pas mieux que de vous être agréable ; mais vous comprenez bien que je ne voyage pas en portant dans ma poche ma cravate de rechange. Comment faire ? Avez-vous sur vous un ruban, un morceau de soie quelconque, que je puisse, tant bien que mal, arranger en nœud de cravate ?

— Il y aurait bien un moyen, dit la vicomtesse en rougissant... mais je n'ose pas...

— Mais si, osez, puisque c'est pour l'affirmation de la bonne cause ?

On était arrivé près du kiosque transformé en chambre noire. Comme si elle eût pris une résolution subite, madame de Bois-Darphin entra rapidement dans le petit

pavillon. Jacques la suivit, le cœur battant à tout rompre, et la porte retomba discrètement...

Il me serait impossible de vous dire ce qui se passa dans ce petit kiosque, n'ayant pas été invité à y pénétrer; mais je sais qu'un quart d'heure, un grand quart d'heure après, nos deux amis ressortirent, la vicomtesse un peu rouge, avec le gainsborough un peu de travers, Jacques arborant triomphalement à son col une jarretière en faille noire qui, sous la jaquette soigneusement boutonnée, faisait illusion complète.

Et, quand, après cette petite promenade, ce dernier fit sa rentrée au salon, il vit tous les visages s'éclairer d'une douce joie, toutes les mains se tendre vers lui avec élan, tandis que la duchesse douairière de Kelbassaing, attendrie, les larmes aux yeux, disait, à mi-voix, à la vicomtesse, souriante:

— Eh bien, ma toute belle, vous avez donc fait une conversion ? C'est bien, c'est très bien.

— « Honni soit qui mal y pense ! » ajouta Jacques en caressant sa cravate noire.

AMOUR EXOTIQUE

Le dîner dans le grand hall du casino avait été très gai. C'était un dîner artistique, *sans mélange*, c'est-à-dire que nous n'avions invité que des femmes appartenant de près ou de loin — parfois de très loin — au théâtre. Oui, monsieur. Ah dame ! il est évident que, dans un petit endroit comme Bax, nous ne pouvions pas réunir exclusivement des sociétaires de la Comédie-Française ou des premières chanteuses de l'Académie nationale de musique ; mais, enfin, toutes ces dames avaient plus ou

moins paru sur les planches, à Paris, depuis l'Opéra-Comique et le Gymnase en passant par les Menus-Plaisirs et Déjazet, et il n'y avait pas de fâcheuse promiscuité avec les grandes demi-mondaines... réservées pour un dîner ultérieur.

On a des principes ou l'on n'en a pas, et c'est surtout lorsqu'on n'en a pas qu'il faut paraître en avoir.

Bien entendu, on avait eu des égards tout particuliers pour Liane Darling, la grande cantatrice dont les débuts ont été si mouvementés. C'est devant elle que s'épanouissait la corbeille de roses et de cyclamens qu'un maître d'hôtel-horticulteur avait dressée avec amour. Liane était flanquée, à droite, du colonel d'Estignac et, à gauche, du marquis de Palangridaine, sans contredit les deux plus beaux plastrons de tout le hall, et c'était un coup d'œil charmant, à la lueur rose des petites lampes recouvertes d'abat-jour fanfreluchés, que

ces jolies filles, éblouissantes de diamants, décolletées et en chapeau avec des corsages clairs qui tranchaient sur le fond sombre des smokings fleuris. La toilette de Liane Darling méritait, à elle seule, une mention spéciale.

Elle avait arboré, ce soir-là, une robe en gaze de soie chiffon rose très pâle, avec un décolletage en carré garni de volants et d'épaulettes en dentelles merveilleuses. Les manches-ballon, très bouffantes, étaient serrées au-dessus du coude, et une large ceinture de moire rose faisait valoir la taille flexible. Sur la tête, un chapeau de paille fine garnie de plumes dégradées, maïs et blanc, et de roses Niel. Au cou, un collier de perles historique. C'était ravissant. Elle se sentait jolie et présidait ce dîner, donné en son honneur, avec sa bonne grâce habituelle; pourtant il y avait comme une nuance de mélancolie dans ses grands yeux verts de chatte en folie, et, parfois,

lorsqu'elle s'oubliait et cessait de parler ou de sourire, on voyait que son esprit partait loin, très loin, vers des pays où l'on ne connaissait ni les potages à la Lucullus ni les timbales de queues d'écrevisses à la Nantua.

On était au dessert, à cet aimable moment où, la digestion et l'influence des vieux vins aidant, on cause de bonne camaraderie, en confiance et coude à coude, lorsque, tout à coup, le petit chasseur qui fait le service des journaux apparut avec sa casquette galonnée et sa sacoche, apportant les nouvelles de Paris. Ah ! ça nous était bien égal à cette heure-là, les nouvelles de Paris ! Avez-vous remarqué comme la politique vous laisse froid lorsqu'on est en train de dîner au chaud avec de jolies femmes ?

Bref, le petit bonhomme passait sans qu'aucun de nous pensât à le hêler ; mais Liane, tout à coup, s'écria :

— Chasseur ! Psst ! Psst ! Viens par ici !

Elle se rua littéralement sur une feuille du matin, elle l'ouvrit toute grande, courut du regard aux dépêches de l'étranger, puis elle poussa un cri et se renversa sur sa chaise, très pâle.

On se leva. On s'empressa. Le marquis de Palangridaine lui passa un petit flacon de sels sous le nez, tandis que le colonel d'Estignac lui tapotait dans le dos avec un zèle louable, mais aussi avec un indéniable plaisir.

Et tout le monde disait :

— Mais qu'est-ce qu'elle a? Mais qu'est-ce qu'elle a?

— C'est peut-être le melon... ou les écrevisses Nantua?

— Faites-lui prendre un verre de sherry-brandy.

Enfin, Liane Darling ouvrit les yeux, puis elle nous dit :

— Je savais bien... J'avais depuis ce matin, comme un pressentiment.

Puis, reprenant le journal, elle lut :

« *La Guerre entre la Chine et le Japon.*

« Londres, 5 septembre.

» On télégraphie de Chefoo que, dans le dernier engagement qui a eu lieu au nord de Nautilus, entre les îles Selby-Ku-Chin-Tau et Tien-Kouang-Chun, le prince Koto-Hito, après avoir accompli des prodiges de valeur, a été grièvement blessé. »

— Pardon... qu'est-ce que c'est que le prince Koto-Hito? demanda la petite Miranda, du Nouveau-Théâtre. Quel drôle de nom !

— Le prince Koto-Hito, reprit gravement le colonel, est un jeune officier du plus haut mérite, que j'ai eu, un moment, sous mes ordres, au titre étranger, quand j'étais à l'Ecole de guerre.

— Oui, mes amis, nous dit Liane, et c'est à ce moment que nous nous sommes aimés, mais aimés éperdument. Vous ne

pouvez pas comprendre cet amour-là, vous autres : quelque chose de mystique, de poétique et de charmant. Le prince était si gentil avec son teint doré, ses yeux fendus en amande, ses cheveux noir bleu, son torse jeune, svelte, moulé dans le dolman sombre des officiers d'artillerie, sur lequel brillait la plaque du Grand-Dragon. Mais c'était surtout ses mains qui me ravissaient, des mains d'une petitesse invraisemblable, des menottes d'enfant, aux doigts fuselés, expertes en caresses, qui me faisaient frissonner de la tête aux pieds.

» Il était tellement différent de vous tous ! A Yeddo, on n'aime pas du tout comme à Paris. Il avait des respects, des attentions ! Jamais il n'est entré chez moi, la nuit, sans m'en avoir fait demander la permission par ma femme de chambre. Puis, prosterné au pied de mon grand lit, il faisait sa prière à Vichnou et à Siva, et je le contemplais, si étrange dans sa chemisette de crêpe de

Chine brodée de la couronne. Et, quand il venait dans mes bras, en rampant, comme s'il se fût dirigé vers une idole, il avait une si jolie façon de me dire : « *A ta si amatos kimas.* » Je t'aime!

» Ce furent dans ma vie deux mois véritablement paradisiaques. Jamais je n'avais été aussi complètement heureuse. Hélas! c'était trop beau pour pouvoir durer. Lui, qui jadis comptait parmi les meilleurs élèves de l'École, comme vous le disait le colonel d'Estignac, eh bien, il ne travaillait plus guère, le pauvre chéri. Il était hanté par ma pensée. Il m'adorait avec frénésie, il se vidait le cerveau en démonstrations exténuantes et que je ne me sentais pas la force de modérer. Le matin, il regagnait l'École militaire, pâle, les jambes vacillantes, les reins brisés; il dormait pendant tous les cours, lorsqu'il ne les manquait pas pour aller faire avec moi quelque promenade, bien blotti au fond de mon coupé.

» On fit une enquête. Le général de Dionne, qui commandait alors l'École, envoya son rapport à la légation. Le prince, au lieu de s'instruire, au grand bénéfice du pays, perdait son temps avec une cantatrice. C'était épouvantable. On télégraphia à Yeddo, et, un beau soir, en rentrant, je trouvai une lettre que j'ai relue plus de cent fois. Elle ne me quitte jamais. Tenez, écoutez si elle n'est pas attendrissante sous sa forme naïve et ingénue.

Et Liane tira de son petit sac en soie Louis XV, vieux bleu, brodé de rose, un papier soigneusement plié :

« Ma divine Liane,

» En revenant de chez toi, je pleure à cause de l'affreuse découverte même à la légation. Je ne sais comment j'ai expliqué pour répondre aux questions de mon attaché ce soir. En vain, j'ai voulu lui prier que j'avais mis toute ma confiance en toi, qui

m'aimes bien, pas pour l'argent. Il m'a seulement montré l'ordre de mon souverain. Je souffre tout seul, et mon cœur ne quittera jamais près de Liane ; mais, entre l'honneur, je ne dois pas hésiter. Je le dois à mes ancêtres, à tout un peuple regardant mes agissements.

» Adieu, ma fleur ! Adieu, comme dans un rêve...

» PRINCE KOTO-HITO. »

» ... Et je ne l'ai plus jamais revu. On l'a embarqué brusquement à Marseille, et, pendant près de deux ans, je n'ai pas entendu parler de lui. Sans doute, on l'empêchait de m'écrire. Et puis cette guerre de Corée a éclaté, cette guerre à laquelle aucun de vous ne fait attention. Et j'ai lu tout à coup qu'il avait un grand commandement, qu'il avait concentré ses troupes près de Matsmaï, qu'il avait été vainqueur dans plusieurs rencontres, jusqu'à la nouvelle de ce soir où

j'ai appris qu'il était grièvement blessé...

Une larme tomba des yeux verts de Liane, et moi, je me mis à regarder curieusement cette jolie fille qui, assise, en grande toilette, au milieu de nous autres, vieux fêteurs sceptiques, se mettait tout à coup à pleurer au souvenir lointain du petit Japonais qui, là-bas, dans sa grande robe brodée à fleurs, crispait ses menottes et se mourait peut-être en pensant à cette belle artiste parisienne qu'il avait tant aimée !...

ÇA FERA PLAISIR A SAGAN

Depuis leur retour de Trouville, Monsieur et Madame sont installés au château de Bloqueville-par-Olivet (Loiret). Après cet été accablant, on avait rêvé automne empourpré, molles brises, longues promenades pleines de poésie, dans les allées où chaque pas fait craquer une feuille, chasses à tir, battues mouvementées, etc... et voilà qu'il pleut depuis des éternités.

Les allées du parc sont devenues des mares, les fleurs trop arrosées penchent tristement sur leur tige, et les battues,

pour cause de cataracte céleste, sont forcément décommandées.

Monsieur commence à s'ennuyer ferme, mais il dissimule, persuadé que Madame s'exclamerait aussitôt :

— Ah ! je ne vous suffis plus maintenant; il vous faut des distractions !

Ce qui rend le supplice plus affreux encore, c'est qu'on pense qu'il existe, à quelques heures à peine, une excellente ville qui s'appelle Paris, où malgré les torrents d'eau, le bitume et le pavé en bois savent rester résistants et propre, où le gaz et la lumière électrique remplacent avantageusement les étoiles absentes, où les cafés étincellent, où les théâtres vous font oublier les tristesses de la vie réelle par les splendeurs de leur mise en scène. Après le déjeuner, Monsieur, rageur, lit dans ses journaux des comptes rendus des premières représentations. Critiques et soiristes lui décrivent des opéras, des pièces où l'action

se déroule ou milieu de paysages ensoleillés de l'Orient. A travers les fumées de son cigare, il aperçoit distinctement les bayadères, les houris, les odalisques qui exécutent des pas gracieux, sous le ciel bleu d'azur, au milieu des végétations exotiques et dans des radiations lilas d'apothéose...

Et à Bloqueville l'eau tombe, tombe, tombe toujours ! Ah ! il est bien nommé le château ! C'est bien la ville où l'on est bloqué non seulement par le mauvais temps, mais par le devoir, l'habitude et un tas de préjugés absurdes.

Tout à coup, la physionomie de Monsieur s'éclaire : il vient de lire un article dithyrambique en l'honneur du grand-prix de cent mille francs, le grand-prix du Conseil municipal qui sera le *prix de rentrée* en octobre comme le grand-prix de Paris couru en juin sera le *grand-prix du retour*.

Et le rédacteur s'est étendu avec complaisance sur les devoirs des châtelains, qui,

en cette occasion unique sont tenus d'encourager par leur présence cette innovation dans les habitudes parisiennes. De plus, les engagements pour cette journée d'octobre sont pleins de promesses : M. Vyner enverra Marcion ; le baron de Hirch, la Flèche ; M. Rose, Ravensbury ; lord Rosselyn, Buccaneer, bref un spectacle à grand tralala, un handicap très serré avec ballottage entre les favoris. Jamais on n'obtiendra de Madame de revenir à Paris en octobre, mais peut-être pourrait-il, lui, faire en garçon une petite apparition de quarante-huit heures ?...

Il prend un grand parti, et, tout à coup, il dit, à haute voix comme se parlant à lui-même, et tout en continuant à lire son journal :

— Allons, allons, il n'y a pas à dire, c'est ennuyeux mais il faut que je parte tantôt pour Paris.

— Hein ? fait Madame très étonnée, et,

qui, du coup, laisse tomber un petit béguin qu'elle était en train de tricoter pour les pauvres.

— Oui, oui, il le faut, c'est un exemple à donner. Nous devons faire marcher le commerce de Paris et nous montrer reconnaissants de la gracieuseté faite par le Conseil municipal à la Société d'encouragement. Bref, je pense qu'il me faut absolument aller au grand-prix d'octobre.

— Mais il pleut à torrents. Ce n'est vraiment pas un temps pour voyager !

— Aussi, ma chère, je me garde bien de vous proposer cette corvée. Non, non; je comprends très bien que des déplacements aussi précipités sont assommants pour une femme. Que voulez-vous ? Je partirai tout seul; cela ne m'en paraîtra que plus dur, mais ma conscience me dit que dans ma position je dois me montrer à Longchamp dans l'enceinte du pesage. Cela fera plaisir à Sagan !

— Vraiment, vous pensez que c'est indispensable ?

— C'est une obligation sociale. Il ne faut pas nous désintéresser ainsi de Paris. On ne nous accuse déjà que trop, nous autres gens du monde, de nous confiner égoïstement dans nos châteaux, et de ne pas nous mêler assez à la vie populaire.

— Et vous resterez longtemps ?

— Oh ! quarante-huit heures tout au plus, le temps d'aller et de revenir sans trop me bousculer. Je prendrai aujourd'hui le train de deux heures cinquante. Je dînerai et coucherai au cercle, de façon à ne rien déranger à l'hôtel ; le lendemain j'irai à Longchamp, je me montrerai à Sagan, et je reviendrai lundi matin bien tranquillement après déjeuner. A cinq heures, je suis ici, de retour à Bloqueville, et je raconte à ma petite femme qui n'aura pas eu l'ennui de se déranger, toutes les belles choses que j'aurai vues.

— Allons, puisqu'il le faut, dit Madame, je me résigne, mais rappelez-vous que je ne vous accorde que quarante-huit heures.

— Et cela me semblera un siècle! répond Monsieur avec conviction.

Là-dessus, il embrasse Madame, puis il se met en mesure de l'installer pour ce temps qu'elle va passer toute seule. Il rapproche le fauteuil de la table, il y accumule les livres nouveaux, il place les journaux qui célèbrent le grand-prix d'automne bien à portée de la main; il glisse un tabouret sous les pieds de Madame, attendrie de tant d'attention. Puis, ces devoirs remplis, il sonne le valet de chambre pour monter dans sa chambre faire sa valise et procéder aux détails d'une toilette minutieuse et soignée.

C'est amusant de se réhabiller, lorsque depuis quelque temps l'on n'a pas quitté les *tout-pareils* et les chemises de couleur. Monsieur se regarde dans la glace. Comme

on a tort de se négliger! Il n'est pas aussi jeune qu'à Paris. Pourquoi? Parce que l'on ne se soigne pas autant, on ne se rase pas d'aussi près; on porte des vêtements larges, des gilets qui ne compriment plus l'embonpoint, on a de grosses chaussures à fortes semelles qui alourdissent la démarche. Il est bon de redevenir soi-même et de reprendre la tenue du clubman, comme un soldat qui, en congé, rentre de temps en temps dans son uniforme.

Et sur ces réflexions philosophiques, Monsieur se refait sur la nuque une raie magnifique, se pomponne, se parfume; la moustache a un peu perdu son pli conquérant; vite le petit fer pour retrousser les deux crocs aux commissures des lèvres. Et tandis que le valet de chambre emballe le frac, le gilet en cœur, les souliers vernis, le châtelain, avec un sourire machiavélique, glisse dans la valise une chemise de soie crème à plastron gauffré et à bouquets Pompadour

qui embaume l'iris; et très gai, rajeuni de dix ans, il fredonne les couplets de Gilberte apportés par les *Indiscrétions théâtrales :*

Ah là là, quel chic elle a
Quel chic elle a
Pour aller à Chic, à Chicago comm'ça !

Lui, il va simplement à Paris. Deux jours, ce n'est pas beaucoup, mais on a encore le temps de s'amuser en combinant bien son programme. Dès Orléans, à la gare, il mettra une dépêche à Liane, de façon à ce qu'elle vienne le chercher avec son coupé. On descendra chez elle rue Murillo, et après quelques effusions, on ira dîner au café Anglais; puis, de là, une petite loge aux Variétés pour applaudir *Madame Satan*. On n'est pas vu du tout dans la baignoire d'avant-scène. Ensuite la rentrée au nid. Quelle nuit, messeigneurs ! Il a des trésors de tendresses économisées après deux mois de château. Et Madame qui ne se

doute de rien ! Ça a très bien pris le coup du grand-prix et du plaisir à Sagan. Ah ! la pau... la pau... la pauvre femme !

Au dehors, la pluie continue de fouetter les vitres, sans d'ailleurs que cette tempête entame en rien la bonne humeur de Monsieur. La valise est pleine, rien n'est oublié, rien, pas même la *forte somme* nécessaire aux goûts dispendieux de mademoiselle Liane — la mâtine ! en voilà une qui s'entend à déposer de l'argent ! Par les fenêtres de sa chambre, Monsieur a vu le coupé sortir des écuries et venir se ranger devant le perron. Allons ! l'heure du départ est arrivée ; il faut descendre pour embrasser Madame, qui lit sans doute en tricotant son petit béguin de laine.

Au salon, Monsieur arrive la bouche en cœur, mais il recule effaré : Madame, elle aussi, est toute prête, avec sa toque, son manteau de voyage et son petit sac à la main.

— Comment ! vous partez aussi ! fait Monsieur Auri :

Mais, il esquisse quand même un sourire, un sourire atroce :

— Oui, répond Madame. J'ai réfléchi que vos raisons étaient excellentes. C'est une obligation sociale. Il ne faut pas se désintéresser ainsi de Paris... Et puis, comme vous disiez, mon ami, la vue d'un ménage comme le nôtre au pesage, ça fera plaisir à Sagan !

LA REINE !

Le vieux marquis de Castel-Chambord venait de tout mettre en ordre dans son petit rez-de-chaussée de la rue de Verneuil — son *tournebride de sous-lieutenant* — comme il se plaisait à appeler ce pied-à-terre très modeste, mais conservant encore quelque vestige d'ancienne splendeur. Un beau portrait de Charles X, dont le marquis avait été page, avec une miniature de la reine Marie-Antoinette, couronne en tête, tenant une guirlande de fleurs dans les mains; un grand lit en bois sculpté et

doré, recouvert d'une magnifique guipure au crochet de Venise, représentant un semis de fleurs roses pâle; une vieille commode demi-lune à arabesques feuillagées, surmontée d'une glace Louis XVI; un fauteuil et une grande bergère brodée de bouquets détachés sur fond crème, tout cela dernières épaves d'une fortune disparue, prouvait que le marquis avait été un homme de goût.

Rasé de frais, avec sa chevelure blanche qui lui donnait l'air d'être poudré, il promenait délicatement un plumeau sur ses meubles, en fredonnant d'une voix un peu cassée :

Si le roi m'avait donné
Paris sa grande ville
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie...

lorsqu'à ce moment on frappa à la porte.

Immédiatement le marquis cacha son plumeau, enleva les vieux gants qui préservaient ses mains blanches et délicates de

toute souillure tandis qu'il faisait son ménage, otre levant la tête, tendant le jarret, il cria : « Entrez ! » avec le ton hautain d'un grand seigneur daignant accorder une audience à quelque sollicitour.

Il vit entrer une blanchisseuse accorte, avec ses cheveux blonds de clownesse frisés sous le bonnet tuyauté, son nez aristocratiquement busqué et ses yeux rieurs. Elle tenait à la main un grand panier d'osier qu'elle posa sur la commode.

— Ah ! c'est vous, petite Ginet, fit le marquis. Vous me rapportez mon linge, ma fille. C'est bien, mais pourquoi me faites-vous attendre, jeune tendron. Vous mériteriez, vive-dieu, pour vous punir que je chiffonne votre collerette, coquine !

Et moitié menaçant, moitié grivois, il prit entre ses deux doigts le petit menton de la blanchisseuse.

Celle-ci, habituée aux façons surannées de son client, ne se troubla pas pour si peu.

Elle se mit franchement à rire, en montrant ses quenottes de jeune chien, puis, en manières d'excuses, elle dit :

— C'est vrai, monsieur le marquis, je suis en retard de vingt-quatre heures, mais ce n'est pas ma faute. Il s'est passé, depuis que je vous ai vu, bien des événements. C'était hier la Mi-Carême...

— Et que me fait à moi votre orgie populacière de pochards et de blanchisseuses ! Et en quoi vos fêtes républicaines doivent-elles nuire au service d'un Castel-Chambord. Voulez-vous me le dire, ma fille, voulez-vous me le dire?

— C'est que, monsieur le marquis... c'est moi qui ai été nommée la reine du lavoir Popincourt.

— La reine ! Il y a une reine à Popincourt !

— Parfaitement, et cela comptera certainement parmi les plus beaux jours de ma vie. Ce sont les patrons qui m'ont annoncé

cela, il y a huit jours, me disant que j'avais été choisie à l'unanimité, qu'on se chargeait de tout, et qu'il fallait m'occuper de mon costume tandis qu'on travaillerait à la décoration des chars. Alors, à partir de ce moment-là, j'ai marché comme dans un rêve. On m'a confectionné une robe de satin blanc avec col Marie Stuart, manches bouffantes, broderies et galons d'or. On m'a jeté sur les épaules un manteau de velours bleu de ciel doublé de soie blanche et semé de fleurs de lys d'or.

— Des fleurs de lys d'or! s'écria le marquis émerveillé. C'est le manteau historique de la maison de France. Continuez, continuez!...

— Sur la tête, on m'a campé une couronne en or garnie de perles. Il paraît, pardonnez ma vanité, que ça ne m'allait pas mal du tout, et tout le monde s'est écrié: « C'est le lavoir Popincourt qui aura sans contredit la plus belle reine. »

— Alors ?...

— Alors à midi, entourée de mes camarades qui formaient ma cour, princesses et demoiselles d'honneur, je suis montée dans un char attelé de huit chevaux blancs à la Daumont, et suivi de cinq cavaliers.

— Tout à fait comme pour l'entrée de la dauphine Marie-Antoinette, tandis que le peuple chantait sur un air de Glück :

Chantons, célébrons notre reine
L'hymen qui sous ses lois l'enchaîne
Va nous rendre à jamais heureux !

— Je ne sais pas, monsieur le marquis. Il y avait, devant mon char, des trompettes de dragons, des musiciens à cheval, des guides, des hussards, un tas de gens fardés, avec des tricornes galonnés, des habits bleu-roi, des jabots de dentelle... sans oublier une magnifique musique, précédée d'un tambour-major tout couvert de broderies, avec un gigantesque colback blanc. Un

cortège superbe descendait l'avenue Marigny ensoleillée.

— Et vous, que faisiez-vous ?

— Moi, j'étais assise sur mon trône, au-dessous d'une espèce de dais, et j'envoyais à la foule, formée en haie sur mon passage, des sourires et aussi des baisers à pleine main.

— Et que disait le peuple ?

— Le peuple, il m'acclamait. Il criait : « Vive la reine ! »

— Comment ! vous avez bien entendu ? Il criait : « Vive la reine ! »

— Tant qu'il pouvait. C'était comme une clameur triomphale le long de mon passage.

— Ah ! le brave peuple, le cher peuple, méconnu et calomnié par des politiciens qui le trompent ! s'écria le marquis de Castel-Chambord, tout attendri, avec des larmes aux yeux. Quelle belle fête, et comme j'aurais voulu être là ! Comme mon cœur aurait tressailli d'aise en réentendant,

après de si longues années d'épreuve, ce beau cri de loyalisme, de fidélité et d'amour!

— Je ne vous saisis pas très bien, monsieur le marquis, mais c'est égal, ça ma fait bien plaisir tout de même, et ces choses-là, ça ne s'oublie pas. Tenez, on m'a photographiée en grand costume.

Le vieux gentilhomme prit l'épreuve où la jolie fille apparaissait couronnée, au milieu des fleurs, avec son grand manteau fleurdelysé, et instinctivement il jeta un regard vers la miniature représentant la reine Marie-Antoinette. En somme, même costume, même attitude, même profil délicat, même nez aquilin...

Et tout à coup, pris d'un étrange respect, il dit gravement :

— *Mademoiselle*, le peuple a eu raison de crier : « Vive la reine ! » en vous voyant. Il obéissait à un secret instinct, à une admiration inconsciente, à la grâce dont la force impose et s'impose. Après la guerre

de Troie, deux vieillards se répandaient en récriminations contre la belle Hélène, l'accusant de tous les maux qui avaient fondu sur la patrie, lorsque la reine elle-même vint à passer. Et soudain, oubliant leurs griefs, leurs rancunes, les deux vieillards éblouis ne purent s'empêcher de s'écrier : « Quelle est belle ! Vive la Reine ! » De même aujourd'hui, tout s'est écroulé en France. La monarchie a disparu. Respects, usages, traditions, vieilles coutumes, culte des dieux, tout a été emporté dans le tourbillon déchaîné par la Révolution triomphante. Mais cependant, au milieu de ce désarroi général, une seule religion est restée debout : celle de la jeunesse, celle de la beauté. C'est une royauté qui en vaut bien une autre, qui est aussi légitime puisqu'elle est d'ordre divin, et votre couronne a reçu, comme jadis, la consécration populaire, puisque le peuple de Paris vous a porté sur ses pavois !...

Et tandis que la petite Ginet écoutait, bouche béante, ce beau discours auquel, à vrai dire, elle ne comprenait pas grand chose, le marquis enleva lui-même le linge du panier, chose que jadis il n'eut jamais consenti à faire, puis offrant son poing tendu à la blanchisseuse, comme pour un menuet, il la reconduisit avec cérémonie jusqu'à la porte du *tournebride*, et là il baisa galamment la main de la jolie fille, en poussant de toute la force de ses vieux poumons ce cri qui résonna étrangement sous la grande voûte :

— Vive la reine !

LE MIRACLE

Dans l'après-midi du 24 décembre, tandis que bébé était aux Champs-Élysées avec miss, le marchand avait apporté dans le plus grand secret et soigneusement emballé un bonhomme Noël chez la marquise de Grandvillars. Celle-ci, très pieuse, très exaltée dans sa dévotion mystique, tenait beaucoup à conserver le plus longtemps dans cette jeune âme les croyances naïves, la foi ingénue en un enfant Jésus qui descend par la cheminée afin d'apporter des jouets aux bébés sages.

Dans ses souvenirs de fillette, elle se rappelait la douceur infinie, l'extase de ces nuits de Noël, où elle s'endormait dans son petit lit blanc, bercée par des refrains de cantiques :

Il est né le divin enfant,
Jouez, hautbois, résonnez musettes,
Il est né le divin enfant,
Célébrez son avènement !

Il lui semblait parfois que le plafond de sa chambre s'entr'ouvrait et que Jésus lui apparaissait sur un fond d'or dans une radiation éblouissante d'apothéose. Et quelle joie, lorsque, accourant, au réveil, vers le petit soulier placé devant l'âtre, elle y trouvait la preuve évidente de la venue céleste.

Le marquis lui souriait un peu, ne partageant qu'à moitié les idées de sa femme à cet égard, et trouvant qu'avant tout on ne devait jamais tromper les enfants. Pourtant, il s'inclinait, ne voulant pour rien au monde causer une peine, même légère, à l'angélique créature, et, comme elle était sortie

au moment de l'arrivée du marchand, ce fut lui qui déballa l'objet avec des précautions infinies. Il était superbe, le bonhomme Noël avec sa barbe blanche couverte de givre, sa longue robe brune, et surtout sa hotte d'où s'élançait un arbre vert auquel était suspendus les joujoux les plus variés, sans compter une vingtaine de petites bougies roses qui, allumées, devaient produire un effet merveilleux.

Après avoir admiré comme il le fallait, en compagnie du marchand très fier de son œuvre, Grandvillars réemballa soigneusement le bonhomme dans son papier et le serra dans le secrétaire, de manière à ce qu'il échappât à tous les regards. Quand la marquise rentra, elle consulta du regard son mari, en murmurant à mi-voix :

— C'est arrivé ?

— Parfaitement... et je l'ai mis en lieu sûr.

— Merci, mon ami.

Ils entrèrent tous deux dans la chambre de bébé qui, très intrigué, s'était mis à quatre pattes, et regardait, en tirant une langue énorme, des petits points brillants qui étincelaient sur le tapis.

— Petite maman, regardez donc! Qu'est-ce que c'est que ces petites étoiles?

Ce que c'était! Grandvillars s'en rendit compte immédiatement. C'était le givre répandu sur les épaules du bonhomme Noël et dont une partie, malgré les précautions prises, était tombée à terre. Il fallait, cependant, sauver la situation, aussi le marquis répondit gravement :

— C'est une preuve que tu as été bien sage et que le petit Jésus viendra certainement t'apporter cette nuit ce que tu lui as demandé dans tes prières.

— Ah! fit bébé ravi, en écarquillant de grands yeux, c'est une preuve?...

— Oui, mon enfant, quand l'enfant-Dieu doit descendre sur terre, il se fait précéder

par des étoiles qui formont devant lui comme une trace lumineuse.

— Il viendra! Il viendra! Quel bonheur, s'écria Bébé en dansant de joie.

Grandvillars avait lancé cette raison à tout hasard, n'ayant qu'un but : dissimuler l'arrivée anticipée du jouet; mais il fut étonné de l'effet prodigieux que ses paroles avaient produit sur la marquise. Les mains jointes, elle écoutait tout en regardant à son tour les points brillants du tapis avec une superstitieuse vénération, et toute prête à croire au surnaturel.

— Si c'était vrai, pourtant, murmurait-elle, si c'était vrai!

— Mais non, ma chère amie, lui dit-il tout bas à l'oreille, ce n'est pas vrai. Je vous expliquerai...

— Ne m'expliquez rien. Je sais que vous êtes un sceptique, mais de grâce laissez-moi mes croyances intactes, et ne déflorez pas par votre froid matérialisme toutes les poé-

sies divines qui sont la consolation de la vie, et qui chantent dans mon cœur.

— A propos, irez-vous à la messe de Minuit ce soir à la Madeleine, reprit Grandvillars qui préférait ne pas discuter.

— Mais assurément. Je n'y manquerais pour rien au monde.

— Eh bien, je vous y conduirai, car je n'aime pas à vous savoir seule à ces heures-là dans la foule, mais vous me permettrez de ne pas entrer. Je ferai un petit tour, et passerai vous reprendre à la sortie.

— Comme vous voudrez, répondit la marquise avec une mélancolie résignée, je prierai pour vous, et demanderai, s'il le faut, un miracle pour votre conversion.

Le soir, après avoir emmitouflé la marquise dans ses fourrures avec toutes sortes d'attentions paternelles, Grandvillars la conduisit à l'église, l'installa dans un bon coin de la nef, près de la chaire, puis comme elle demandait avec son doux sourire :

— Décidément... vous ne restez pas?

— Non, non, riposta-t-il avec un mouvement de brusquerie, on étouffe ici. Je vais respirer sur les boulevards et vous me trouverez en haut des marches.

La marquise, voyant qu'il était inutile d'insister, s'agenouilla et plongea sa jolie tête dans ses mains, absorbée par une douloureuse méditation, et Grandvillars s'esquiva tout heureux, comme un écolier qui évite un pensum. Les boulevards étaient en fête. Déjà les petites boutiques du jour de l'an se dressaient de chaque côté de la chaussée, les vitrines des grands magasins, en dépit de l'heure avancée, étincelaient dans la nuit, et partout des girandoles de gaz, annonçant des bals, des théâtres ou des cafés chantants, faisaient flamboyer le nom de quelque artiste aimé. La foule était bruyante, animée, tout en joie : des bandes de jeunes gens et de jeunes femmes passaient en se tenant par le bras, au milieu

des chants et des rires. Il y avait dans l'air comme une griserie, une vibration de plaisir.

Tout à coup, en passant devant l'Olympia, Grandvillars se trouve nez à nez avec son vieux camarade, le commandant Chabert, qui s'était arrêté devant l'affiche annonçant la *Première redoute masquée*.

— Tiens, te voilà! s'écria le commandant. Eh bien, tu vas rentrer là avec moi.

— Impossible, mon cher, il faut que j'aille chercher ma femme à une heure, à la Madeleine.

— Eh bien, tu as trois quarts d'heure devant toi. Voyons, nous ne ferons qu'un tour, un tout petit tour, par curiosité...

Bah! En somme, il n'y avait pas grand mal. Le marquis se laissa tenter, et les deux amis suivirent la foule au milieu d'une cohue indescriptible. Précisément, un cortège de masques était en train de défiler par les bas-côtés. En tête, une fanfare de

musiciens en tunique rouge ; puis un petit âne blanc monté par une jolie personne peu vêtue, puis toute une procession de gendarmes, de mousquetaires, de pioupious et de clownesses. Celles-ci tenaient à la main des cornets de confettis dont elles inondaient les spectateurs formant la haie. Grandvillars et le commandant, précisément en raison de leur aspect correct, furent particulièrement assaillis, et quand ils purent enfin se dégager, ils étaient littéralement constellés de petits ronds blancs.

— Sapristi, me voilà bien ! s'écria le marquis avec humeur. Comment vais-je faire maintenant pour me représenter devant ma femme à l'église.

— Attends, attends, répondit le commandant en riant, je vais te nettoyer à fond.

En effet, dans le vestibule, il secoua le pardessus, épousseta le chapeau, consciencieusement, minutieusement, de manière à ne pas y laisser la moindre trace de l'at-

taque, puis Grandvillars reprit en hâte le chemin de la Madeleine. Sous le porche, alors que les orgues continuaient à envoyer leurs accords grandioses, il retrouva la marquise qui sortait hypnotisée, comme dans une espèce d'extase. Les chants, les fleurs, les lustres allumés, les théories d'enfants de chœur évoluant autour de l'autel, où resplendissait comme dans une gloire le petit Jésus dans sa crèche, par-dessus tout l'odeur de l'encens s'élevant sous les grandes voûtes, tout avait contribué à plonger la jeune femme dans un attendrissement profond. Elle prit le bras de son mari, et remonta dans le coupé, en continuant à poursuivre son rêve paradisiaque.

Arrivé à l'hôtel, le marquis déballa le bonhomme Noël; puis, à petits pas, il se glissa dans la chambre de bébé qui dormait avec un sourire sur les lèvres, sa bonne figure ronde éclairée par les flammes de la cheminée. Agenouillé devant le feu, Grand-

villars était en train de placer le jouet à côté du petit soulier, lorsqu'il fut rejoint par la marquise. Celle-ci le regardait faire en silence; lorsque tout à coup, d'une voix étranglée par l'émotion, elle s'écria :

— Ah! mon ami, regardez, regardez près du bonhomme Noël!...

Grandvillars suivit la direction du regard, et à son grand ennui il aperçut un confetti qui avait glissé et resplendissait sur le fond sombre du tapis; au milieu des étoiles de givre l'entourant comme d'une auréole. Que dire! Que trouver pour expliquer la présence de cet objet profane? Mais la marquise, avec des yeux plus grands que nature, reprit :

— Vous demandiez un miracle, le voilà! Nierez-vous encore la présence divine?

Et dans un élan d'adoration, elle se prosterna devant le petit rond blanc.

LE RÉVEILLON

Il y avait bientôt un an que durait la liaison de Jacques et de Renée, un an de bonheur absolu, sans mélange. Peu à peu, Renée avait rompu avec toutes ses anciennes relations, ne faisant ni ne recevant plus aucune visite, renonçant à tout ce qui n'était pas lui. Jacques, de son côté, n'avait plus mis les pieds au cercle depuis un temps immémorial, s'enlisant de plus en plus dans cet amour étroit, exclusif qu'on appelle l'égoïsme à deux. Parfois on se hasardait à prendre une petite baignoire

bien sombre, où l'on écoutait la pièce, la main, dans la main, la joue contre la joue; puis l'on rentrait bien vite dans le nid parfumé de la rue Rembrandt, où, même en l'absence des maîtres, les fauteuils rapprochés avaient encore l'air de causer ensemble le plus tendrement du monde.

Chaque coin, chaque bibelot rappelait un bon souvenir. Le petit lustre en Saxe avait été acheté, un soir, dans une promenade bras dessus, bras dessous, après dîner; les deux terres-cuites de Canova avaient été rapportées de Naples, et la grande chaise longue, placée de biais sous le palmier, où Renée aimait tant à s'étendre pendant que Jacques faisait la lecture, assis sur le petit pouf, évoquait l'idée des heures bénies. Parfois, leur pensée, remontant en arrière, revoyait, étapes par étapes, les mois écoulés. On s'était laissé vivre tout bonnement, sans y penser : le bonheur ne s'analyse pas. Mais, en somme, on avait été bien heureux.

Ce besoin d'être pour ainsi dire dans la poche l'un de l'autre était passé à l'état maladif, et il arrivait à Jacques de dire à Renée : « Comme tu es loin! » lorsque celle-ci s'absentait un peu trop longtemps... dans une pièce voisine.

Au reste, elle avait toujours été très casanière, n'aimant rien tant que son « chez elle ». La seule différence, c'est qu'on venait l'y voir, tandis que, maintenant, à force de trouver la porte close, on n'y venait plus. Mais, pour Jacques, quelle victoire remportée! quelle métamorphose! Jacques, l'ancien président du Club des braconniers, Jacques, le noctambule incorrigible qui ne rentrait jamais chez lui que pour changer de tenue, et repartir au galop, professant comme un aphorisme qu'on ne devait rester à la maison que lorsqu'on était malade.

— Oui, disait-il alors, avec une conviction comique, voir sur la table son chapeau

bien reluisant, dans un coin sa canne bien légère, se dire qu'on n'a absolument qu'à prendre l'un et l'autre et à tourner le bouton de la porte pour s'en aller, le cigare au bec, et vaguer en toute liberté, quelle sensation exquise!

Et tout cela avait bien changé : le chapeau et la canne sortaient bien encore, mais toujours en compagnie, et on les remisait bien vite comme des gêneurs, après quelques heures de promenade dans des endroits où il fallait se bien tenir et ne pas s'embrasser.

Les choses en étaient là, lorsque dernièrement arriva une invitation du peintre Desplès pour son réveillon annuel. Jacques connaissait bien ces grandes cartes rose tendre, ornées dans le coin d'une petite femme décolletée — très décolletée — qui soulevait son verre de vin de Champagne dans un beau geste noble. Il relut, en souriant, la formule traditionnelle où son vieil

ami, en langage moyenâgeux, le conviait depuis toujours à des agapes peu fraternelles, promettant, en son manoir de l'avenue de Villiers, « gentil accueil et écossoise hospitalité ». C'était tout un passé qui ressuscitait un moment, avec son brouhaha de voix, son bruissement d'étoffes froissées, son bruit de bouchons de vin de Champagne sautant en l'air et les éclats de rire stridents des soupeuses chatouillées, serrées de trop près ou tout simplement profitant de l'occasion pour montrer de belles dents encadrées dans des lèvres trop rouges. Il mit la carte à sa glace, bien en vue, comme un *remember*.

— Qu'est-ce que c'est que ça? demanda Renée, un peu étonnée.

— Ça, c'est une invitation de Desplès pour la nuit de Noël.

— Et... tu iras?

— Si j'irai! Ah! il en aurait un chagrin, mon vieux Desplès, si je ne venais pas!

Songe donc que voilà plus de dix ans que nous nous réunissons ainsi, peintres, artistes, littérateurs, bons camarades ayant livré côte à côte la lutte pour la vie, réunis par tout un passé de joies, d'espérances, de mécomptes.

— Tu ne m'emmèneras pas?

— Hélas! ma chère, c'est tout à fait impossible. Ce n'est pas ton milieu : tu te sentirais dépaysée, et tu ne t'amuserais guère au milieu de ces braves garçons, un peu bruyants, un peu sans gêne. Il y aura avec eux nos modèles et des vierges folles, bonnes filles sans doute, mais avec lesquelles il est au moins inutile de te faire entrer en relation. D'ailleurs, rassure-toi, après avoir fait acte de présence, je m'esquiverai vers la fin du dessert et viendrai retrouver près de toi ma place toute tiède.

Là-dessus, il l'embrassa à pleines lèvres, avec une réelle tendresse. Mais cette caresse était comme une manière de clore l'inci-

dent, et, avec sa finesse féminine, Hendé sentit bien qu'il ne fallait pas insister, sous peine d'amener entre eux un nuage — le premier. Elle se résigna donc, un peu apeurée cependant, et, parfois, elle jetait à la dérobée un regard inquiet vers la petite bacchante éhontée qui, là-haut, sur la carte rose, dans le coin de la glace, avait l'air de la narguer, le verre en main, avec son sourire pervers. Et devant ses yeux dansaient les caractères gothiques : *gentil accueil*, *écossaise hospitalité*... Est-ce que Jacques n'allait pas se laisser reprendre par l'ancienne vie? Serait-il le même après ces quelques heures passées dans cette atmosphère vicieuse? N'allait-on pas le blaguer sur cette retraite anticipée, sur ce collage ridicule qui lui avait fait lâcher les camarades de jadis et déserter le drapeau de la vie joyeuse? Il l'avait avoué lui même, il y aurait là, des modèles, des filles. A côté de qui allait-il se trouver assis à table? Ce

réveillon ne lui apparaisait plus que comme une orgie maudite qui devait marquer la fin de leur bonheur. Après, ça ne serait plus jamais ça, jamais : *never more*, comme dit si douloureusement le poète anglais.

A son insu, elle devenait toute triste; mais, quand Jacques l'interrogeait : Voyons, ma Ronde, à quoi rêves-tu, avec ce vilain pli entre tes sourcils noirs? Elle reprenait bien vite son visage enjoué, souriant et affirmait qu'elle n'avait rien — oh! absolument rien — et qu'elle était la plus heureuse des femmes.

Hier, après avoir fumé son cigare dans le petit salon, Jacques s'écria tout à coup :

— Allons, voici onze heures : il faut que j'aille m'habiller pour aller chez Desplès. Mais je reviendrai t'embrasser avant de partir. Tu ne seras pas encore couchée?

— Non : je t'attends.

Il se fit très beau. Par une coquetterie instinctive, il ne voulait pas qu'on pût le

trouver changé ou vieilli. Il se pomponna, se vaporisa, rehaussa sa moustache par un pli conquérant et dissimula la petite tonsure naissante par une raie médiane bien prolongée. Il piqua à sa boutonnière une belle rose-thé, puis il rentra au salon. A sa grande surprise, il trouva Renée en grande toilette de soirée : une robe grecque en crépon rose, le bord du décolletage brodé d'or, sans manches et laissant le bras complètement nu; une ceinture en or fin enserrait sa taille ronde et souple, et un croissant de diamants brillait comme celui de la Diane antique, campé au milieu des ondes de sa sombre et merveilleuse chevelure. Elle était ainsi adorablement belle, avec je ne sais quoi de timide et d'hésitant dans l'attitude qui lui donnait un charme de plus.

Elle ouvrit toutes grandes les portes de la salle à manger. Devant un bon feu clair, une petite table était dressée, couverte de roses; deux couverts se faisaient face, et

au milieu des cristaux étincelants, des fleurs embaumées, des vieilles bouteilles poudreuses se dressait, dans un cadre Louis XV, un menu appétissant : timbale de homard, chaudfroid de mauviettes, salade Gismonda, etc.

— Est-ce que tu vas me laisser manger mon pauvre souper toute seule? dit-elle.

Jacques la regarda. Elle était très pâle; sa poitrine, dans le décolleté du corsage, avait ces mouvements précipités et ondulatoires que les actrices exécutent au théâtre dans les grandes émotions, et au coin de ses grands yeux tremblotait une petite larme, comme une perle toute prête à tomber. Alors il comprit tout et, très attendri, il lui ouvrit les bras, en criant :

— Je reste, ma Renée, je reste ! Pardonne-moi de t'avoir fait souffrir.

... Et tous deux, ils sentirent que jamais ils ne s'étaient adorés autant que ce soir-là.

— Eh bien, dit le curé Koraël en tendant avec bonté ses deux mains à l'abbé Morès qui venait d'entrer — un abbé tout jeune, tout rose, avec une figure angélique de poupard blond, — qu'y a-t-il donc, mon enfant? Vous paraissez troublé.

— Ah! monsieur le curé, on le serait à moins! Autrefois, on n'avait qu'à suivre son chemin tout droit, le devoir était simple, et la route tracée. Mais aujourd'hui avec ces terribles inventions!...

— Mon enfant, ne blasphémez pas contre

les progrès de l'esprit humain. L'Église doit marcher en tête de la civilisation et toute découverte vient de Dieu.

L'abbé Morès s'inclina en soupirant, puis il continua :

— Enfin, monsieur le curé, je tiens à vous parler de l'*églisophone*.

— Qu'est-ce que c'est que l'égliso-phone ?

— C'est un peu dans le genre du *théâtro-phone*.

— Mais je ne connais pas davantage le théâtrophone.

— Moi non plus, monsieur le curé, mais il paraît que c'est un instrument téléphonique qui permet d'entendre toutes les pièces de théâtre sans sortir de son fauteuil. Moyennant la somme de cinquante centimes déposée dans une petite ouverture, on se trouve pendant cinq minutes en communication acoustique avec tel ou tel théâtre. C'est très ingénieux.

— C'est-à-dire que c'est diabolique. Mais parlez-moi maintenant de l'églisophone.

— Un autre inventeur, aussi intelligent que bon catholique, a eu l'idée d'appliquer la découverte profane aux rapports entre le clergé et les fidèles désireux d'être en communication constante avec leur directeur de conscience. On installe l'appareil dans les deux alcôves respectives. Si un de nos paroissiens se trouve par hasard subitement indisposé la nuit, nous pouvons, par téléphone, recevoir sa confession complète, moyennant cinquante centimes par cinq minutes, — et l'on peut lui envoyer par le même moyen l'absolution, sans sortir de son lit, ce qui est bien à considérer par les froides nuits d'hiver.

— Tiens ! tiens ! Mais cela me paraît admirablement imaginé. Secourir en quelques secondes une âme sur le point de s'envoler... et puis ne pas se lever, ne pas attraper froid par ces temps d'influenza...

— Évidemment, monsieur le curé, cela paraît ainsi au premier abord, et comme ma santé est un peu délicate, je n'avais pas hésité à faire installer l'églisophone chez moi, n'exerçant d'ailleurs aucune pression sur mes ouailles, mais les laissant libres de se mettre en communication avec mon instrument. Quand on m'en parlait, je disais simplement qu'on avait bien : *Enghien chez soi*, et qu'il me semblait encore plus utile d'avoir le *Salut à domicile*.

— C'était parfaitement raisonné, et cela ne coûtait que cinquante centimes?

— Cela dépendait, monsieur le curé. Il y a parfois des confessions très longues; alors on ajoute des petits suppléments jusqu'à décharge complète de l'âme bourrelée. Bien des personnes pieuses, mais un peu regardantes, se trouvent ainsi arrêtées sur la voie du péché par l'idée de la dépense formidable qui en résulterait par leurs aveux téléphoniques. C'est ainsi que

la science jointe à la religion peut arriver à moraliser les masses.

— Eh bien, mon enfant, je ne vois pas dans ce que vous me racontez là qu'il y ait rien qui puisse vous effaroucher.

— Monsieur le curé, connaissez-vous la marquise des Esbrouffettes ?

— Si je la connais ! C'est moi qui lui ai fait faire sa première communion, à la chère enfant ! C'est moi qui l'ai conservée au catéchisme de persévérance, jusqu'au moment où je l'ai déposée, chaste et pure, entre les mains du capitaine, marquis Jehan des Esbrouffettes, qui porte de gueule au lambel d'or en chef à trois pendants. Je sais qu'en sa qualité d'officier de cavalerie il a des idées un peu... avancées, mais je sais également qu'il rend sa femme parfaitement heureuse, et c'est le principal.

— Permettez, monsieur le curé, je crains précisément que cette affection très... terrestre, un peu païenne, n'ait pris trop

d'empire sur le cœur de la marquise, jusqu'au point de faire passer l'amour du capitaine Jehan avant l'amour de Dieu.

— Ne vous inquiétez pas, mon enfant, il faut bien que lune de miel se passe, mais cela changera avec l'âge. La marquise nous reviendra avec les désillusions et les rides. Je la crois, d'ailleurs, excellente chrétienne, en dépit de ses toilettes un peu excentriques.

— Ah! monsieur le curé, j'ai souvent protesté contre les costumes en crépon gris argent, les vestes en drap côtelé beige, et les capotes en treillage de jais avec aigrette colonel.

— Qui vous a appris tous ces termes?

— C'est elle, monsieur le curé, et quand je la grondais d'être si coquette, elle me répondait : « Que voulez-vous, monsieur l'abbé, cela plaît à mon mari. » Alors, je n'avais plus rien à dire.

— Il me semble, en effet, que vous n'aviez plus rien à dire.

— Enfin, en dépit de cette frivolité apparente, je l'avais décidée à établir l'égliso-phone dans sa ruelle.

— Pas possible!

— Oui, le capitaine se couchant toujours assez tard, et, entre le moment où la marquise se rendait à sa chambre et celui où son mari la rejoignait, il y avait toujours une bonne demi-heure que ma pénitente employait à me demander quelque avis.

— A cinquante centimes les cinq minutes. Hé! hé! elle en avait encore pour trois francs.

— Sa fortune lui permettait ce petit luxe, et chaque soir elle pouvait s'endormir, pour trois francs, avec l'absolution de ses fautes et ma bénédiction par-dessus le marché. Ah! monsieur le curé, vous l'avouerai-je? C'était devenu pour moi une bien douce habitude. Je me couchais, moi

aussi, vers les onze heures et demie, la boule d'eau chaude aux pieds, le couvre-pied de satin bien étendu sur les jambes, la lampe à abat-jour rose posée sur le guéridon, et je lisais les *Annales de la Propagation de la Foi* en attendant... lorsque, tout à coup, un drrrrrin ! se faisait entendre.

» — Allo ! Allo ! Qui demande la communication ?

» — C'est moi, monsieur l'abbé, la marquise des Esbrouffettes.

» — Allez, mon enfant, je vous écoute, et parlez bien distinctement.

» Alors la voix m'arrivait douce, émue, un peu tremblante, accusant des péchés mignons, des peccadilles : colère contre la couturière qui avait manqué le manteau en satin *cœur-abricoté*, distractions à la messe, médisances légères proférées à un *five o'clock*, gourmandise chez le pâtissier de la rue Royale, où l'on avait pris deux fois des rôties avec le thé ; que vous dirais-je, tous

les mille détails, tous les potins, tous les cas de conscience d'une femme élégante. Moi je conseillais, je dirigeais, je résolvais les questions délicates, et cette consultation du soir, ce chuchotement qui parvenait à mon oreille comme un froufrou soyeux, comme un frôlement d'ailes, m'était excessivement agréable...

— Peut-être beaucoup trop agréable. Enfin, continuez, mon enfant.

— Il me semblait parfois que la marquise était tout près de moi. Bref, hier au soir, nous avions notre conversation accoutumée. Elle me parlait du prochain bal masqué de la princesse de Léon, et me demandait des conseils pour un costume qui fût en même temps seyant, chaste, mondain et catholique. C'était très difficile, et je cherchais parmi mes souvenirs de l'histoire de France. Il me semblait qu'une Blanche de Castille eût été très convenable, lorsque tout à coup la douce voix de ma

pénitente a été remplacée par l'organe tonitruant du capitaine, qui me disait :

» — Monsieur l'abbé, en voilà assez. Fichez-nous la paix.

— Jehan des Esbrouffettes a dit : « Fichez ! » Un ancien élève des Pères !

— Oui, monsieur le curé, il a dit « fichez », ce qui m'a causé une peine profonde, et comme je maintenais encore le récepteur à mon oreille pour recevoir peut-être un mot de regret de la marquise, j'ai entendu à nouveau :

» — Mon bébé adoré, tu vas voir que j'ai à te dire des choses bien plus intéressantes que ce raseur d'abbé Morès.

» Puis il y a eu un bruit de baisers... et très scandalisé, très attristé, en proie à un sentiment indéfinissable de révolte, et de colère contre cette intrusion brutale du maître, j'ai laissé retomber l'appareil. Je dois tout vous dire : je n'ai pas dormi de la nuit, et je suis venu vous consulter, vous,

mon guide; vous mon véritable ami. Que dois-je faire? Parlez, j'obéirai.

Le curé Keraël était devenu très grave. Il regarda le jeune prêtre avec une compassion profonde; puis, après avoir réfléchi en silence, il dit :

— Mon pauvre enfant, je vous disais que toute découverte venait de Dieu. Je me trompais. Toutes ces inventions sont sataniques. Faites enlever aujourd'hui même l'églisophone de votre alcôve, et, à l'avenir, supprimez toute communication acoustique avec vos fidèles. Allez en paix... et ne téléphonez plus.

PAR CHARITÉ!

Il y avait bien longtemps que Maxence d'Artigues — celui qu'on appelait le beau Max — faisait la cour à la comtesse Aqua-Sacerty. La sachant très bonne, très pitoyable au pauvre monde, il s'était mis pour lui plaire d'une foule d'associations charitables, d'œuvres philanthropiques, et le bazar de la rue de la Boétie n'avait pas eu, pendant tout le printemps, d'auxiliaire plus actif et plus dévoué. Cela ne l'amusait pas tous les jours, mais au contraire de saint Vincent-de-Paul, il espé-

rait bien arriver à se perdre par la charité.

Cependant, ses affaires n'avançaient guère. A chaque nouvelle misère secourue, à chaque nouveau service, la comtesse remerciait Max avec ce beau sourire qui l'affolait, lui donnait sa main patricienne à baiser respectueusement, mais les rapports restaient toujours empreints de la plus pure camaraderie. Et pourtant, avec ses yeux de flamme, il était impossible que la comtesse, veuve, libre, n'eût pas eu quelque faiblesse de cœur. Comme toutes les femmes de l'aristocratie italienne, elle professait, en fait de morale, des idées très larges, et, loin de blâmer l'amour, l'exaltait, le divinisait, disant fièrement que c'était la seule chose qui donnât un peu d'intérêt à la vie, puisque, grâce à lui, la créature humaine devenait meilleure. S'il s'était agi de quelque bigote, confinée dans les pratiques étroites d'une dévotion rigide

et austère, Maxence aurait compris : mais tel n'était pas le cas. Cent fois il l'avait entendue répéter qu'il n'y avait, au fond, qu'un dogme unique : *Faire le bien* ; et que la première loi de toute religion devait être avant tout de *s'aimer les uns les autres.*

Alors? Alors?...

L'existence s'écoulait ainsi côte à côte, la comtesse Aqua-Sacerty continuant son beau rôle de libératrice, soignant les humbles, les déhérités, les malades, prise d'une pitié toujours nouvelle pour tout ce qui souffrait en ce monde, tandis que Maxence d'Artigues de plus en plus épris, conservait héroïquement son rôle de premier lieutenant, faisant des enquêtes, accompagnant son amie dans des taudis qui empestaient, et consacrant le plus clair de ses revenus à réparer d'innombrables infortunes.

Un jour, cependant, que la comtesse venait de faire un nouvel emprunt à sa bourse pour secourir un charretier tombé

sous les roues d'un lourd camion, et devant rester à tout jamais estropié, comme elle s'attendrissait sur le sort de ce malheureux devenu pour toujours un disgracié de la nature, ne pensant plus espérer ni une heure de joie, ni un sourire de femme, Maxence s'enhardit à lui dire :

— J'en connais, madame, de plus malheureux que lui, ce sont ceux qui aiment éperdument... et sans espoir.

Puis lui prenant tout à coup la main :

— Voyons... vous savez pourtant bien que je vous adore !

La comtesse leva sur lui ses grands yeux frangés de longs cils, ces yeux profonds à s'y noyer, puis elle lui dit gravement :

— Mon cher Max, vous êtes riche, intelligent, jeune, très joli garçon ; je connais votre bon cœur, vos qualités indéniables ; bref, vous avez tout ce qu'il faut pour plaire... et voilà pourquoi je ne serai jamais à vous.

— Mais pourquoi ? Expliquez-vous!

— Pourquoi ? Précisément parce que vous, vous n'avez pas besoin de moi pour être heureux. Toutes les joies vous attendent. Moi, je dois me réserver précisément à ceux qui n'ont plus rien à espérer de la vie.

— Alors, ajouta Maxence avec une nuance d'ironie, je vais en arriver à regretter le sort du charretier que vous vouliez secourir.

— Vous avez l'air de plaisanter, mon cher; eh bien, je vous jure que, le cas échéant, je serais disposée à être plus miséricordieuse pour lui que pour vous.

— En tout?

— En tout!

Et en lançant cette étrange affirmation d'une voix ferme, son visage s'éclairait d'un rayonnement mystique d'apôtre accomplissant une mission évangélique.

— Allons, dit-elle gaiement, ne parlons plus de cela, si vous voulez que nous res-

tions bons amis ; et continuez à m'aider dans mon œuvre sociale et réparatrice.

Elle lui tendit ses deux mains, gentiment, sans rancune, plus désirable que jamais, et elle cria :

— Adieu, allez voir le charretier, mon cher Max, ça vous calmera.

Je ne sais pas si la visite du charretier calma d'Artigues, mais peu de temps après, la comtesse reçut un petit mot très laconique de son amoureux, lui disant que se trouvant assez souffrant, il était obligé, sur les conseils du docteur, de partir pour prendre les eaux à Bax-les-Bains. Puis les lettres se suivirent, très découragées. Maxence se sentait de plus en plus mal. « Surtout, ne venez pas, disait la dernière épître, vous ne me reconnaîtriez pas et je vous ferais horreur. »

La comtesse n'avait jamais pensé à aller rejoindre Maxence à Bax, ce qui eût été se compromettre à plaisir, mais ce mot la

décida immédiatement. Le soir même, elle sautait dans l'express après avoir télégraphié au Grand-Hôtel de Bax pour annoncer son arrivée. Du moment qu'il souffrait, n'avait-il pas droit, lui aussi, à ses soins et à son dévouement? A l'hôtel, elle trouva une autre lettre :

« Je vous en supplie, repartez sans m'avoir vu. Ne m'infligez pas la torture de me montrer dans l'état affreux où m'a mis la maladie.

» MAXENCE. »

La comtesse ne repartit pas du tout. Pourtant elle ne put s'empêcher d'éprouver un gros serrement de cœur en voyant arriver à la musique, traîné dans une petite voiture, d'Artigues tout pâle. Soutenu par son domestique, il se leva péniblement, prit deux béquilles que ce dernier lui tendait, puis au milieu de la commisération

générale, avec une jambe droite qui traînait à terre d'une façon lamentable, il se dirigea clopin-clopant vers un fauteuil où il se laissa tomber. Comment, c'était là le beau Max qui, un mois auparavant, plastronnait d'une manière si conquérante, le torse droit, le jarret tendu, marchant d'un pas jeune et élastique !

La comtesse se précipita vers lui et s'écria, les larmes aux yeux :

— Mon pauvre Max, mon pauvre Max...

— Ah ! vous êtes venue malgré moi, dit d'Artigues avec un sourire navré. Vous avez eu bien tort. Voyez, tout le monde vous regarde. Laissez-moi dans mon coin et retournez à Paris.

— Je veux savoir ce que vous avez?

— Une sciatique qui m'a tordu en vingt-quatre heures, et réduit du jour au lendemain à l'état d'impotent. Je ne puis plus me tenir sur ma hanche droite et ma jambe ne me porte plus. Tout recroquevillé, le

corps tordu en tirebouchon, j'ai l'air maintenant de je ne sais quel gnome malfaisant. Et ce qu'il y a de plus terrible, c'est que le médecin ne peut pas me faire espérer la guérison. Toute ma vie, je serais un impotent. Il y a des jours où j'ai envie de me tuer.

— Vous tuer ! ce n'est pas possible !

— Ah ! madame, que voulez-vous que je fasse d'une existence où je n'ai plus rien à espérer, où je ne puis plus être qu'un objet d'horreur et de dégoût, où je ne puis plus être aimé ?

— C'est ce qui vous trompe, s'écria la comtesse dans un bel élan ; jamais je ne vous ai tant aimé qu'aujourd'hui. Je suis toute prête à vous soigner, à me consacrer entièrement à vous ; bref... ce que je refusais au beau Max heureux et ingambe, je l'accorderai avec joie au pauvre Maxence souffrant et abandonné. Dites-moi quel est le numéro de votre chambre ?

— Au numéro douze, reprit Maxence d'un ton dolent, mais à quoi bon?...

— Chut! ce soir même, je viendrai chez vous, je vous le jure!

A minuit, la comtesse Aqua-Sacerty se glissait dans la chambre de Max ; arrivée chez lui, elle laissa glisser son peignoir, et apparut campée devant le lit, merveilleuse, demi-nue, les cheveux noirs épars sur ses épaules rondes, comme couverte d'un chaperon d'onduleuses ténèbres :

— Me voici, dit-elle, avec un sourire divin. Voyons, mon pauvre malade, osez-vous encore vous plaindre? Osez-vous dire qu'il n'y a plus pour vous de joie possible au monde?

Et, comme fou d'amour, Maxence lui tendait les bras.

— Prends garde, mon Max, de te blesser, ne bouge pas!

Et soufflant la bougie, elle se glissa

comme une couleuvre auprès de lui et le prit dans ses bras. Mais, à son tour, elle se sentit vigoureusement enlacée, tandis qu'une bonne grosse voix lui chuchotait à l'oreille:

— Je t'ai trompée, ma bien-aimée. Je ne suis pas malade, pas malade du tout, mais je te désirais tant! J'ai fait mon petit Sixte-Quint. Me pardonnes-tu ?

— Le moyen de faire autrement, maintenant? soupira la comtesse prise au piège, mais du moins... si je pèche c'est par charité.

L'ENGRENAGE

La nuit tombait dans le bureau à papier vert, dont les hautes fenêtres ouvraient sur le boulevard Saint-Germain. Un garçon du ministère, en frac noir à boutons d'argent, entra et posa sur la table une grosse lampe Carcel. Et, soudain, sous les rayons de cette lumière diffuse apparurent tous les objets, très simples, de ce cabinet de travail : un casier en bois noir, avec cartons numérotés, une cheminée ornée d'une pendule Empire, d'une carafe et d'un verre ; aux murs, attachées avec des épingles, des cartes de la

frontière de l'est et du sud-est. Dans un coin, un petit lavabo en fer et une armoire entr'ouverte dans laquelle on voyait accrochés un képi à galons d'or et une capote d'officier.

Devant le bureau en bois noir, tout encombré de livres, de plans, et de bottes garnies de fiches, était penché un capitaine, si absorbé par sa besogne que c'est à peine s'il se rendit compte de l'entrée du garçon. Il continuait à travailler, ayant sous sa moustache comme un sourire bizarre... Pourquoi les gens se détestaient-ils? Parce qu'ils étaient nés, les uns sur la rive droite d'un fleuve et les autres sur la rive gauche! Pourquoi un homme en pantalon garance était-il obligé de haïr et de tuer, le cas échéant, un autre homme en pantalon gris?... Un tas d'idées qui trottaient comme cela vaguement dans sa tête, mais qu'il se gardait bien d'exprimer tout haut pour ne pas être conspué par ses camarades, qui

n'eussent pas sans doute compris ce détachement philosophique.

Cinq heures sonnèrent à l'horloge du campanille qui fait le coin de la rue de Solferino. A ce tintement, le capitaine releva la tête.

— Cinq heures, murmura-t-il. Déjà cinq heures! J'aurais le droit de m'en aller; mais je n'ai pas fini, et le colonel m'a demandé le rapport pour demain.

Il réfléchit une minute, en tortillant sa plume dans ses doigts.

— Bah ! dit-il tout à coup, je suis fatigué, j'ai besoin de respirer. Je vais emporter ces documents-là chez moi, et je finirai après dîner.

Il prit sa serviette de cuir, y fourra méthodiquement son travail et ses papiers, puis il endossa sa capote, coiffa son képi et descendit le grand escalier au milieu du flot des officiers quittant leurs bureaux respectifs avec la joie d'échappés de collège. Il

rendit le salut militaire au planton placé devant la porte, puis, sa serviette sous le bras, il prit le chemin du pont. La nuit était toute noire, le vent soufflait par rafales, soulevant sur la Seine de petites vagues.

Le capitaine pénétra dans les Tuileries par la grille du quai, et sa mélancolie s'augmenta encore de celle du vieux jardin, brumeux, froid et désert. Quelques rares passants, le collet relevé, le traversaient en hâte, comme des ombres, en suivant la ligne bitumée formant sous les arbres un sentier solide au milieu de la boue. Les statues, ruisselantes d'humidité, se dressaient toutes tristes devant les massifs dépouillés de feuilles, et, autour des jardins de Le Nôtre, les branches des marronniers centenaires — ces marronniers qui avaient vu tant de choses — craquaient désespérément.

Et l'officier, tout en marchant sous les grands arbres, revoyait sa vie de tous les

jours. Levé à huit heures pour promener le cheval ; rendu à neuf heures au ministère, il avait une heure pour aller déjeuner en hâte dans une gargote de la rue de Bourgogne ; à midi, il revenait à son bureau, où il restait à travailler jusqu'à cinq heures, parfois jusqu'à six, et, quand il sortait, la nuit était venue : c'était encore une journée de jeunesse perdue, finie, consacrée à une besogne aride et vaine... Et cependant il avait la chance d'être en garnison à Paris, la ville-lumière, celle qui sert de phare attracteur à tous les pauvres exilés dans un trou de province. Que de fois, sur quelque place d'arme déserte, avait-il jeté machinalement un regard dans la direction de cette terre promise de l'amour ! N'aurait-il donc pas, lui aussi, sa part de joie ? Ne rencontrerait-il pas un jour sur sa route un de ces romans mondains, une aventure avec quelqu'une de ces grandes dames qu'il apercevait les jours fériés, de loin, au Bois,

lorsqu'il galopait sur son cheval d'ordonnance?...

Il était parvenu au perron de la rue de Castiglione. Il sortit des Tuileries en franchissant la grille de la rue de Rivoli, et, immédiatement, le tableau changea comme par un coup de baguette magique. Au lieu du jardin brumeux et désolé, c'était une voie bruyante, étincelante de lumière qui s'ouvrait devant lui jusqu'aux grands boulevards. Dans des radiations d'apothéose, les beaux équipages étaient arrêtés sur trois files devant les magasins des grands couturiers. des lingères, des modistes en renom. Dans les vitrines brillaient, sous les feux électriques, les colliers de perles, les rivières de diamants, les orfèvreries rares, toutes ces richesses artistiques qui font de cette partie de la rue de la Paix une promenade unique au monde. Et, sur les trottoirs, une foule élégante, oisive, flânant avec la joie de vivre : clubmen, demi-mon-

daines, couples marchant côte à côte avec des frôlements tendres et se dirigeant à petits pas chez Cuvillier pour y déguster le sherry réparateur. Le capitaine avançait, un peu ébloui, au milieu de ces illuminations et de tout ce luxe. Tout à coup devant la boutique du coiffeur qui fait le coin de la rue Daunou, il vit arrêter un huit-ressorts tête-de-nègre, avec les roues très élévées, d'un ton plus foncé que la caisse. Le siège était orné d'une galerie à l'anglaise; sur les lanternes carrées et toutes noires, avec verres à biseaux, on voyait une couronne fermée. Les chevaux, deux grands carrossiers bai-cerise, entièrement zains, avaient un harnais très simple, très léger, mais en cuir à double piqûre. La couronne en argent apparaissait sur les œillères, sur la sellette, sur la barre de fesse, sur le hausse-col. Comme frontaux, deux bandes de velours bleu recouvertes d'une gourmette d'argent massif; enfin, les chaînes d'attelage

étaient en acier poli, comme l'extrémité du timon. Les chevaux, portant aux oreilles deux petits bouquets de bleuets artificiels, piaffaient, retenus en main par un cocher de haute mine.

Le capitaine regardait tout cet ensemble sobre, élégant, harmonieux à l'œil, lorsque, tout à coup, un gigantesque valet de pied sauta à terre, ouvrit la portière, et dans l'intérieur de la voiture, véritable nid en satin noir avec bouton de capiton bleu, apparut une femme ravissante, belle comme une princesse des contes de fées. Sur sa robe de satin, garnie de velours miroir dahlia, descendait un collet de velours noir garni de vison viatka, avec étole en breitschwantz, et sur sa tête blonde, aux immenses yeux bleus d'acier, au profil aristocratique et fin, était campé un chapeau de velours dahlia orné de tulle de point d'esprit noir.

Elle descendit du marchepied, laissant

derrière elle comme un sillage d'odeurs, et, d'un pas imposant et noble, elle entra dans le magasin. Le capitaine se précipita contre les vitres et vit son inconnue qui se faisait montrer de longues épingles en écaille. Il la regardait de tous ses yeux tandis qu'elle maniait ces choses délicates avec ses doigts fuselés. Comme elle était belle ! Comme elle était désirable ! Tout ce qu'il avait rêvé ! Il se sentait pris, en la contemplant, comme d'un attendrissement religieux. Enfin, elle sortit; mais son manchon orné de dahlias, tandis qu'elle cherchait à y introduire le petit paquet, roula à terre. Le capitaine se précipita et tendit l'objet, vivement ramassé, tout en enlevant son képi.

— Merci, monsieur le capitaine, dit-elle avec un joli accent étranger.

— Puis, comme si elle eût voulu ne pas laisser tomber la conversation, elle ajouta en souriant :

— ... Mais je croyais qu'en France les officiers ne se découvraient jamais.

— Si, madame, devant les femmes toujours... Une vieille coutume qui nous vient de Louis XIV.

— Oh ! oui, je sais, votre armée a une réputation de galanterie européenne. Chez nous, on est peut-être moins aimable, mais on est plus sérieux, plus travailleur.

— Ah ! madame, que vous connaissez mal l'officier moderne ! Ainsi, moi je suis attaché à l'état-major général, et je travaille près de neuf à dix heures par jour.

— Vraiment, monsieur ? fit vivement la belle blonde. Vous appartenez au grand-état-major ? Tenez, marchons un peu à pied, voulez-vous ?

Le capitaine suivit, extasié, ravi de l'effet que produisait son grade, son titre, et il continua, avec une pointe de vanité, pour se faire encore plus valoir :

— Oui, j'ai des fonctions très délicates.

Tous les secrets de la mobilisation me passent par les mains. Ainsi, dans cette vieille serviette que vous voyez sous mon bras et qui me donne l'air paisible d'un avocat, eh bien... j'ai les documents les plus importants. Ce soir, je vais travailler au moins jusqu'à minuit.

— C'est très beau, capitaine, c'est très beau... et je vous fais mes compliments. Mais la bise est très aigre, et je vais remonter dans ma voiture. Pour vous remercier de votre amabilité, voulez-vous que je vous dépose quelque part avec ma voiture?

— Comme vous êtes bonne! Mais pourquoi vous détourner? Laissez-moi seulement... vous reconduire jusque chez vous. Je vous en supplie, madame! Ce sera toujours quelques minutes de plus passées en votre compagnie.

— Chez moi! Comme vous allez vite!

Elle fit comme si elle réfléchissait un

moment ; puis, avec un joli mouvement de révolte, comme une femme assez grande dame pour braver les préjugés sociaux :

— Bah ! qu'ai-je à craindre en compagnie d'un brave capitaine du grand état-major? Allons, venez, monsieur. Mais avouez que je vous gâte !

Elle remonta, gracieuse, dans le huit-ressorts, avec le capitaine, dont le cœur battait à tout rompre. La voiture prit au grand trot le chemin des Champs-Elysées. Quand elle passa rue de Rivoli, le vent gémit plus tristement encore dans les marronniers des Tuileries — et, dans les craquements de ces vieux arbres qui avaient vu tant de choses, on eût cru distinguer comme la plainte lugubre de la Patrie !...

Leur liaison durait depuis six mois. Pendant une demi-année, tous les jeudis, de cinq à sept, Germaine avait eu le plaisir de s'entendre appeler par Raoul « poulette blanche chérie ». A la longue, on se blase de tout, même des caresses les plus convaincues, même des appellations les plus tendres. Et puis, décidément, Raoul était trop blond, d'un blond fadasse, et, d'ailleurs, au fond, Germaine était une honnête femme. Il fallait donc en finir et faire un grand lessivage moral.

Germaine, qui s'était appelée « Mémaine » quand Jacques — le beau cuirassier — était en garnison à Versailles, s'appelait maintenant « poulette blanche chérie » tous les jeudis avec Raoul, et « Mamie » toute l'année quand elle causait avec le baron. Or Germaine était légitimement baronne; elle était baronne et honnête femme. Avant de commencer mon récit, je tiens à bien préciser.

Elle avait sa chaise à Saint-Philippe-du-Roule, avec un beau prie-Dieu en velours rouge : les Pères de l'Église ont été les premiers à recommander le confortable, afin de laisser à l'âme, débarrassée des préoccupations matérielles, toute sa puissance d'envolée vers les pensées célestes. Sur ce prie-Dieu, elle s'agenouillait très dévotement tous les dimanches matin et tous les jeudis dans l'après-midi. Le dimanche, il ne se passait rien : une simple audition d'une messe à côté du baron, très droit, sanglé

dans sa redingote, un rameneur élégant, à l'œil un peu fatigué par le monocle ; le jeudi, elle venait seule et s'absorbait dans je ne sais quelles profondes méditations jusqu'au moment où, du fond sombre de l'église, derrière les orgues, du côté de la chapelle de la Vierge, partait comme une toux masculine qui retentissait sonore sous les grandes voûtes. Germaine n'avait évidemment rien entendu, et la meilleure preuve, c'est qu'elle ne se retournait même pas ; elle se levait, glissait une pièce blanche dans le tronc de saint-Pierre et sortait par la petite porte de droite, qui donne sur le passage Saint-Philippe ; le monsieur enrhumé sortait, lui, par la porte des catéchismes, sur la rue de Courcelles, et, chose merveilleuse, on se rencontrait toujours et par hasard. Je ne saurais trop vous répéter que Germaine était une honnête femme.

Élevée au Sacré-Cœur, ensuite mariée au baron, jamais elle n'avait eu la moindre

discussion avec cet aimable homme, qui l'avait eue presque enfant et qui aimait sa « Mamie » d'un amour en pantoufles, calme, tranquille, pas fatigant — oh ! pas fatigant, certes — peut-être le bonheur, après tout...

On se fait, comme cela, un tas d'idées sur les joies de l'adultère ; un amant régulier devient, à la longue, comme un deuxième mari, un époux supplémentaire qui vous appelle « poulette blanche chérie » au lieu de vous appeler « Mamie ». Mais cette différence d'appellation compense-t-elle l'ennui de ces sorties obligatoires, de ces rendez-vous réguliers du jeudi, à heure fixe ? Est-ce vraiment un plaisir, quand on est bien habillée, bien coiffée et qu'on a mille choses a faire — on a toujours mille choses à faire — d'aller s'étendre dans un lit glacé, en plein après-midi, et pourquoi ? Seigneur ! pourquoi ?... Non, décidément, il fallait en finir, rompre absolument avec

ce vilain passé et se refaire une âme blanche par l'eau lustrale de la pénitence. Germaine était une honnête femme.

Donc, elle s'habilla tout en noir, en simple bengaline de laine à fines côtes, avec un austère collet de velours garni d'un empiècement de jais. Sur sa tête, elle campa une capote de jais garnie de nœuds de satin double face dissimulée sous une épaisse voilette ; puis, au fond du tiroir, elle prit un énorme chapelet, qu'elle enroula autour de son poignet.

— Où allez-vous donc, « Mamie », pour mettre cette lourde chaîne de sûreté à votre bras ? demanda le baron, qui lisait, les pieds sur les chenets.

— Je sors.

— Évidemment. Mais je vous demande où vous allez. Vous ne pouvez pas faire de visites en robe de laine, je suppose. Voyons, répondez-moi... Cela m'intéresse.

— Et l'on dit que les femmes sont cu-

rieuses ! Eh bien, je vais à confesse... Êtes-vous content ?

Le baron bondit :

— Non, je ne suis pas content du tout. A confesse ! Pour raconter tout ce qui se passe chez moi, ce que je dis, ce que je fais, le nombre de nos rapports conjugaux !

Ici, le baron s'arrêta, jugeant le terrain dangereux et voyant au sourire ironique de Germaine qu'il y avait certains calculs qu'il valait mieux ne pas faire à vue de nez. En homme de tact, il n'insista pas sur ce sujet scabreux et reprit bien vite :

— Voyons, madame, qu'avez-vous donc à lui dire, à ce prêtre indiscret ? Certes, j'ai des principes religieux ; mais la confession, c'est une monstruosité. Tenez, je me suis toujours rappelé le proverbe arabe que citait un jour devant moi ce pauvre Lesseps : « Méfie-toi du devant d'une femme... du derrière d'une mule... et de tous les côtés d'un marabout. »

— Vous savez, interrompit sèchement Germaine, que je déteste ce genre de plaisanterie et que nous ne nous entendrons jamais sur ce chapitre.

— Comme vous voudrez, « Mamie », comme vous voudrez... si cela vous amuse.

Et le baron reprit son livre, en philosophant sur l'infériorité de la femme, cet être faible, superstitieux, incomplet, en somme un hochet, un simple joujou que le Créateur nous garde...

Quant à Germaine, elle tendit sa joue au baron et sortit, très digne. Au fond, cette confession, ce grand lessivage moral, ces chuchotements d'énormités qu'elle allait marmotter dans l'ombre, tout cela lui donnait comme un ragoût de tromperie nouvelle qui avait un certain charme pervers. Germaine était, avant tout, une honnête femme.

A Saint-Philippe-du-Roule, un monde fou, une chaleur suffocante, une atmosphère

de troupeau, avec de vagues senteurs d'encens qui vous prenaient. Insensiblement, les idées se modifiaient : on faisait comme un retour dans le passé, et, devant le bon Dieu, Germaine se sentait très petite fille.

— Voyons, pensait-elle, comment vais-je avouer la « grosse chose » ? C'est très difficile à dire. En tout cas, il faut préparer le terrain et ne pas débuter par là...

Elle cherchait dans sa mémoire des hors-d'œuvre qu'elle aurait pu servir avant le plat de résistance. Ah ! il n'en manquait pas. Médisance, petits mensonges, oubli de la prière du soir en revenant du spectacle, sandwich de foie gras avalé un vendredi, avec une sensualité de chatte gourmande... Tout cela était très joli, mais il faudrait toujours arriver à la grosse chose, cette grosse chose qualifiée d'impureté dans le petit manuel d'examen de conscience. Et, en dessous, la terrible question : « Combien de fois ? »

Combien de fois!! Parbleu, tous les jeudis; mais cela variait: le chiffre n'était pas absolu... Il aurait fallu prendre une moyenne... Et le confesseur pourrait fort bien pousser plus loin ses investigations : « — Quel âge avez-vous ?... Êtes-vous mariée ?... Celui avec lequel vous avez péché était-il également marié ?... Était-ce un ami de votre mari? — Mais, mon père, c'est toujours un ami du mari. »

Son imagination s'égarait. Ah! si l'on réfléchissait qu'il arrivera un moment où il faudra raconter par le menu tous ces petits détails, on y regarderait à deux fois avant de faillir. Et puis quelle maisonnette choisir ? Dans laquelle de ces petites guérites en bois, toutes semblables, trouverait-on l'homme le plus conciliant? Il y avait beaucoup de monde devant le confessionnal du père H... deux jeunes filles, une grosse maman, deux cuisinières, trois vieilles, une religieuse et un mendiant à belle barbe. Ce

serait long. Tant mieux : Germaine aurait le temps de réfléchir et de se repentir.

De la chapelle du catéchisme arrive par bouffées la voix pure des enfants chantant : « Esprit-Saint descendez-en nous. » Germaine est émue, attendrie ; elle songe à sa première communion, et, les yeux fixés sur les lumières de l'autel, elle murmure : « Mon Dieu, faites que je puisse dire ma grosse chose. C'est terrible ! »

Et, à genoux, la figure dans son livre, elle s'abîme dans de lamentables réflexions. Elle a presque les larmes aux yeux. La voilà, la vraie confession, cet élan sincère, cet anéantissement de la créature devant le Créateur. Elle n'aime plus du tout Raoul. Était-il assez ridicule avec ses « poulette blanche chérie » ! Ce souvenir lui revient lointain, comme l'écho d'un baiser. Mais le moment approche... Il faudra cependant dire la grosse chose, très vite. La religieuse va avoir fini, et ce sera au tour de Ger-

maine. Son cœur bat à tout rompre; elle se sent très lâche et a comme une vague idée de fuir...

Tout à coup, un bruit de porte. Le confessionnal voisin s'ouvre, et Germaine, levant les yeux, lit:

FATHER SMITH

(*On confesse en anglais*)

Quel éclair! Quel trait de génie! Se confesser en français à un père anglais! Geneviève dira tout, il ne comprendra rien, et la conscience sera purifiée.

Et, bravement, avec un petit sourire de satisfaction triomphant, la baronne entra dans le confessionnal du révérend Father Smith.

LE CHÊNE

Le vieux professeur Cardias entra tout à coup dans l'atelier et cria aux élèves :

— Vous ne savez pas, mes enfants, Pierre Lux est mort!

Il y eut un cri de stupeur : Pierre Lux, l'auteur du fameux Chêne!

— Parfaitement. On l'a trouvé hier matin pendu à l'un des arbres de la forêt de Fontainebleau.

Cardias s'assit devant le poêle, et tandis que ses élèves, la palette à la main, venaient se ranger autour de lui, il com-

monça, pensif, en passant sa main dans sa longue barbe grisonnante, et comme s'il se parlait à lui-même :

— Pierre Lux, le vieux compagnon des heures premières! Le camarade de Barbizon et de Marlotte, alors que nous payions nos dîners à la mère Saguot en décorant sa salle à manger de fresques magistrales brossées en un tour de main! Il y a près de la fenêtre un petit coin de Marne qui se vendrait des prix fous si l'on pouvait détacher la pierre. Avant tout, Pierre Lux était le peintre de la nature, de la vraie nature surprise dans le réveil des belles matinées de printemps, à l'heure où la rosée dépose sur les feuilles comme des perles, avec de longs fils de la vierge formant une télégraphie aérienne.

Il avait l'horreur instinctive du convenu, du poncif, de tapis turcs de Regnault, rapportés à grands frais de l'Inde ou du Japon. Tout laine et soie! Il méprisait ces

fignoleurs qui laissent la vie pour le bariolage et le chiffon excentrique, ces photographes impeccables qui, renonçant au mouvement, à la passion, d'artistes se font objectifs.

Enervés d'Asie, cholériques du Maroc, femmes vertes, sans hanches ni mamelles, véritables poupées de Jeanneton posant le paradis de Mahomet à deux francs l'heure, bijou reproduit dans ses moindres ciselures, tout cela gris, froid, immobile, mort! Il y avait certains tableaux dits *de genre* qui le faisaient hurler de douleur.

Ce qu'il aimait, comme moi, c'était s'en aller au hasard des rêveries sous les grands bois, en pleine forêt, dans le grand air qui saoule pour découvrir dans ces masses de verdure quelque étude de tonalité nouvelle, fragments de mélodies disparates notées au vol pour être plus tard fondues dans quelque vaste complète et profonde symphonie. Quel superbe mépris il avait pour cette jeune

génération d'exécutants aux mains contractées sous l'effort de la copie servile de l'immobile sujet, à la cervelle alambiquée en recherches impossibles, dans l'atmosphère étouffante de l'atelier!

Le succès était venu tout de suite avec le *Chêne*. Vous avez tous encore sous les yeux, n'est-ce pas, ce colosse de verdure, élevant majestueusement dans les airs sa cime triomphante, avec son tronc immense, ses bras noueux, rugueux, dissimulant sous la frondaison toujours vivace les cicatrices de l'âge, tout cela conçu en pleine joie du travail, vivant, frissonnant, vibrant comme une ode superbe lancée de la terre vers le ciel bleu. Où l'avait-il trouvé ce chêne merveilleux, dont la vue inspirait comme une sorte de superstitieuse vénération? Je ne sais, mais c'est à lui qu'il devait sa réputation, sa croix, sa gloire, sa place à l'Institut.

D'ailleurs aucune infatuation, aucune vanité. Il était doux et très simple, un peu

ennuyé de ce nom de *peintre du Chêne* resté comme rivé à celui de Pierre Lux. Parfois dans un mouvement de mauvaise humeur, il me disait :

— Tiens, Cardias, cet arbre m'écrase de son poids, m'enserre de ses branches, m'étouffe de ses feuilles. Quoi que je fasse désormais, je serais toujours le peintre du Chêne et pas autre chose. N'est-ce pas désespérant !

Cependant, par suite de cette existence continuellement en contact avec la nature, il était arrivé à des progrès merveilleux, et ce qu'il faisait ces temps derniers — par exemple sa *Roche qui pleure* — était, à mon avis, cent fois supérieur à ce fameux chêne d'où datait sa réputation.

Parfois, il retournait le contempler, dans le musée qui l'avait acheté vingt-cinq mille francs, somme énorme pour l'époque, puis il revenait inquiet, mécontent, doutant de lui-même, et alors il me disait :

— Voyons, mon vieux, entre nous, nous ne nous faisons pas de phrases. Eh bien, dis-moi, franchement, est-ce que mon chêne est si bien qu'on le prétend?

— Mais évidemment, c'est une œuvre superbe.

— Tu crois qu'il est exact? Je ne l'ai pas inventé de chic? Il y a des chênes comme lui?

— Mais évidemment. Je suis sûr qu'en cherchant bien tu trouverais le modèle vivant dans la forêt.

Ceci fut pour lui un trait de lumière.

— C'est ça, s'écria-t-il, tu as raison, il faut que je retrouve le modèle. De cette manière, je comparerai, j'étudierai, et je verrai bien si j'ai eu raison ou si je me suis trompé. Ça me calmera.

Ce soir-là, je le laissai presque gai, souriant, rasséréné, et dès le lendemain, il partait pour Fontainebleau, me laissant plein d'admiration pour cette conscience d'artiste,

toujours en éveil, et éternellement tourmentée par la crainte de l'erreur. Le temps passait. Parfois je revoyais Pierre Lux, un peu maigri, un peu changé.

— Eh bien, lui disais-je, as-tu revu ton chêne?

— Je cherche, me répondait-il, je cherche... mais je n'ai pas encore trouvé.

— Bah! la forêt est grande, il ne faut pas te décourager, il y a si longtemps de cela! Tu le retrouveras, ton modèle, ne t'inquiète pas.

Il y a huit jours, je le rencontrai très pâle, vieilli, l'œil hagard. Il hésita un moment, puis il me dit à voix basse, comme s'il avait peur d'entendre sa propre voix :

— Tu sais, je suis retourné voir mon tableau... et je cherche toujours.

— Eh bien?

— Eh bien, mon vieux, c'est atroce, mais il y a des jours où je me demande avec ter-

reur si mon chêne, tel que je l'ai conçu et rendu, a jamais existé?

— Allons donc, fis-je avec élan, tu es fou.

— Non, non, j'en ai vu des chênes, ces jours-ci, des milliers. Eh bien, ce n'était pas le mien du tout. Ah! quelle différence!

Cela tournait à l'obsession. J'essayai de le plaisanter, de le distraire, de renouveler ses vieilles haines contre les personnages en porcelaine des Ary Scheffer, les prétentieux pêcheurs en carton de Léopold Robert qui semblent tous avoir une pendule entre les jambes. Pierre Lux souriait d'un air triste, mais ne m'écoutait pas. Tout à coup, comme paraissant sortir d'un rêve, il s'écria :

— Je vais retourner à Fontainebleau *une dernière fois*. Je vais chercher encore mon chêne, consciencieusement, et si je ne le trouve pas...

— Si tu ne le trouves pas?

— Je saurai ce qui me reste à faire.

Je n'ai pas compris dans le moment, hélas ! sans cela je ne l'aurais pas laissé partir seul, mon vieux camarade, et je me serais attaché à ses pas. Je n'ai compris que le lendemain quand on est venu m'annoncer qu'on l'avait trouvé, comme je vous l'ai dit, pendu, oui messieurs, pendu au plus bel arbre de la forêt. Son corps se balançait sous les rafales de la pluie, et dans sa poche, il y avait, en guise de testament artistique, un chiffon de papier sur lequel, d'une main fiévreuse il avait écrit ces deux lignes amères qui expliquent à elles seules tout le drame et la clef du mystère :

« J'ai bien cherché. Le modèle de mon chêne n'existe pas dans la nature. *Le mien, c'est un palmier en zinc de la Samaritaine.* »

LE BUDGET

Sur un geste de sa tante, la duchesse douairière de Kolbassaing, le jeune vicomte Hector de la Lézardière tira un petit pouf doré recouvert d'une étoffe vieux rose, puis il s'assit, résigné. Le voyant dans cette posture modeste et idoine à l'audition d'un discours, la vieille duchesse commença :

— Mon cher enfant, tu as aujourd'hui dix-huit ans. Tu viens d'être reçu bachelier non sans peine, après avoir été refusé trois fois ; mais, enfin, tout vient à point à qui sait attendre. Tes études sont terminées de

fait, et tu es censé savoir tout ce que doit connaître un bon gentilhomme qui entre dans le monde. Mon rôle est donc fini, car je n'ai pas l'intention de prolonger jusqu'à tes vingt et un ans une tutelle qui m'a toujours assommée autant que toi, et je tiens à t'émanciper aussitôt que la loi me le permet.

Le vicomte s'inclina, en exprimant par un joyeux sourire que cette délivrance lui paraissait fort agréable. La duchesse continua :

— Donc, te voici ton maître. Du chef de ta mère, ma pauvre sœur, morte avant l'âge, tu vas te trouver à la tête de quarante bonnes mille livres de rente. C'est suffisant pour faire bonne figure avec de l'ordre et de la tenue ; mais ce serait tout à fait mince si tu voulais te lancer dans une existence de joueur et de débauché.

Hector protesta par un geste, en rougissant jusqu'aux oreilles. Telles n'en étaient pas

ses intentions. Pour qui sa tante le prenait-elle ?

— Je sais ce que je dis, mon cher enfant. La vie est la vie, et d'autres, possédant une expérience que — Dieu merci — tu n'as pas acquise encore, se sont laissé prendre dans ce fatal engrenage. Le meilleur moyen, vois-tu, de résister à la tentation, c'est de commencer par aller beaucoup dans le monde : on ne peut s'y amuser qu'en y allant beaucoup. Tu as un nom, tu es bien tourné, tu as la jeunesse, ce premier des biens... (ici, la duchesse poussa un gros soupir) : donc, tu seras bien accueilli. Tu trouveras sur ta route des amies qui m'ont connue, qui ont connu ta mère, qui seront très heureuses de t'ouvrir leurs salons. Peut-être même rencontreras-tu parmi elles des femmes aimables dans tout l'épanouissement de leur automne, avec des épaules et des bras superbes, des femmes n'ayant pas encore doublé le cap de

la quarantaine, mais éprouvant pour les très jeunes gens une tendresse... presque maternelle. Elles pourront t'être d'un grand secours, t'initieront à... une foule de détails mondains que tu ignores et t'empêcheront d'aller perdre ton argent soit au tripot, soit dans la compagnie de filles galantes et vénales. Soigne ces femmes, Hector, soigne-les bien, car le bonheur est là, et tant qu'on est Chérubin, il ne faut pas craindre de faire la cour à la comtesse.

— Comme dans le *Mariage de Figaro*, ma tante?

— Parfaitement. Je te donnerai une liste, avec les jours et les heures de réception. Il faudra te montrer fort aimable et ne pas oublier, au moment du jour de l'an, d'envoyer des fleurs ou des bonbons. Avec un louis, on peut faire très suffisamment les choses. Pour ton installation, je te conseille, pour une foule de raisons, un coquet rez-de-chaussée. Ça ne se paye pas plus

cher qu'au cinquième étage et, avec la hauteur obligatoire de la voûte, l'appartement, si modeste qu'il soit, a toujours grand air. Pour trois mille francs, tu pourras trouver un petit nid très convenable. Ne te lance pas encore dans un grand luxe d'écurie. A ton âge, la voiture de cercle et même le fiacre sont tout indiqués. Je te conseille cependant d'avoir un joli cheval de selle, très brillant, que tu mettras en pension dans un manège. Un homme de ton rang doit monter à cheval le matin, quand ce ne serait que pour protester contre la bicyclette. J'espère que tu voudras bien continuer à prendre tes repas ici, comme par le passé : donc, aucune dépense pour ce chapitre, et, de plus, tu t'en trouveras bien au point de vue hygiénique : la nourriture du cabaret est si mauvaise aujourd'hui, et les divans des cabinets particuliers sont si peu confortables !...

La duchesse sourit en elle-même, comme

évoquant un passé déjà lointain, et Hector allongea une jambe dans laquelle il commençait à sentir quelques fourmillements précurseurs.

— Donc, mon cher enfant, veux-tu m'établir un budget très détaillé, et mois par mois, les dépenses d'été n'ayant aucun rapport avec celles de l'hiver? N'oublie rien : que tout soit prévu, avec le prix en regard. Je verrai, le cas échéant, s'il y a à augmenter ou à rabattre après avoir examiné avec l'attention la plus scrupuleuse les chiffres que tu me présenteras. Une fois que ce petit compte sera bien arrêté, tu pourras te lancer dans la vie avec une base solide et sûre, car n'être ni avare ni prodigue, ne pas thésauriser et savoir se faire honneur de son argent sans se laisser ni gruger ni duper, eh ! eh ! cela n'est pas si facile que l'on pourrait se le figurer. Crois-en ma vieille expérience.

Le jeune vicomte de la Lézardière profita

d'un imperceptible silence pour quitter le pouf où il était sur la sellette, — tel le président la Chambre saisit parfois une seconde d'accalmie pour déclarer que l'incident est clos — et, se levant avec une impatience mal dissimulée, il demanda :

— Et quand désirez-vous, ma bonne tante, que je vous soumette ce budget ?

— Mais, mon cher Hector, le plus tôt possible. Domain matin, par exemple. Si tu n'as pas le temps de l'établir pour toute l'année, fais comme nos bons gouvernants : ne t'occupe que du mois de janvier, en cours de durée, et apporte-moi un projet de... douzième provisoire.

— Bien, ma tante, dit le jeune homme, en baisant respectueusement la main qu'on lui tendait, une très jolie main blanche, potelée, avec des fossettes, des ongles roses et toute chargée de bagues.

Il remonta dans sa chambre, très perplexe, et, prenant une grande feuille de papier

écolier, il se mit à la besogne. Ah ! ce n'était pas commode ! Toutes ces belles dames dont lui avait parlé la duchesse lui apparaissaient souriantes, dans leur plantureuse et appétissante maturité, avec des yeux câlins et promettеurs ; toutes les attractions de Paris dansaient devant lui une sarabande avec tout le charme, toute la grâce de l'inconnu, si captivante pour un jouvenceau qui vient à peine de quitter les bancs du collège. Il fallait inscrire tout en ce mois de janvier si onéreux, précisément un de ceux où l'équilibre budgétaire est des plus difficiles à établir. Il aurait tant voulu que cette bonne madame de Kelbassaing approuvât son travail et pensât qu'il était non plus un bambin, mais un homme sachant se tirer d'affaire tout seul dans la lutte pour la vie.

Il piocha, biffa, ratura pendant une bonne partie de la nuit, consultant avec soin la liste fournie par sa tante, cherchant

à n'oublier personne et cependant à ne pas dépasser les trois mille trois cent trente-trois francs trente-trois centimes auxquels il avait droit mensuellement.

Son travail terminé, il s'endormit avec la satisfaction du devoir accompli, fit des rêves couleur de rose, et dès le lendemain matin, il descendit soumettre son petit papier au contrôle de sa tante, persuadé qu'il allait recevoir des compliments. Mais, dès le premier regard, la duchesse fronça le sourcil, très irritée :

— Monsieur, dit-elle, je vois avec peine que mes conseils d'hier n'ont porté aucun fruit et que l'amour vénal tient une place prépondérante dans vos prévisions financières. En tout cas, peut-être auriez-vous pu y mettre un peu plus de modération et, par égard pour mes cheveux blancs, un peu plus de forme.

— Que voulez-vous dire? fit Hector, très décontenancé et très inquiet.

— Eh bien, voici comment commence votre mois de janvier :

Trente femmes à vingt francs, ci : six cents francs. Ah ! c'est du propre ! Une femme nouvelle par jour, alors. Et à vingt francs ! Quel programme bestial ! Quelle ignominie ! Un la Lézardière ! Tenez, monsieur mon neveu, voulez-vous que je vous dise !... Eh bien, vous m'inspirez un profond dégoût.

— Mais, ma bonne tante, nous ne nous comprenons pas du tout. Vous m'avez donné une liste des femmes du monde qu'il fallait soigner au moment du jour de l'an en leur envoyant des fleurs et des bonbons, et vous m'avez dit vous-même que je pourrais m'en tirer très convenablement pour un louis. Voilà ce que signifie ces trente louis... Pas autre chose. Mais, puisque cela vous paraît exagéré, je les biffe et je leur trouve un autre emploi.

— Quel autre emploi ?

— Vous voulez savoir la vérité ? Eh bien,

j'inscrivais cette dépense-là pour vous être agréable, mais au fond, j'avais l'intention d'un virement en faveur de Diane de Phosphoro... un petit bracelet...

— Alors, fit la duchesse en tirant son crayon, j'inscris cinquante louis au lieu de trente. Tu n'auras rien de propre à moins.

VANITÉ!...

Le comte d'Arsac était en train, comme il le disait avec une douce mélancolie, de « réparer ce vieux monument » et de dissimuler avec un soin méticuleux les ravages inévitables qu'apportait la cinquantaine.

Après s'être rasé de très près, il n'avait laissé sur le visage poudérizé que l'indispensable moustache, grisonnante, hélas! lorsque son domestique lui apporta une carte :

BARON PINGRET

Le comte chercha dans ses souvenirs et

distingua vaguement un très vieux monsieur aperçu dans les salons du cercle et qui passait pour assez avare.

— Faites entrer au petit salon, dit-il, et priez d'attendre une seconde.

Il endossa en hâte un petit coin-de-feu café au lait tendre, avec revers de soie havane, noua autour de son cou un foulard de soie pour cacher l'absence de linge, puis, après s'être vaporisé une dernière fois — vieille habitude — il prit le chemin du salon. Il y trouva assis un vieillard tout blanc, avec la barbe en éventail et dont toute la personne respirait une grande dignité.

On se salua courtoisement de part et d'autre, puis, le baron, se rasseyant avec un effort visible, comme si l'on eût entendu craquer ses jambes, si longues et si maigres, commença :

— Monsieur, je viens remplir auprès de vous un pénible devoir..... Mais, entre

gens du même monde, on se comprend vite, et je suis persuadé que vous me faciliterez ma tâche. Léontine Nychon est morte.

Et, tandis que le vieillard essuyait une larme, d'Arsac revit tout à coup par la pensée, une petite femme frêle, blonde, lymphatique, avec le charme douloureux de celles qui doivent partir jeunes. Il avait, en effet, eu avec elle, trois ans auparavant, une liaison de quelques mois; elle avait rompu brusquement, sans raison; mais il en avait conservé un souvenir assez agréable, et ce nom évoqua dans son esprit une fine silhouette, avec un parfum lointain et très doux de verveine.

— Ah! cette pauvre Titine... pardon... cette pauvre Léontine est morte! fit-il avec une mine vaguement contristée. C'était une fille charmante, qui avait certainement reçu une éducation supérieure à... ses semblables.

— Certainement. Et comme elle s'habillait avec goût!

— Et comme le mauve lui allait bien!

Les deux hommes se regardèrent, subitement rapprochés par cette communauté de sensations et de souvenirs. Le baron paraissait beaucoup plus ému : à mesure qu'on avance dans la vie, on a le cœur plus tendre et sans doute avait-il, lui aussi, aimé jadis Léontine. Qui sait? elle avait peut-être trompé le vieux Pingret pour d'Arsac : elle lui avait dit, en effet, à cette époque-là, qu'elle quittait pour lui une véritable situation, ne pouvant jamais se décider à avoir deux amants à la fois. Et cette idée qu'il avait pris la place du baron, certainement plus vieux que lui d'une quinzaine d'années, lui sembla toute naturelle et lui procura une douce satisfaction d'amour-propre. Ce fut donc avec une certaine condescendance qu'il demanda :

— Alors, vous aussi, elle vous a aimé?

— Beaucoup. Je crois que, dans sa carrière galante et trop courte, pauvre fille, c'est certainement vous et moi, monsieur, qu'elle a préférés.

— Le fait est, dit d'Arsac, en souriant, que Léontine a eu pour moi une véritable toquade.

— Je le sais, monsieur. Certaines lettres que le hasard a mises en ma possession m'en ont fourni la preuve, et c'est même ce qui m'a décidé à venir vous trouver. J'ai pensé, en effet, que notre situation spéciale à tous les deux, nous imposait des devoirs et que vous tiendriez à honneur de ne pas vous y soustraire.

— Quels devoirs?

— J'arrive au but de ma visite. Titine... pardon à mon tour... mademoiselle Léontine Nychon est morte, à ce que j'ai appris, dans le plus complet dénuement. Elle était malade depuis longtemps, seule, abandonnée; les médicaments et les visites du mé-

decin avaient absorbé ses économies... J'ignorais tout à fait ce qu'elle était devenue.

— Moi aussi, moi aussi... Je ne savais pas son adresse. Que voulez-vous? c'est la vie!...

— Enfin, sa concierge, une brave femme, est partie à la découverte, m'a retrouvé — je ne lui en veux pas autrement — et m'a demandé ce que je comptais faire pour les obsèques... Évidemment, il n'y a pas à hésiter, il faut faire quelque chose : nous ne pouvons pas laisser enterrer cette pauvre fille comme un chien. Elle nous a aimés; je ne sais lequel de nous deux l'a été davantage, mais là n'est pas la question, et je ne veux pas lésiner. Je suis donc venu vous demander si vous voulez prendre de compte à demi avec moi les frais de l'enterrement.

Le comte réfléchit à la magnanimité du baron Pingret. Comme il acceptait bien

l'idée de son remplacement! Quel pardon sublime et doux donné à la mémoire de la pauvre Titine! Décidément, l'âge rend meilleur, et les petites histoires qui couraient au club sur l'avarice du baron étaient absolument fausses. Voilà comment on écrit l'histoire!

— Monsieur, dit-il avec émotion, je suis très touché de la démarche que vous venez de faire, et à laquelle, en y réfléchissant bien, rien ne vous obligeait. Mais laissez-moi constater que vous agissez tout à fait en galant homme. Donc, c'est une affaire entendue, je prendrai à ma charge la moitié de tous les frais. C'est bien le moins!

— Nous la ferons passer par l'église, n'est-ce pas? Vous consentez aussi aux dépenses de l'église?

— Je crois bien! Léontine avait des sentiments très religieux!

— Eh bien, il me semble qu'une bonne

quatrième classe serait très convenable. Qu'en pensez-vous?

— Je vous avouerai que je n'y connais pas grand'chose, et je m'en rapporte tout à fait à votre décision.

— Il nous faudrait aussi une concession à Montmartre. Pour combien d'années?

— A perpétuité. Pauvre fille, qu'elle repose au moins en paix après sa vie agitée!

— Et, sur la tombe, un petit monument?

— Oui, quelque chose de gentil, de coquet, mais de simple, dans l'ordre dorique.

— Parfaitement. Maintenant, si vous le voulez, je commanderai deux grandes couronnes de violettes de Parme, portant seulement, en œillets blancs, la date de notre liaison... pas autre chose.

— Ce sera très discret, et de très bon goût. Alors, vous voudrez bien faire inscrire pour moi : « 1891 ».

— Je sais, je sais... Et moi : « 1892 ».

D'Arsac bondit :

— Comment? *1892!* Vous ne m'aviez donc pas précédé? Ce n'est pas vous qu'elle a quitté pour moi?

— Mais pas du tout, mon cher monsieur : c'est moi qui ai eu l'honneur de vous succéder, par suite d'une préférence que je ne m'explique pas et que je ne méritais guère. Ma liaison a duré de 1892 à 1894, sans un nuage.

Le comte était abasourdi. Ainsi, c'est lui qui avait été trompé par le vieux Pingret, c'est pour ce septuagénaire qu'il avait été lâché! Il en ressentit une humiliation profonde, comme un écœurement rétrospectif.

— Monsieur, lui dit-il froidement, ce que vous venez de m'apprendre change complètement la question.

— Hein? fit le baron inquiet.

— Évidemment. Je me croyais, je devais

me croire le dernier en date, et j'admirais votre grandeur d'âme et votre désintéressement quand vous vouliez vous joindre, dans une pieuse pensée, aux obsèques d'une ancienne amie. Mais la situation est toute différente. C'est vous qui avez été le dernier amant de Léontine; c'est vous qui l'avez quittée en la laissant dans la misère, après être resté avec elle, vous l'avouez vous-même, deux années consécutives. Et, alors, vous venez rechercher un ancien amant que vous avez supplanté, un amant qui n'a eu, lui, qu'une liaison éphémère, de quelques mois, et vous lui proposez de s'adjoindre à vous dans le seul but de diminuer vos frais! Eh bien, monsieur, j'ai le regret de vous dire que je trouve cela d'une mesquinerie sordide... pour ne pas dire plus. Donc débrouillez-vous tout seul avec votre quatrième classe, votre concession à Montmartre, votre monument d'orde dorique et votre couronne 1892-1894

ou violettes de Parme. Vous êtes le dernier occupant. Ça vous regarde. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Et, d'un geste noble, le comte d'Arsac indiqua la porte au baron Pingret.

A LA DÉCOUVERTE

Il était charmant.

Elle était charmante.

Les paroles avaient été échangées entre les familles Dargence et Billeroy.

Raoul Dargence avait envoyé à mademoiselle Berthe Billeroy une bague en rubis entourée de diamants, la bague des fiançailles, et, de ce jour, avait été autorisé à faire une cour en règle. Chaque matin, un fleuriste apportait à la jeune fille un bouquet blanc surmonté d'un petit drapeau portant l'adresse de la maison ; chaque soir,

Raoul endossait le frac vaporisé et venait dîner chez les Billeroy. Ayant comme compensation Berthe à sa gauche, il s'asseyait à la droite de maman Billeroy, et, là, des deux côtés, on s'efforçait de faire connaissance. Qu'y avait-il sous ces frisures blondes, dans ces yeux bleus un peu ronds? quelle femme trouverait-on sous ce fichu en mousseline de soie crème, laissant entrevoir une poitrine avenante et pleine de promesses? Et, d'autre part, quelles idées germaient sous ce toupet masculin à mouvement 1830? quel genre de cœur battait sous ce plastron impeccablement glacé, sans doute blanchi à Londres, et orné d'une grosse perle noire?

C'était entre les deux fiancés des escarmouches pendant lesquelles chacun essayait de risquer une pointe d'exploration dans l'âme voisine; mais, à vrai dire, on se connaissait peu : les parents écoutaient trop, et la conversation restait toujours enfermée

dans les limites d'une banalité correcte et désespérante.

Aussi, lorsque madame Billeroy, fidèle aux vieux usages, proposa de faire une promenade sur les grands boulevards à l'occasion du mardi gras, le projet fut accepté à l'unanimité. Il fut convenu que Berthe marcherait devant, donnant le bras à Raoul et suivie, à quelque distance, par les époux Billeroy. Vers deux heures, par un beau soleil, on se mit joyeusement en route. Berthe était très gentille avec sa robe de taffetas glacé garnie de velours miroir, son collet en satin noir, découpé sur fond tulle brodé de soie, avec un gros bouquet de roses piqué dans la ruche du cou, et sa tête mutine apparaissait sous une toque en goura pailleté, avec deux hirondelles formant aigrette dans une touffe de roses. Raoul était aussi fort bien avec son dorsay violet à longs pans, ses gants gris-perle et son chapeau étincelant, incliné dans l'axe

voulu sur une luxuriante chevelure noire. Ils s'avançaient doucement, à petits pas, sous l'œil attendri des vieux parents, qui les regardaient marcher côte à côte et se congratulaient en disant :

— Comme ils sont gentils ! comme ils sont bien faits l'un pour l'autre !

Il était charmant.

Elle était charmante.

Et, pendant ce temps-là, les deux jeunes gens causaient. A partir de la rue Duphot, la circulation devenait de plus en plus difficile.

— Quelle horreur que cette foule ! disait Berthe avec une moue dédaigneuse. Comme tous ces gens sont bêtes, communs, brutaux et grossiers !

— Permettez-moi de ne pas être tout à fait de votre avis, ripostait doucement Raoul. La vue de cette cohue joyeuse, bariolée, s'amusant franchement, sans méchanceté ni arrière-pensée, me remplit, au

contraire, le cœur d'une douce joie, et je me sens envahi par un bien-être indéfinissable.

— Quoi ? vous trouvez jolis ces voyous déguisés en femmes, ces malheureux vêtus d'oripeaux défratchis, seigneur Renaissance ou marquis Louis XV ?

— Évidemment, tout cela est d'une esthétique très discutable ; mais cela jette une note claire, éclatante comme un coup de clairon au milieu des teintes uniformément sombres de nos costumes modernes. Nous apercevons dans la rue un peu de rouge, de vert, de mauve mêlé aux broderies, aux dentelles, aux galons d'or et d'argent. Qu'importe que le velours soit élimé, que le satin soit défraîchi ? Celui qui les porte ne s'en croit ni moins beau ni moins pimpant ; il marche tout vivant dans son rêve étoilé, et, pendant ce mardi gras où il a dépouillé sa défroque coutumière et ses habits de travail qui lui rappellent des heures tristes, il

peut se figurer qu'il est, lui aussi, un des puissants et un des heureux de ce bas monde.

— Et ces enfants ? Défendrez-vous aussi ces marmots qui pourraient être gentils s'ils n'étaient affublés d'uniformes de zouave ou coiffés de casque de cuirassier ? Vous auriez alors un bien singulier goût !

— Il faut voir au delà et songer à la pensée secrète des parents, qui contemplent en leurs rejetons de futurs soldats et se les figurent déjà acteurs de la grande revanche. La mère n'a peut-être songé qu'à la joie du bébé ; mais soyez sûre que le père, en ajustant ce képi, ces aiguillettes, ce petit sabre-joujou, a évoqué le souvenir du régiment, du drapeau, du colonel, des sonneries entendues jadis. Comprenez-vous ?

— Oh ! je comprends que vous êtes un sentimental, et je crois que vous retardez beaucoup sur le temps qui court.

— Que voulez-vous, mademoiselle ? en ce

monde, les uns ont des sensations; d'autres, des sentiments... Il faut choisir.

— Oh ! mon choix est tout fait. Avant tout, je ne veux pas être malheureuse.

« Eh ! eh ! pensa Raoul, il me semble que ma fiancée est bien sèche. Enfin, il ne faut pas se fier à la première impression. »

A ce moment, un petit mendiant déguenillé vint se suspendre avec ses menotes sales à la belle jupe de taffetas glacé. Berthe le repoussa avec humeur et lui jeta cinq francs en lui disant :

— Tiens, sauve-toi, petit misérable.

— Vous avez donné cinq francs à cet enfant ! dit Raoul, surpris. Pourquoi ? C'est beaucoup trop. Avec cette somme, vous auriez pu en secourir dix autres.

— Vous êtes bon, vous, répondit vivement Berthe : je ne voulais pas gâter ma robe.

Et, en elle-même, elle pensa :

— Tiens ! tiens ! Il est avare. Phraseur et avare.

Et, comme pour justifier ce jugement, Raoul continuait, en pontifiant un peu :

— Moi, voyez-vous, je suis tout à fait de l'avis du poète qui a dit :

La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

Vous n'auriez glissé que dix sous à ce bambin, en accompagnant votre aumône d'une caresse ou d'un mot aimable que vous lui eussiez fait bien plus de plaisir.

— Ah ! mon cher, comme vous êtes peu pratique ! Moi, je vous parie que ce petit a bien mieux aimé mes cinq francs sans amabilité que mes dix sous avec phrase fondante.

Et elle éclata de rire, mais d'un rire un peu contraint. Cela se gâtait décidément, et ils sentaient entre leurs deux âmes un malentendu qui allait s'aggravant. Avec cela, la marche devenait des plus pénibles à travers une foule grouillante, traversée au

galop par des bandes de forcenés se souciant peu de ce qu'ils bousculaient sur leur passage. Parfois, on recevait dans la figure une poignée de confetti dont la poussière vous aveuglait en entrant dans les yeux. Parfois, on se sentait chatouillé par des bandes de papier assez sales formant balai au bout d'un mirliton. Et il fallait supporter tout cela sans se plaindre. Comme il arrive toujours, les petites souffrances matérielles avaient leur répercussion sur le moral, et le couple se sentait devenir d'une humeur exécrable. De chaque côté, le hérisson se développait :

— Ah! elle est jolie, votre réjouissance du mardi gras! finit par s'exclamer Berthe. Mais où me conduisez-vous? C'est insensé!

— Je vous conduis où je peux, riposta Raoul, rageur. Si vous croyez que c'est commode... D'ailleurs, permettez-moi de vous faire observer que ce n'est pas moi qui

ai eu l'idée de cette stupide promenade sur le boulevard.

— Je vous remercie pour l'épithète, car l'idée est de maman.

« Allons ! bon ! Susceptible avec cela, pensa Raoul, de plus en plus hargneux. Eh bien, elle est complète. »

Et, comme, à ce moment, une grosse laitière persistait à lui passer un balai sordide sous le nez, il prit le balai, le cassa en deux ; puis, le camarade de la laitière, un mousquetaire à moitié ivre, ayant voulu réclamer d'une voix pâteuse, Raoul, exaspéré, lui envoya une gifle formidable qui le fit rouler à dix pas avec son feutre empanaché. Il y eut une bousculade inénarrable, dont Berthe eut toutes les peines à se dépêtrer, et, tandis qu'elle rejoignait ses parents, non sans peine, laissant son compagnon continuer son pugilat avec ce bon peuple qu'il aimait tant, la jeune fille se disait :

— Grossier avec les femmes ! Brutal avec

les hommes ! Philosopho hypocrito et menteur ! Voilà celui que j'allais épouser !

Le soir même, ils échangeaient une lettre de rupture, cette simple promenade d'une heure en pleine foule les ayant plus édifiés sur leur valeur mutuelle que toutes les entrevues conventionnelles qu'ils avaient eues jusqu'à ce jour.

Il était charmant.

Elle était charmante.

Mais la morale reste éternelle. Si l'alouette n'avait pas chanté à temps, peut-être Roméo aurait-il exécré Juliette.

LA DÉESSE

J'étais tout bonnement en train de la prendre en horreur.

Jolie ! Parbleu ! elle l'était d'une manière insolente, avec sa crinière fauve, sa haute taille, sa démarche indolente, sa figure si moderne, éclairée par deux yeux rieurs, immenses, ironiques, profonds ! En y regardant attentivement, je suis sûr qu'on y aurait vu, comme en un miroir révélateur, des noyés morts dans une suppliante attitude. A Aix-les-Bains, où je l'avais aperçue au milieu des illuminations de la Villa des Fleurs,

décolletée, couverte de diamants et de perles, étalant sa chair nacrée sous les radiations de la lumière électrique, elle m'était apparue avec sa longue traîne et ses immenses chapeaux à plumes, comme la personnification vivante de la « Femme » redoutable, inexorable, éblouissante, passant à travers le désir des hommes en relevant un peu le bas de sa jupe pour que la boue ne la tachât pas.

Et j'en étais devenu éperdument amoureux ; mais, sensible à sa seule beauté, elle restait un diamant immaculé et lumineux enfermé dans un reliquaire. J'en arrivais à me demander si elle était réellement une créature faite de chair ou un être extra-terrestre, un séraphin matérialisé. Y avait-il une âme sous cette enveloppe, si séduisante, si captivante, de déesse et de reine de féerie ?

Puis, à Paris, un changement complet. Toujours la même insensibilité extérieure, mais ce charme féminin s'évaporant peu à

peu, pour faire place à je ne sais quelle allure masculine. Une rage de sport, de marche à pied, de bicyclette qui me déroutait, évoquant tout à coup devant moi, au lieu de la prêtresse d'amour rêvée, une créature inquiétante, sans sexe défini. Je ne saurais dire l'impression de navrement et de désespérance que j'éprouvai certain jour où je la rencontrai au Bois, étriquée dans un costume de petit garçon, avec boléro ajusté et larges culottes de zouave, huchée sur un vélocipède, penchée sur le guidon et pédalant avec furie. Elle passa dans un nuage de poussière, élevant, dans un mouvement rythmé et isochrone, les deux jambes, dissimulées dans d'affreux bas de laine anglais, à grosses côtes.

Ainsi, c'était là la divinité qui m'avait parfois donné envie de me prosterner, ébloui, le front dans la poussière, comme les croyants hindous, n'osant regarder l'idole mystérieuse ni croiser leurs regards

avec ceux de ces yeux mortels pour ce qu'ils regardent ! C'était cet androgyne presque ridicule, tant les formes que la nature — la bonne nature — lui avait données s'accommodaient mal de ce complet révélateur, aux lignes sèches, sans chatoiement et sans parfums ! Muses de Raphaël, Aurores du Guide, Grâces de Jean Goujon, nymphes de Carrache, il me semblait que tout ce que j'avais aimé, tout ce que j'avais admiré était mort à jamais !

Le froid arriva, avec des routes dures, craquelées, couvertes de neige, et j'espérai qu'elle allait momentanément renoncer à son sport favori. Et je me décidai à franchir la porte de son bel hôtel du parc Monceau, comptant la retrouver au coin du feu, dans quelque jolie robe d'intérieur vaporeuse, rose, beige ou mauve, laissant apercevoir la rondeur du bras par quelque large manche et le satin du cou par quelque décolletage en carré.

Cette fois, je trouvai un tsigane !

Oui, un tsigane, un Hongrois, avec toque d'astrakan à aigrette, une espèce de kurka en zibeline ajustée à la taille, avec torsades et brandebourgs, le tout tombant sur une jupe « fil-à-plomb », c'est-à-dire très plate et très courte, laissant voir des bottes vernies. Pour le coup, je faillis éclater ; mais, en somme, quel droit avais-je pour risquer même l'ombre d'une observation ? Elle ne s'aperçut pas, d'ailleurs, de mon désenchantement et me dit, avec un sourire :

— Eh bien, mon cher, comment trouvez-vous mon costume de vélo-patinage ?

— Ah ! vous patinez aussi ?

— Oui, j'ai trouvé le moyen de concilier les deux sports. Je pars pour le Bois en bicyclette et j'attache mes deux patins à la sellette. Arrivée au Cercle des patineurs, je mets pied à terre, je remise mon vélo, je chausse mes patins, je m'élance sur la

glace ; puis, au bout d'une heure de cet exercice, je regrimpe sur ma bicyclette et je rentre à l'hôtel. Qu'est-ce que vous dites de ça?

— Je ne dis rien, répondis-je très froid.

— Ah ! vous ne dites rien ! On voit bien que vous ne m'avez jamais vu patiner. Eh bien, je vous conseille de venir tantôt au cercle : je vous assure que ça vaut le voyage.

Bah ! qu'est-ce que je risquais? J'allais sans doute apercevoir une malheureuse créature au nez rouge, aux yeux en pleurs, avec des joues couleur aubergine et des mèches éparses sous les rafales de la bise. Cela suffirait pour me guérir à jamais d'une sotte passion qui ne m'avait jamais rapporté que des tristesses.

— Madame, lui dis-je en saluant, je vais prendre une voiture, et, dans une demi-heure, au plus tard, je suis au cercle pour vous... admirer.

Elle me tendit une main informe, perdue dans des moufles fourrées comme en portent

les soldats, l'hiver, pour monter la garde, et moi, je rentrai à la maison pour endosser ma pelisse et faire atteler. Et, tandis que les sabots des chevaux résonnaient sur la terre durcie avec un bruit métallique, je regardais le paysage à travers les glaces. Le ciel était gris-perle, avec des tons roses et des reflets lointains d'aurore boréale; le soleil semblait une grosse boule vermeille ronde, lourde, et il en partait une lumière sans rayon, vite arrêtée au passage par quelque tissu invisible. Quant aux arbres du Bois, pétrifiés dans leur perruque et leur barbe blanche, ils semblaient porter des collerettes de dentelle au-dessus du sol, sur lequel la neige avait étendu comme un épais tapi de ouate, griffé çà et là de minuscules hiéroglyphes par les pattes des moineaux. C'était très joli, très calme, très doux ; une jolie époque, en somme, pour aimer une femme qui serait vraiment une femme. Et quel bon moment on aurait pu

passer dans le coupé bien clos, serré l'un contre l'autre, comme dans un nid tiède, roulant doucement, silencieusement, au milieu de toute cette nature blanche ! Mais là n'était pas la question. J'allais au Bois pour contempler un tsigane...

Je descendis près du grand lac de droite. La fête battait son plein. Après les dînettes organisées autour des braseros, les femmes s'étaient enfin décidées à quitter leurs guérites d'osier capitonnées d'andrinople, et, bravement, donnant la main à de hardis *skaters*, se risquaient sur le miroir poli. Bientôt, je l'aperçus, elle, patinant, je dois le reconnaître, avec une incomparable maestria. Dans un espace de cinq mètres carrés, elle se lançait, s'arrêtant, se retournant, se penchant, se redressant avec la rapidité et la prestesse de l'hirondelle dans son vol, trouvant le moyen de se donner un très grand mouvement avec très peu d'efforts.

— Venez-vous ? me dit-elle, en passant auprès de moi. Allons, suivez, si vous pouvez.

Elle avait tourné la tête, si bien qu'elle ne vit pas un traîneau qui coupait sa direction. Il y eut un heurt terrible ; elle poussa un cri et tomba, inanimée. Je me précipitai à son secours et, la prenant dans mes bras, je l'emportai dans mon coupé, en jetant à mon cocher l'adresse de l'hôtel. Bientôt, le mouvement de la voiture la fit revenir à elle : elle ouvrit les yeux et ne parut pas trop surprise de se trouver dans mes bras. J'avais dégrafé le kurka, enlevé la toque ; la coiffure s'était écroulée, et un véritable manteau d'or s'était répandu sur ses épaules.

— Ce ne sera rien, me dit-elle ; mais mon pied gauche me fait mal : je crains d'avoir une entorse.

Alors je me mis à ses genoux et, avec des précautions infinies, je la déchaussai. Sous l'odieuse botte vernie, je trouvai un bas de

soie mauve brodé à fleurs, moulant un pied de Japonaise et une jambe de déesse dont les lignes divines montaient jusqu'à une jarretière fanfreluchée, avec chiffre en diamant. Je me mis à frictionner doucement, très doucement, avec une main qui s'égarait de plus en plus haut, le cœur battant à tout rompre, ayant enfin, à la faveur de cet accident, retrouvé la femme, la vraie femme! Le tsigane était bien loin! J'avais à nouveau devant moi la déesse, mais la déesse ayant perdu toute sa fierté, la déesse attendrie par les soins dont elle était l'objet et subissant mes caresses, comme dans un rêve, les yeux mi-clos et riant aux anges.

Et la voiture roulait doucement, silencieusement sur le tapis de neige, et le ciel était gris-perle avec des tons roses, comme s'il eût voulu étendre au-dessus de nous un ciel de lit de couleur tendre...

LE SERMENT

Jeudi dernier, nous dit Maxence, j'avais été faire au cimetière Montmartre mon pèlerinage annuel accoutumé, et porter des fleurs sur les tombes des êtres disparus dont je me plais à remuer le souvenir mélancolique et doux. J'aime ce cimetière Montmartre; il n'a pas la pompeuse grandeur du Père-Lachaise, mais il est moins isolé, plus parisien, plus moderne; il semble que les morts y sont moins oubliés et tenus moins à l'écart de nos habitudes; dès la sortie des grilles, le boulevard extérieur

vous reprend avec agitation, sa gaieté un peu bruyante, et les tristesses évaporées par le passé s'envolent chassées par le tohu-bohu de la vie réelle.

Le ciel était gris, le temps très doux, et parfois un pâle soleil d'automne essayant de percer les nuages accrochait un rayon aux ferrures des balustrades, aux torsades des couronnes en perles, aux ornements d'or des petites chapelles, évoquant l'idée superstitieuse de quelque lumière surnaturelle venue d'en bas. Les arbres presque dépouillés avaient cependant encore quelques feuilles jaunies qui tombaient une à une en tourbillonnant lentement comme dans la fameuse valse allemande; je suivais une des petites allées, sentant malgré moi, sur mon esprit un peu sceptique, l'influence du cadre, évoquant les visages chéris aujourd'hui disparus, revivant ma jeunesse et retrouvant dans les coins de mes souvenirs lointains une foule de petits faits, qui

me revenaient à mon esprit avec un parfum de fleur desséchée.

De grands noms, aujourd'hui oubliés, brillaient çà et là sur des monuments élevés par la vanité humaine, comme s'ils avaient voulu se rappeler à nous, au passage, et pour prouver par leur abandon le néant des choses, tandis qu'à côté, des inconnus étalaient leur jardin émondé, peigné, sarclé, couvert d'arbustes et de plantes rares au-dessous d'inscriptions révélant une douleur profonde et vraie.

Ainsi je philosophai, marchant à petits pas, foulant les feuilles qui craquaient avant de pourrir et de retourner, elles aussi, au grand tout, lorsque mon attention fut attirée par un bruit très doux : Frou ! frou ! On eût dit un frôlement d'ailes, et à ma grande surprise, j'aperçus dans une contre allée, deux femmes, l'une en grand deuil très élégante, avec sa jaquette en astrakan croisé ornée de revers formant

pèlerine à godets, et sa capote de veuve recouverte d'un long voile de crêpe qui descendait sur ses épaules en lui donnant une étrange majesté. Très jolie, très pâle, avec des cheveux blonds qui formaient comme un nimbe d'or autour du visage, d'un ovale charmant. L'autre, vêtue plus simplement, la femme de chambre, sans doute, avec le masque fûté de la camériste parisienne, et en dépit de son vêtement noir, paraissait comme éclairée par une gaieté intérieure.

Le bruit que j'avais entendu était celui d'un large éventail en plumes noires que la dame, assise auprès d'une tombe, agitait sans trêve d'un geste rythmé, comme si elle eût voulu rafraîchir celui qui reposait sous la terre fraîchement remuée.

Malgré mon habitude de ne plus m'étonner de grandchose, j'avoue que ce spectacle me causa, par son étrangeté, une stupéfaction profonde. Pourquoi cet éven-

tail ? Pourquoi cette attention suprême, cet hommage posthume ?

Je m'approchai respectueusement, ayant parfaitement le sentiment de l'indiscrétion que j'allais commettre, mais poussé par une curiosité capable de me faire oublier toutes les convenances sociales.

J'ôtai mon chapeau, je m'inclinai très bas, et un peu inquiet quand même de mon audace, je dis :

— Pourrai-je savoir, madame, le motif mystérieux qui vous fait ainsi éventer cette tombe ? Pardonnez-moi, je vous en conjure, cette démarche qui doit vous sembler absolument déplacée, mais... je suis un philosophe qui aime, par métier, à deviner le pourquoi des choses, et j'avoue que l'acte auquel vous vous livrez en ce moment déroute absolument toutes mes idées...

La dame leva les yeux sur moi, devint pourpre, mais continua sans répondre à agiter son éventail d'un mouvement encore

plus rapide et encore plus fébrile. Cet accueil ne me surprit pas trop. Je m'y attendais un peu, et je n'avais en somme que ce que je méritais.

Cependant ce mutisme redoublait ma curiosité. Le désir de savoir, poussé à ce point, devient chez moi comme une souffrance aiguë, un besoin impérieux qui demande à être satisfait, coûte que coûte. J'insistai donc :

— Madame !... Madame !... Je vous en supplie ! Je voudrais tant comprendre !

Cette fois l'inconnue s'arrangea pour me tourner le dos complètement, mais sans interrompre un moment sa besogne, elle persista à remuer son éventail avec frénésie. Impossible de m'obstiner davantage... C'était dommage ! J'allais donc me résigner à ne jamais connaître la clef de ce mystère, lorsque j'aperçus l'autre femme debout, quelques pas en arrière, me regardant avec un sourire gouailleur. Discrètement je tirai

de mon portefeuille un petit billet bleu que je montrai avec un clignement d'œil significatif, puis je m'éloignai et me mis à descendre l'allée lentement, très lentement.

Comme je m'y attendais, je fus, au bout de quelques pas, rejoint par la suivante.

— Monsieur, me dit-elle à voix basse, je suis la femme de chambre de la dame qui n'a pas voulu vous répondre. J'ai cru comprendre... que vous désiriez beaucoup savoir pourquoi elle éventait cette tombe, et, sous prétexte de faire avancer la voiture, je me suis esquivée afin de vous retrouver en route.

— Vous êtes une aimable fille, lui dis-je en fourrant dans son gant le billet bleu promis; et maintenant, dites-moi bien vite tout ce que vous savez.

— Eh bien, ma maîtresse est la marquise de Noirmont, veuve du vieux marquis de Noirmont, membre de l'Institut, qui, comme vous le savez, est mort il y a deux semaines; et cette tombe est celle de son mari.

— Tiens ! tiens ! fis-je très intéressé.

— Malgré la grande différence d'âge, Madame a toujours été une épouse admirable, et, pendant les longs mois qu'a durés la maladie, la marquise n'a pas quitté un instant Monsieur, passant toutes ses nuits à son chevet et le soignant avec un dévouement vraiment filial. Aussi, lorsque M. de Noirmont sentit la mort approcher, il prit la main de sa femme, qui sanglotait, et lui dit :

» — Pourquoi vous désoler, ô ma chère aimée. Vous êtes jeune, vous êtes belle ; la vie vous réserve encore de bonnes heures, et le temps est un grand guérisseur. Vous m'oublierez bien vite !

» La marquise protesta avec indignation. Jamais elle ne pourrait survivre à sa douleur. Elle suivrait son mari dans sa tombe.

» — Ne faites pas de serment semblable, ma pauvre amie. Ce serait un blasphème.

Vous vivrez longtemps encore, très longtemps, et vous serez heureuse.

» — En tout cas, je puis bien vous jurer que jamais je ne serai la femme d'un autre. Laissez-moi vous jurer que jamais je ne me remarierai !

» — Je n'accepte pas non plus ce serment, reprit le vieillard avec mélancolie. Est-ce qu'on sait ce que réserve l'avenir ? Est-ce qu'on doit ainsi s'engager par une promesse éternelle ?

» — Alors, laissez-moi vous jurer que je serai fidèle à votre souvenir au moins dix ans. Oui, dix ans ce n'est pas trop ! Dix ans tout entière consacrée à votre souvenir.

» — Dix ans, c'est beaucoup. Non, ma chèré femme, je ne vous en demande pas autant. Tenez... promettez-moi seulement de ne pas m'oublier... tant que la terre sur ma tombe ne sera pas séchée.

» Madame fit cette promesse solennelle et

le brave marquis s'endormit paisiblement du sommeil éternel. Le désespoir de la marquise fut navrant; on eût dit qu'elle allait perdre la raison, et cette douleur si poignante impressionna vivement M. Balleroy, le jeune secrétaire de l'académicien qui fit son possible pour consoler la malheureuse veuve. Il lui parla un peu du cher maître défunt, mais encore plus de lui-même et lui fit comprendre qu'elle n'avait vraiment pas le droit de renoncer ainsi à toutes les joies de l'existence. Il fit luire à ses yeux l'espérance de jours meilleurs, il fut éloquent, persuasif, et, comme c'est un homme parfaitement élevé, il partit dans ses terres en promettant de reparaître dans quelques jours.

» Voilà pourquoi Madame profite de son absence pour s'efforcer de sécher la terre qui recouvre la tombe du marquis. M. Balleroy va bientôt revenir, et pour rien au monde, elle ne voudrait manquer à la promesse qu'elle a faite à son mari...

Là-dessus, la camériste s'éloigna. Et moi je restai rêveur, tandis qu'au loin m'arrivait, doux comme un frôlement d'ailes, le bruit de l'éventail de l'impatiente marquise au-dessus de la tombe de son époux bien-aimé : Frou ! Frou !

LE PARTAGE

L'appartement était en complet désarroi.

Des déménageurs, coiffés de bonnets de coton rayés enfoncés jusqu'aux oreilles et vêtus de jerseys en loques, allaient et venaient, tout en sueur, à travers les chambres, qui se vidaient lentement.

Et, impassible en apparence, les mains dans ses poches, la cigarette aux lèvres, Bertrand assistait à ce spectacle, non sans une petite crispation nerveuse. C'était l'épilogue de sa séparation avec Edmée. L'avait-elle assez fait souffrir pendant huit ans,

huit années de mariage pendant lesquelles, un peu faible, comme tous les hommes vivement épris, il avait tout supporté : les colères, les rebuffades, les mauvais procédés, les humiliations continuelles, tout jusqu'au jour béni où, survenant à l'improviste dans le boudoir, il avait enfin pincé la lettre qu'elle écrivait à Raoul de Brette, Raoul de Brette, un ami de collège, presque un frère! Et le billet commençait :

« Mon Raoul adoré,

» Cet être nul que la loi m'a donné pour mari... »

Edmée n'avait pas pu aller plus loin : une main de fer avait tordu les petits doigts fuselés qui essayaient désespérément de retenir le chiffon accusateur, et, forcée de lâcher prise, furieuse, Edmée s'était retirée dans sa chambre, en lançant au mâle qui abusait de sa force cette suprême insulte :

— Vous êtes un misérable!

Bertrand, un moment atterré par sa

découverte, avait lu et relu le billet; puis, titubant comme un homme ivre, il s'était rendu chez son avoué, et le procès en séparation avait suivi son cours. Oh! les longues heures, les conférences interminables avec l'homme de loi dans le cabinet tendu de papier vert! oh! les confessions de l'avocat, écoutant en souriant avec son rictus sceptique de Parisien revenu de toutes les illusions, et prenant des notes sur des feuilles de papier numérotées, tout en murmurant, avec une évidente satisfaction, à chaque nouveau grief énoncé, au récit de chaque nouveau coup de poignard reçu en plein cœur :

— Ça, c'est bon, c'est très bon pour la cause!

Et la comparution, *pour la forme*, en conciliation devant un vieux magistrat un peu gâteux et très sourd, alors qu'assis côte à côte, pour la dernière fois, dans deux fauteuils juxtaposés, ils avaient énergiquement refusé l'un et l'autre de reprendre la vie

commune! Il voyait encore l'air mauvais, l'œil plein de révolte d'Edmée tandis qu'elle agitait sa chevelure noire, toute crespelée, en répétant, comme un défi :

— Jamais, monsieur le président, jamais!

Et lui, Bertrand, exaspéré par tant de cynisme, avait également répété comme un écho :

— Jamais, monsieur le président, jamais!

Jamais! le cri mélancolique qui délie et qui délivre. Les plaidoiries avaient eu lieu ; des deux côtés, les avocats s'étaient montrés excessivement spirituels, les camarades et les petites amies s'étaient délectés aux détails croustilleux de cette cause bien parisienne.

La séparation avait été prononcée au profit de Bertrand — à son profit! — Madame s'était retirée chez sa mère, et, dans la liquidation, les époux devaient reprendre chacun leur part du mobilier, divisé par moitié, à l'amiable. Voilà pourquoi le déménagement s'effectuait ce matin-

là, amenant avec lui tout un changement dans les habitudes prises, tout un aspect nouveau de délabrement et de vide.

Bertrand songeait à tout cela tandis que l'on décrochait dans le salon un grand portrait d'Edmée peint par Chartran et qui occupait un panneau du fond. La toile avait été faite pendant la première année de mariage, à l'époque où il croyait, où il aimait en dépit de certains froissements commençant à se produire. Il revit sa femme telle qu'elle était alors, avec son sourire moqueur et sa jolie tête émergeant d'une robe en pékin Louis XVI garnie de mousseline de soie rose. Chartran avait voulu une mode un peu archaïque, qui ne datât pas... et cependant comme il datait déjà, le pauvre portrait!... Bertrand le suivit des yeux tandis qu'il descendait le long d'une échelle, laissant seulement sur le mur une mince trace de poussière.

Puis ce fut le tour des consoles, des

bonheurs-du-jour, de tous ces menus bibelots qui dénotent la présence d'une femme et donnent à un appartement un cachet d'élégance délicate. Les hommes en bonnet de coton s'interpellaient, se gourmandaient, avec des jurons, sur le meilleur moyen de descendre dans la rue tel ou tel objet. Peu à peu, tous ces meubles choisis un à un pour garnir avec amour le nid conjugal et dont on avait discuté ensemble l'emplacement, tous ces témoins des premières conversations et des premiers bonheurs s'entassaient, pêle-mêle, sur le trottoir, dans la boue, devant une immense voiture jaune portant en lettres majuscules :

AU DÉSIR DE CONTENTER
JE SUIS CAPITONNÉ A L'INTÉRIEUR

Au milieu des travailleurs, un homme moustachu, un peu moins loqueteux que les autres, dirigeait l'opération tout en tenant à la main une liste signée par Edmée et

portant le détail de ses « reprises » dans la liquidation.

A chaque meuble, il se tournait avec déférence vers Bertrand et lui disait :

— Nous sommes bien d'accord, n'est-ce pas, monsieur?

— Faites! faites! répondait Bertrand, énervé.

Malgré toute sa force morale, il se sentait envahi par une tristesse noire à la vue de ces souvenirs qui disparaissaient un à un, de ces armoires qui se vidaient, de ces vitrines qui se dégarnissaient de leurs miniatures, de leur petit saxe et de leurs éventails, de ces murailles qui devenaient nues comme celles d'une prison, montrant d'anciens clous ou des lambeaux de tenture effilochée. Chaque déchirure dans l'étoffe semblait produite par la griffe de quelque mauvaise fée venue pour renverser le nid; chaque meuble, en disparaissant, laissait sa silhouette empreinte sur le pan-

neau, comme l'ombre d'une chose morte...

Du salon, les déménageurs avaient pénétré dans la chambre à coucher, tendue de soie bleue pâle et qui conservait encore comme un vague parfum d'iris. Ils enlevèrent prestement la chaise longue, le prie-Dieu, deux fauteuils en satin recouverts de broderies anciennes et qui semblaient continuer une conversation près de la cheminée, une commode forme demi-lune en bois rose satiné, ornée de bronzes et de frises à arabesques feuillagées, un paravent à trois vantaux en bois doré, gainé au revers de soie vieux rose brochée, une paire d'appliques, modèle lyre, avec trophée d'instruments champêtre; puis, cela fait, ils se mirent à démonter un immense baldaquin en forme de dais, garni de soie semblable à la décoration de la chambre.

— Pardon, fit alors Bertrand, un peu pâle, vous devez faire erreur. Madame réclame aussi le lit?

— Oui, monsieur, répondit l'homme moustachu. Voyez : il est porté sur la liste : « *Dans la chambre à coucher, lit Louis XVI en bois doré...* »

Alors, tout à coup, éclatant :

— Très bien ! Emportez le lit ! Emportez tout : je m'en fiche ! Seulement, vous direz à Madame que, dans ce lit qu'elle réclame, j'ai couché la nuit dernière avec une blonde, une très jolie blonde, et que j'y ai éprouvé bien plus de plaisir qu'avec elle, bien plus de plaisir qu'elle n'en éprouvera jamais avec d'autres ! Dites-lui ça, dites-lui bien ça !...

...Et, après cette explosion de rage, Bertrand s'enferma dans son cabinet, puis, plongeant sa tête dans ses mains pour ne plus rien voir ni entendre, il se mit très lâchement à pleurer.

MANQUE DE MÉMOIRE

Un silence régnait dans le salon de lecture du cercle, lorsque, tout à coup, Grangeneuve s'écria :

— Tiens, le général Chambardier est mort à Versailles ! Dites donc, Chavoye, vous l'avez connu, vous, Chambardier ?

— Parbleu ! répondit le commandant Chavoye, interpellé, j'ai été son officier d'ordonnance vers 1880. C'était un excellent homme... pas comme les autres, mais un excellent homme.

— Est-ce qu'il était le mari de la belle

madame Chambardier dont on a tant parlé, une Junon altière et imposante, avec des épaules de déesse?

— Parfaitement. C'était un couple superbe. Bien qu'elle eut une vingtaine d'années de moins que le général, ce dernier portait si beau, était si ciré, si astiqué, si bien moulé dans son dolman noir que, ma foi, les deux époux ne paraissaient pas trop mal appareillés. Chambardier, d'ailleurs, adorait sa femme, il l'adorait beaucoup trop pour son âge, et les mauvaises langues prétendaient que cet amour peu partagé et, par conséquent, d'autant plus fatigant, était une des causes qui avaient fait perdre complètement à mon chef je ne dirai pas la raison, mais la mémoire. Jamais je n'ai vu un officier plus oublieux, plus distrait, et mon métier m'obligeait à réparer continuellement les bévues résultant des lacunes de son cerveau. Le major du régiment lui avait sérieusement conseillé d'enrayer, tout

en se fortifiant avec des extraits de viande ; mais il a fallu que je m'en mêle : sans cela, je ne sais trop ce qui serait advenu...

— Pourquoi riez-vous, Chavoye ?

— Parce que, parfois, ce ramol... pardon, cet affaiblissement de la mémoire amenait des scènes bien drôles.

— Racontez-nous ça, commandant, ça nous fera attendre le dîner.

— D'abord, messieurs, toutes les fois que le général devait sortir, son ordonnance arrivait, tenant à la main une sorte de porte-menu comme ceux qui sont en usage dans les restaurants. Ce menu avait été soigneusement élaboré par moi, avec une belle écriture, dans le silence du cabinet, c'était une table de tous les objets que Chambardier devait emporter. Alors l'ordonnance commençait l'appel :

» — Mouchoir ?

» Et le général, après avoir tâté sa poche, disait :

» — Présent !

» Puis cela continuait :

» — Binocle ? Trousseau de clefs ? Porte-monnaie ? Portefeuille ? Crayon ? Cigares ? Allumettes ? Pastilles de jus de viande ?

» Et, à chaque article, mon chef s'assurait que l'objet n'avait pas été oublié et répondait : « Présent ! » ou « Absent ! » En général, il manquait au moins la moitié des bibelots indispensables, et l'ordonnance courait dans la chambre pour les rechercher à mesure. C'était déjà pas mal comme manie ; mais il y avait plus fort que ça.

— Quoi donc, Chavoye ? quoi donc ?...

— Eh bien, figurez-vous qu'un jour j'étais sorti à pied avec le général. Nous avions à porter je ne sais quel rapport au ministère de la guerre. Nous passions devant le bureau de poste de la rue de Grenelle-Saint-Germain, et voilà le général qui entre dans le bureau. Je le suis. Il demande au guichet une carte-lettre de quinze centimes. Il y

écrit quelques mots, puis, comme il allait coller les bords gommés de cette carte, un regard jeté involontairement m'avertit qu'il a oublié de signer.

» Le sachant très distrait, je crois devoir, en bon officier d'ordonnance, lui faire remarquer ce léger oubli, tout en m'excusant de la liberté que je prends, par toutes sortes de circonlocutions respectueuses.

» Il me répond :

» — Oh ! c'est bien inutile de signer. C'est à moi que j'écris.

» Je le regarde un peu ahuri :

» — Comment, mon général, vous vous écrivez des lettres anonymes ?

» — Oui, mon cher Chavoye, et je vais vous expliquer le motif de cette correspondance *personnelle*. Lorsque je dois faire quelque chose le lendemain, quelque chose d'important, qu'il y aurait grave inconvénient à oublier, juste au moment où j'y pense je m'adresse à moi-même un petit

mot par la poste, de telle sorte qu'il puisse m'arriver par le courrier du matin ; alors je prends mes dispositions en conséquence et, dès que j'ai mon mot, j'agis. Comme cela je suis sûr de ne pas oublier.

» — Mais, mon général, objectai-je, tout en dissimulant l'étonnement que me causait cette nouvelle originalité, ne serait-il pas plus simple que je vous dresse jour par jour un tableau de travail bien en règle, bien complet, que je placerais dans votre chambre à coucher et que vous consulteriez le matin en vous levant ?

» — C'est qu'il ne s'agit pas de service : sans cela, je m'en rapporterais à vous... mais de questions... d'un ordre particulièrement délicat.

» — Quelles questions, mon général ?

» Chambardier sourit.

» — Écoutez. Je n'ai pas de secrets pour vous : vous êtes pour ainsi dire de la famille ; eh bien, je vais tout vous avouer. Vous rap-

pelez-vous une certaine chanson que Saint-Germain était venu nous dire au Cercle de la Bibliothèque et dans laquelle il était question du roi Dagobert se demandant pourquoi il avait piqué « une épingle sur sa manche? » Il était un peu comme moi, le bon roi Dagobert, avec cette supériorité cependant qu'il finissait par se rappeler pourquoi il avait piqué l'épingle.

» — C'était pour ne pas oublier d'aller remplir ses devoirs conjugaux auprès de la reine Blanche.

» — Vous y êtes. Eh bien, mon bon Chavoye, si je n'y prenais pas garde, ce serait absolument le même cas avec la générale. J'aime beaucoup madame Chambardier, ce qui n'empêche pas que je resterais parfaitement bien quinze jours, trois semaines, peut-être plus sans franchir le seuil de sa chambre. Que voulez-vous? c'est curieux, je n'y pense jamais que dans la journée, précisément à une heure où ce n'est pas possible.

» — Tiens ! moi, j'aurais plutôt cru, mon général, que vous y auriez pensé le matin.

» — Oh ! le matin, évidemment, ce serait parfait ! Mais le rapport, les pièces à signer, la correspondance avec la brigade et la division... Bref, j'oublierais complètement. Vous comprenez qu'avec une femme aussi jeune, aussi jolie que madame Chambardier un tel manquement à mes devoirs serait froissant au premier chef. Alors, comme je vous le disais, je m'écris à moi-même : « ORDRE : *Demain matin, à huit heures et demie, heure militaire, immédiatement après son chocolat, M. Mars ira rendre visite à madame Vénus.* — M. Mars, c'est moi. Cette lettre m'arrive par le courrier du matin ; alors je déguste en hâte mon chocolat !... et allez donc ! je vais voir madame Vénus.

» Chambardier se mit à rire, d'un gros rire bon enfant, et moi, je me rappelai

tout à coup qu'en dépouillant la correspondance, j'avais parfois trouvé des lettres portant l'inscription « Personnelle », avec une écriture qui ressemblait à celle de mon chef. Je compris alors pourquoi, le jour de ces missives, la générale me paraissait si maussade et si triste, et son mari, encore moins lucide que d'habitude.

» Et savez-vous ce que je me décidai à faire ? Eh bien, quand le vaguemestre apportait le courrier au bureau de la brigade, je jetais inexorablement au panier toutes les lettres que Chambardier s'écrivait à lui-même ; je remplissais ainsi les prescriptions du major et je faisais, je crois, le plus vif plaisir à madame Chambardier, qui, du coup, se trouva délivrée de toute obsession. Les premiers temps, le général s'étonna bien un peu ; mais le service de la poste est si mal fait ! Puis il finit par ne plus y penser du tout, ni dans la journée, ni même le matin, ni jamais...

— Et madame Chambardier fut-elle reconnaissante? demanda-t-on à la ronde.

— Elle était bien jolie! répondit simplement Chavoye, en effilant sa moustache, comme s'il remuait de lointains et voluptueux souvenirs.

RENDEZ-VOUS D'HIVER

C'était en janvier dernier.

Le petit Jacques était désolé, car la concierge avait oublié d'allumer le feu...

Dans son coquet pied-à-terre de la rue du Cirque, ce que les petites amies appellent sa « tour de Nesle », il se démène, très inquiet, car il attend madame Lagudal, la belle Berthe Lagudal... et, précisément, c'est une « première ».

Ah! ça n'a été ni long ni compliqué. Il était assis à côté d'elle dans un dîner chez les Chavanay. Dès le potage, il a risqué un

genou frôleur; au rôti, il a fourré carrément sa bottine sous un petit soulier de satin qui ne s'est nullement dérobé, et qui, au contraire, s'est cambré dans une prise de possession voluptueuse. Quelle émotion! Et, au dessert, il lui a dit :

— Vous devriez bien venir me voir...

— Où ça? Chez vous?

— Non : j'habite avec ma mère. Mais j'ai un rez-de-chaussée, 8, rue du Cirque...

— Tiens, tiens! Eh bien, c'est entendu. Je viendrai jeudi, à cinq heures.

Tout cela très simplement, sans aucune coquetterie, comme une femme qui a conscience d'accomplir un acte tout naturel. Peut-être aussi avait-elle une grande habitude... Mais, précisément, si elle avait l'habitude, qu'allait-elle penser de lui?

Accroupi devant le feu, il s'époumonnait à souffler, et, comme la cheminée fumait abominablement, il se décida à entre-bâiller la fenêtre pour augmenter le tirage; mais la

chambre se remplit immédiatement d'un air humide et froid.

Et, sur ces entrefaites, on sonna. Ding!

— C'est elle! pensa Jacques, affolé. Eh bien, ça va être joli!

Il se précipita vers la porte et, tout en ouvrant il s'excusa :

— Vous allez être dans une glacière, je vous préviens. Le feu n'a jamais voulu prendre. Vous garderez votre manteau n'est-ce pas?...

Elle franchit l'antichambre, tandis que sur sa tête frissonnait l'aigrette d'un chapeau noir garni d'ailes. Et, tout en la suivant, Jacques admira le grand manteau en velours-moire garni de deux quilles de jais, fourré et garni de zibeline qui donnait à la visiteuse une allure vraiment princière.

— Brrrr! dit-elle en pénétrant dans la chambre. Le fait est qu'on grelotte chez vous, mon cher. Fermez au moins cette

croisée, Seigneur! Il y a de quoi attraper la mort.

Elle s'accota dans un fauteuil, tout en s'emmitouflant et en relevant son collet, ce qui fit presque disparaître sa tête mutine, dont on ne voyait plus que les yeux ironiques et rieurs.

Pendant ce temps, Jacques avait repris sa position à genoux et soufflait désespérément sur un feu tout noir, qui continuait à fumer d'une manière lamentable. Et, tout en travaillant, il disait :

— Ce n'est vraiment pas ma faute. Je suis désolé. Ici, je n'ai pas de domestique : ça vaut mieux au point de vue de la discrétion. Et la satanée concierge a oublié mes ordres.

Entre temps, il voulut risquer un baiser; mais le collet cachait inexorablement les lèvres, et, d'un ton impérieux, madame Lagudal lui dit :

— Non! non! Travaillez. Dans l'état phy-

sique où je suis, il m'est impossible de songer à aucune manifestation tendre.

C'est une justice à lui rendre, elle attendit avec une certaine patience, puis elle sentit dans le nez les picotements précurseurs d'un éternuement redoutable, cet éternuement prodrome du rhume qui fait pleurer, du rhume qui boursoufle, du rhume qui enlaidit, et, prise d'une terreur subite, elle se leva, et, regardant le petit Jacques avec une nuance de commisération comique :

— Je n'y tiens plus, mon pauvre ami. Je ne vous en veux pas du tout, mais je m'en vais. Seulement, avant mon départ, voulez-vous me permettre de vous donner un conseil dicté par mon expérience personnelle?

— Dites, dites, fit Jacques très penaud, très petit garçon.

— Eh bien, quand on a une garçonnière comme la vôtre, où le service n'est fait que

d'une manière intermittente par une concierge, on s'arrange pour avoir besoin d'elle le moins possible. On fait installer une cheminée au gaz, avec de belles bûches percées de trous et de feuilles d'amiante pour simuler la braise. On n'a qu'une allumette à frotter, et, immédiatement, on a une belle flamme, qui tiédit en un clin d'œil le nid et remplit de joie le cœur de la pauvre petite femme frileuse égarée dans vos parages. Plus de bois, plus de charbon, plus de fumée, plus d'efforts ridicules. C'est l'idéal. Faites installer le gaz, mon cher ami, faites-le installer tout de suite, et, comme je suis très bonne femme, je consentirai peut-être à voir un de ces jours comment il fonctionne; mais pas avant.

Elle sortit, très digne, avec son éternel sourire un peu gouailleur, et le petit Jacques écrivit immédiatement à la Compagnie du gaz pour qu'elle commençât les travaux.

Cela prit un certain temps. Il fallut creuser un embranchement, dépaver la rue, signer un tas de paperasses et de polices spéciales, poser un compteur, perforer au tourillon des trous dans la muraille, établir des conduits, repeindre, etc., etc. Enfin, au bout d'un grand mois de travaux, pendant lesquels, forcément, les rendez-vous dans la « tour de Nesle » avait chômé, ce qui avait amené des brouilles avec pas mal de petites amies, Jacques eut la joie de pouvoir inaugurer sa cheminée ces jours derniers.

Accompagné de l'inspecteur principal, qui était venu donner le visa d'autorisation, un ouvrier ouvrit les robinets, et Jacques admira une flamme claire, dorée, qui jaillissait jusqu'au sommet de la cheminée, qu'on pouvait modérer au besoin, et alors apparaissaient, entre les bûches, des touffes d'un beau rouge incandescent. C'était superbe, et, de plus, la chambre était chauffée en un rien de temps.

— Sauvé! pensa Jacques.

Et, du coup, il écrivit à madame Lagudal pour qu'elle voulût bien reprendre ses visites rue du Cirque, lui jurant qu'elle n'aurait plus, désormais, à redouter aucune intempérie. Et, madame Lagudal répondit :

« Je suis miséricordieuse et j'oublie très vite les petites contrariétés passées. Puisque vous me promettez qu'il fera chaud et que je serai bien, comptez sur la visite de votre grande amie pour demain, cinq heures.

» BERTHE L... »

Et, le lendemain, en effet, à cinq heures et quelques minutes, n'ayant, cette fois, qu'un bolero de loutre formant habit derrière, avec pèlerine, aileron et gilet breitschwantz, doublé d'hermine, la belle Berthe alla sonner une nouvelle fois au rez-de-chaussée. En somme, il était très gentil, ce petit Jacques, elle se promettait un bon moment...

Elle trouva le petit Jacques avec sa pelisse fermée et son chapeau sur la tête, contemplant avec stupeur de belles bûches de fer au-dessus desquelles tremblotait, comme une lueur falote, une minuscule flamme bleuâtre, d'un centimètre à peine, qui répandait tout juste dans la chambre glaciale le calorique d'une veilleuse.

— Qu'est-ce que c'est que ça? fit madame Lagudal, rouge de colère.

— Ça, madame, c'est une cheminée au gaz... Seulement le gaz a gelé.

Pour le coup, c'était trop fort :

— Et vous croyez, s'écria-t-elle, que je vais rester une minute de plus dans cette glacière? Décidément, mon pauvre ami, vous n'entendez rien à recevoir les femmes; c'est une expérience à acquérir. Je m'enfuis. Mais, auparavant, permettez-moi de vous donner un bon conseil. Quand on possède une garçonnière dans laquelle on a la prétention de jouer au don Juan, eh bien, il

faut avoir une cheminée dans laquelle on puisse allumer un bon feu *par tous les temps*, et non pas des appareils compliqués qui gèlent précisément au moment où l'on aurait le plus besoin de se chauffer. C'est tout à fait absurde, et vous me permettrez de ne pas tenter une troisième expérience.

Elle s'en alla outrée, et Jacques, resté seul devant les petites flammes bleuâtres, qui semblaient de plus en plus tremblotantes, songea avec mélancolie que Strindberg avait peut-être raison et que les femmes étaient décidément des êtres n'ayant le sens ni de la logique ni de la justice...

FIN DE SAISON

Comment s'étaient-ils connus ? De la manière la plus simple du monde. Un beau jour, en février dernier, Jacques avait vu le coupé de la vieille marquise de Champsac s'arrêter devant Turnès, le tapissier. Il avait immédiatement tendu la main à la marquise pour descendre, et celle-ci lui avait dit :

— Mon cher, pendant que je donne des ordres à Turnès pour mon bal, voulez-vous tenir compagnie à mon amie la comtesse de Brezolles? Ma chère Diane, je te

présente Jacques de Cadour, un garçon assez spirituel, mais un grand mauvais sujet devant l'Éternel. Te voilà prévenue.

Puis elle était entrée chez le tapissier, et Jacques était monté dans le coupé. Encore comme étourdie de cette présentation un peu brusque, il s'était tout à coup trouvé assis côte à côte avec une femme très rose, très blonde, qui souriait en montrant de petites dents pointues de jeune chien. Il avait vaguement distingué des yeux très doux, deux myosotis bleus qui le dardaient en clignant un peu comme font les myopes, des cheveux dorés qui frisotaient sous une capote de velours mauve à aigrette, et un corsage plein de promesses qui s'accusait sous les plis soyeux d'une fourrure. Et dans le coupé clos et tiède, il y avait une grisante odeur d'iris qui se mêlait à celui d'un bouquet de violettes qui mourait lentement dans le vide-poche du coupé.

La connaissance fut très vite faite. Dès

les premiers mots échangés ils s'étaient sentis en confiance. On eût dit deux vieux amis qui se retrouvaient. Ils avaient si bien les mêmes goûts, les mêmes manières de voir, les mêmes préjugés, les mêmes relations; il y avait entre eux tant de points de contact, une façon légère et gaie de prendre les choses, de jouer avec la vie, d'en accepter le décor obligé, les petites contraintes et les convenances de salon.

— Eh bien, dit tout bas la marquise de Champsac en revenant, comment trouvez-vous mon amie?

— J'en suis fou, littéralement fou ! répondit Jacques.

— Une fois de plus ! je m'y attendais un peu; eh bien, ne manquez pas de venir à mon bal demain soir, vous l'y retrouverez; c'est moi qui la chaperonne; son mari est absent pour huit jours.

Explique qui pourra le plaisir un peu pervers que certaines dames très austères

éprouvent à organiser ces petites intrigues-là. Il y a là un côté de leur cœur qui m'échappe, mais j'ai maintes fois constaté cette anomalie d'une grande vertu alliée à une grande indulgence, je pourrais presque dire à une extrême complaisance pour les faiblesses d'autrui.

Jacques partit très troublé, et ne cessa pendant toute la journée de songer à la comtesse. Il revoyait toujours son profil si fin, et son sourire un peu faunesque découvrant les dents pointues... Un des premiers il arriva au bal Champsac, et, dès l'entrée, trouva Diane qui lui parut encore plus exquise que la veille, avec ses bras nus, ses épaules d'enfant, toutes rondes, ornées de fossettes, et sa nuque altière sur laquelle brillait comme un fauve duvet doré.

Elle lui tendit la main d'un bon geste cordial ; tout de suite il l'emmena dans un petit salon un peu isolé, et l'assit impérieusement sur le canapé à côté de lui.

— J'ai tant de choses à vous dire, lui dit-il!

— Vraiment ?...

La musique arrivait par bouffées comme un accompagnement lointain. Parfois quelque couple venait jusqu'à la porte, cherchant lui aussi un coin propice aux douces causeries, mais en voyant Jacques et Diane, il sentait instinctivement qu'il y avait là un dialogue qu'il ne fallait pas troubler et il s'éloignait discrètement.

Cependant, pour ne pas faire trop jaser, une ou deux fois elle l'entraîna dans le grand salon, et là, ils se mêlèrent aux autres valseurs. Jacques avait une façon à lui de valser, une espèce de boston très doux, très rythmé, sans heurt, qui berçait pour ainsi dire la danseuse emportée dans un mouvement harmonieux ; une ou deux fois sa moustache effleura l'oreille de la comtesse de Brezolles qui tressaillit comme si elle avait reçu la décharge d'une pile électrique.

— Je vous en prie, ne faites plus cela ! dit-elle en s'arrêtant défaillante.

Pendant le cotillon, ils se placèrent au troisième rang, perdus, oubliés du reste du monde, et Jacques continua de tirer tous ses feux d'artifice, sortant les paradoxes immoraux dont il était coutumier, mais y mêlant cette fois une pointe de sentiment qui donnait à ses aphorismes une saveur étrange. D'ailleurs très sincère, très emballé.

— Au fond, disait-il, tous tant que nous sommes, nous n'avons qu'un but en ce monde, le bonheur. C'est un vilain cadeau que la vie, et celle-ci n'a comme correctif que l'amour. Seulement la société a eu peur ; elle s'est appuyée sur les vieillards, sur les jaloux, sur les impuissants ; elle a réclamé l'aide de la justice, de la religion, de l'hypocrisie sociale, pour brider nos instincts et nous empêcher d'être heureux selon la bonne loi naturelle supérieure

à tous les codes. Or, tout peut se discuter : la gloire, les honneurs, la fortune ; on peut avoir tout cela et être absolument malheureux, tandis que l'amour physique que l'on méprise et que moi j'exalte, c'est peut-être la seule chose, en cette pauvre existence, dont nous soyons absolument sûrs. Quand nous venons d'éprouver les suprêmes joies dans les bras d'un être aimé, personne ne peut nous enlever cela, n'en déplaise aux professeurs de morale en chambre et aux empêcheurs de danser en rond.

— Mais le devoir, mais la fidélité jurée, mais le mari, que deviennent-ils avec votre raisonnement ?

— Ah oui, la théorie de Dumas fils, la femme ne connaissant qu'un seul homme, et l'homme une seule femme, tous deux se fondant en un ange. Ce serait le ciel, mais le mariage n'est jamais cela... précisément parce qu'il est le mariage, c'est l'étreinte obligatoire, bourgeoise, estampillée, à heure

fixe, sans poésie, sans envolées d'idéal. Dans ce cas, la créature humaine n'a-t-elle pas le droit absolu, je dirai presque le devoir de chercher le bonheur à côté, et de le cueillir lorsqu'elle le trouve à portée de sa main?

— Taisez-vous! Ah! on irait loin avec vos théories?...

Jacques ne se tut pas du tout. Il continua son plaidoyer pendant le souper qu'ils mangèrent ensemble à une petite table dans un coin de la salle des Fêtes. Il ponctua ses raisonnements subversifs de verres de vin de champagne frappé que Diane avalait, riant aux anges, et les yeux perdus à la poursuite de je ne sais quel rêve imaginaire. Être heureux! En somme Jacques avait bien raison... Il n'y avait pas d'autre loi au monde.

D'ailleurs, à partir de ce moment, ses idées étaient un peu vagues. Elle se trouva, je ne sais comment, emmitouflée dans sa

sortie de bal, et assise dans le coupé de Jacques qui l'embrassait sur les lèvres en lui disant :

— Une heure, rien qu'une heure chez moi ! Bah ! Au lieu de rentrer chez vous à cinq heures, vous serez rendue dans votre hôtel à six heures, ce qui est très naturel en revenant du bal.

Et c'est ainsi que, sans protestation d'aucune sorte, grisée de caresses, ayant abdiqué toute volonté, Diane devint ainsi, dès le premier soir, la maîtresse de Jacques.

Certaines coquettes qui assignent aux fautes un temps de stage nettement déterminé, qui trouvent qu'une honnête femme ne doit tomber qu'après un siège en règle et se disent : « Je me donnerais de mercredi en quinze, à cinq heures dix minutes », ces coquettes, dis-je, crieront peut-être au scandale et s'indigneront contre cette prise de possession si rapide. Quant à nous,

nous admirons et nous excusons cent fois plus cet abandon irréfléchi, résultant d'un coup de foudre, d'une griserie des sens que les chutes après mures réflexions, et nous nous rappelons ce mot de Dumas fils dans le *Demi-Monde* :

« Toutes les fois qu'une femme s'est donnée à un homme sans calcul et sans intérêt, cet homme reste éternellement son obligé. »

Jacques le comprit de même et n'en aima que davantage la maîtresse qui s'était si rapidement livrée à lui. Tout le printemps cette liaison dura radieuse, ensoleillée ; Diane venait trois ou quatre fois par semaine avant le dîner. C'était des heures délirantes, sans que la satiété vînt jamais diminuer le plaisir de ces entrevues toujours trop courtes. Ils se retrouvaient partout : aux mardis de l'Opéra, dans les dîners, dans les bals, dans les garden-partys. On eût dit que ce bonheur devait éternellement

durer. Entre temps, on avait présenté Jacques au comte Brézolles, un vieux monsieur très bien, très poli, qui avait l'air d'un général de division.

Hier au soir, à la fin d'une valse chez la duchesse de Ramirès, Diane dit à voix basse :

— Je n'ai pas voulu vous le dire plus tôt pour ne pas vous faire de la peine, mais nous partons demain pour la campagne.

— Demain ! s'écria Jacques atterré.

— Oui, pour Serigny, un vieux château où je vais être très malheureuse.

— Et ce sera long?

— Je ne reviendrai pas avant l'année prochaine... en février. Adieu, ami !

Elle serra de toutes ses forces la main gantée qu'elle tenait en dansant ; puis, comme le général apparaissait, disant qu'il était tard et qu'il fallait se retirer, en prévision des fatigues du voyage, ils échangèrent tous trois un salut très cérémonieux,

et elle disparut impassible au bras de son mari, qui souriait un peu goguenard.

Et Jacques s'affala sur une chaise, se sentant tout à coup au cœur un vide immense, et ayant la vague intuition que c'était fini, bien fini, et que jamais — *never more !* — ils ne reprendraient ensemble le roman interrompu.

LA FENÊTRE

Neuf heures

La table sur laquelle j'écris est située juste devant la fenêtre, et, entre deux phrases, je lève souvent le nez en l'air, pour laisser reposer mes yeux sur l'immeuble d'en face. Pendant toute la vilaine saison que nous venons de traverser, la maison semblait dormir, et je ne savais rien de ce que cachaient ces élégants rideaux de guipure, derrière lesquels il devait cependant se passer quelque chose. Etrange ville

que ce Paris où l'on demeure, pendant des mois, à quelques mètres des gens, sans connaître ni leur nom, ni leurs habitudes, ni même leur visage !

Mais, ce matin, par le beau soleil dont nous jouissons, la maison a subitement paru s'éveiller de son long sommeil, et les fenêtres qui, d'après Ibsen, sont des yeux braqués sur la rue, se sont ouvertes. Ma vue qui errait sans but défini, à la recherche de l'idée, m'a fait tout à coup pénétrer dans une chambre à coucher toute tendue en peluche saumon à reflets argentés avec un grand diable de lit solennel dont les draperies relevées à l'italienne semblaient le dais destiné à dominer quelque divin sacrifice.

Puis une blondinette, toute fraîche, toute rose, potelée comme une petite caille, est venue s'appuyer au balcon, afin sans doute de mieux épanouir sa beauté plantureuse sous l'action de ce beau soleil qui piquait des étincelles dans une chevelure passable-

ment ébouriffée, entourant son frais visage comme d'un nimbe d'or. Sa matinée en bengaline maïs garnie de tulle brodé crème et rehaussée de petits nœuds mauves qui avaient l'air sur chaque épaule de s'envoler comme deux papillons, bâillait sur la poitrine opulente, et me laissait apercevoir une chemise de tulle noir très chiffonnée mais très suggestive, en raison même des assauts qu'elle semblait avoir supportés. Y avait-il un jupon?... Non, je crois, ma parole, que le jupon n'avait même pas été passé.

O mon imagination! Je ne pouvais plus travailler. Mes yeux restaient fixés sur cette appétissante créature qui semblait rire aux anges tout en livrant son beau corps aux tièdes caresses du soleil. Je vous demande un peu s'il devrait être permis de s'exhiber ainsi, aguichante, presque nue, alors qu'il y a en face de vous un pauvre travailleur de la pensée qui a besoin de tout son sang-froid!

Évidemment, mon inconnue se levait; mais si la nuit avait été blanche, ce n'avait pas été blanche commme la blanche hermine. On n'a pas cette béatitude indéfinissable, cette satisfaction profonde de tout l'être, lorsqu'on a couché seule. Non seulement la nuit avait été agitée, mais elle avait certainement été bien employée, et les heures qui avaient sonné au petit cartel Louis XV que j'apercevais suspendu sur la glace avaient été heureuses. Voilà ce que je me disais, poussé par ce flair qui fait deviner l'amour partout où il fleurit et partout où il embaume, lorsque j'ai aperçu une ombre qui remuait dans le fond de la chambre et plusieurs fois ma voisine s'est retournée, tout en causant, très tendre, avec des phrases ponctuées de jolis éclats de rire.

Cela devenait très intéressant, lorsque tout à coup j'ai vu surgir derrière la blondinette un beau lieutenant de chasseurs en

dolman bleu de ciel — un dolman dont on reboutonnait lentement les derniers boutons grelots. Lui, aussi, le chasseur, était radieux. Sa moustache conquérante se retroussait victorieusement, et sous les sourcils noirs très fournis brillaient deux yeux francs et jeunes. Le lieutenant a pris dans ses mains la taille de la blondinette, puis il a voulu à son tour se mettre à la fenêtre ; mais il a été repoussé vers le fond de la chambre avec une certaine vivacité, et des gestes qui signifiaient clairement :

— Es-tu fou, mon pauvre chéri, de t'exhiber ainsi en uniforme à côté de moi. Quelle imprudence, non, mais quelle imprudence !

Pourquoi le lieutenant ne devait-il pas se montrer? Il n'était donc pas le mari? Ça, je m'en doutais un peu, mais... il n'était donc pas non plus l'amant légitime? Il riait d'ailleurs le beau chasseur en haussant les épaules d'un air insouciant; en tout cas,

s'il n'avait pas le droit de venir au balcon, il avait le droit d'embrasser, droit dont il s'est mis à user et à abuser, tant et tant, que ma voisine confuse, et voyant que je regardais très indiscrètement, a pris le parti de laisser retomber les rideaux de guipure; et je n'ai plus rien vu, rien que deux ombres qui disparaissaient dans la direction du grand lit à l'italienne; et je suis resté à me faire les réflexions les plus bizarres, et me sentant dans l'impossibilité absolue de travailler.

Satané chasseur! Coquin de printemps!...

Trois heures

La fenêtre s'est ouverte à nouveau. J'ai vu apparaître un vieux monsieur chauve, commun, bedonnant, très cossu, avec une magnifique perle comme épingle de cravate. Il avait l'air congestionné le vieux monsieur et s'ébrouait au balcon en toussant très fort: Brrrom! Brrrom! comme s'il eût

voulu chercher dans ce bain d'air la respiration qui lui manquait.

Ah ! il ne se gênait pas, celui-là, c'était une justice à lui rendre. On voyait qu'il était chez lui et qu'il avait le droit de se montrer. Tout à coup il m'a aperçu et peut-être poussé par le désir d'affirmer son droit de propriétaire, de faire parade de sa bonne fortune, il s'est retourné, demandant je ne sais quoi d'un air engageant.

Ce je ne sais quoi était sans doute l'ordre donné à la blondinette de venir à la fenêtre respirer elle aussi, mais elle n'obéissait pas vite, et continuait à ne pas paraître, tandis que le gros monsieur, d'un geste large, montrait le ciel bleu et le soleil resplendissant. Il devait dire sans doute :

— Mais viens donc, ma bonne Pauline, ou Lucie, ou Berthe... au fait, je ne savais pas encore comment elle s'appelait, ma petite voisine. Tu ne sais pas ce que tu perds, tu verras comme il fait beau.

Et en effet, la blondinette est apparue sur le balcon, oh ! sans enthousiasme, je dois le constater, sans le moindre enthousiasme. Un peu boudeuse, elle s'est accoudée sur la place microscopique que le gros monsieur avait laissée à côté de lui sur la balustrade. Plus de peignoir bâillant sur la chemise de tulle noir, mais une robe Empire en drap suédé brodée de perles mordorées et or. Tout cela ajusté, boutonné, correct ; le gros monsieur doit tenir à la correction. Il doit aimer aussi à ce qu'on soit bien coiffée, car cette fois les frisons en révoltes sont régularisés, domptés et ondulent en vagues savantes au-dessus de l'oreille mi-couverte et finement ourlée. A la voir ainsi, on jurerait une honnête petite bourgeoise, modeste, réservée et jolie à croquer. Sans doute, le vieux monsieur est-il de mon avis, car il commence à s'émanciper, à se frôler contre sa compagne avec des mouvements de gros chat faisant ron-ron. Celle-ci, résignée

d'abord, paraît cependant un peu ennuyée de me revoir en face d'elle.

Elle songe peut-être : Que doit penser mon voisin ? Ce matin, il m'a vue avec Raymond, Jean, Raoul — je ne sais pas du tout comment s'appelle le beau lieutenant — et maintenant il m'aperçoit avec *monsieur* Dupiton, Mistouflet ou Balandard. Il doit avoir bien mauvaise opinion de moi, mon voisin et se dire que je suis une coureuse, une infidèle, une vilaine petite femme...

Je ne me disais pas du tout cela, ô ma blondinette, je vous plaignais sincèrement, mais je pensais, en vous excusant de toute mon âme, que la vie a ses exigences. Et puis, d'ailleurs, qui me prouve que le vieux monsieur n'était pas un ami, rien qu'un ami. Non, décidément, il se frôlait trop, il ne devait pas être un ami. Pauvre petite blondinette !...

Onze heures du soir

La nuit est venue, il fait un clair de lune superbe, absolument comme en juin. Devant moi, la vitre de ma voisine s'est illuminée et des ombres chinoises se profilent sur les rideaux avec des attitudes fantastiques.

Et tout à coup, la fenêtre s'ouvre à nouveau. O joie, ô ivresse ! Et je vois réapparaître sur le balcon la blondinette, les cheveux épars sur les épaules et tombant sur un peignoir de soie brochée. A côté d'elle, le beau lieutenant qui est revenu. Sans doute il a le droit de venir sur le balcon, le soir, car il tient enlacée ma voisine, et a niché, je ne sais trop comment, sa tête dans le cou de sa bien-aimée. Ils ont voulu respirer un moment le bon air de la nuit avant de s'endormir dans les bras l'un de l'autre. Dans la rue déserte, un calme profond, une sérénité absolue... Au loin le tintement argentin du grelot attaché au

collier de quelque cheval de luxe qui file au grand trot... Onze heures et demie sonnent à une horloge du voisinage avec une vibration longue qui se prolonge dans la nuit, et le lieutenant colle ardemment ses lèvres sur celles de la blondinette.

Cette fois, c'est moi qui en ai assez vu.

Et je tire mes rideaux à mon tour, en songeant, rêveur, au gros monsieur de l'après-midi, à la chemise de tulle noir, à la gorge opulente... et un tas d'autres choses encore.

Satané chasseur ! Coquin de printemps !

LA NOURRICE

L'autre soir, j'étais assis au Vaudeville à côté de mon ami La Morlaye, et en admirant la grâce toujours charmeresse de notre grande Sarah dans *Phèdre*, ses ports de bras d'une majesté si hiératique, sa voix d'une mélancolie si doucement pénétrante, je songeais que la réapparition pour un soir de cette artiste géniale sur un de nos théâtres de genre allait faire tomber seize mille francs dans la caisse de la *Pouponnière*.

Et comme La Morlaye ne connaissait pas

les détails de cette société maternelle, de cette *nourricerie coopérative* fondée par la digne madame Charpentier, je m'empressai, pendant l'entr'acte, de lui fournir tous les renseignements que je possédais sur le nouvel établissement de Porchefontaine, sur la haute portée sociale de cette œuvre permettant aux mères qui ont la joie de pouvoir garder auprès d'elles leurs enfants, de venir en aide aux malheureuses que leurs occupations empêchent de conserver leurs nouveau-nés.

— Oui, me dit La Morlaye, c'est beau, c'est très beau, et l'on ne se doute pas parfois des drames qui se passent dans le cœur de ces pauvres filles, tandis que nous les voyons, coquettement enrubannées, se promener placidement sur nos promenades publiques portant dans leurs bras un enfant qu'elles doivent allaiter et qui n'est pas le leur ! Ne t'es-tu jamais demandé ce qu'il y avait de larmes, de déchirements sous cette

apparence heureuse, et les souffrances que devait endurer la mère, à l'idée que son enfant à elle était abandonné à la campagne, élevé, Dieu sait comment, par une de ces mamans mercenaires qui ont si souvent mérité l'atroce nom de faiseuses d'anges?

— J'avoue que je ne m'étais jamais représenté le métier de nourrice sous cet aspect lugubre.

— C'est que toi, tu t'es contenté comme tout le monde de l'apparence; tu n'as vu que le tableau plein de sérénité de ces grosses filles affalées sur quelque chaise dans un rayon de soleil, entourées d'enfants joyeux et joueurs; mais moi, comme père de famille, j'ai vu la vérité de plus près, et je t'avoue qu'elle n'est pas toujours drôle. Ainsi, pour le moment, j'ai chez moi une nommée Maria Bridet...

— Je l'ai vue, ta nourrice. Elle est superbe, et elle a les plus beaux bonnets à rubans mauves des Champs-Élysées.

— Oui, eh bien, c'est la plus malheureuse des femmes. Il faut te dire que quand notre petit Jacques est arrivé, nous avons été pris un peu au dépourvu, nous ne l'attendions pas si tôt; un peu ahuri, je suis parti à la recherche d'une nourrice accompagné du docteur Barthez, non sans avoir entendu madame de La Morlaye me recommander avec énergie de choisir une femme mariée légitimement.

» — Je ne veux pas, me dit-elle, que notre enfant suce le lait d'une fille perdue.

» — Vous avez bien raison, m'écriai-je, croyez-vous donc que je vais introduire sous notre toit une coureuse de village, ayant culbuté dans tous les fossés!

» Et nous voilà partis avec le docteur; nous arrivons au bureau des nourrices où l'on avait rangé ce pauvre troupeau féminin, et dès l'entrée, Barthez se dirige sans hésiter vers Maria. Cheveux noirs, apparaissant sous le petit bonnet blanc tuyauté

en auréole, teint frais, dents éblouissantes, poitrine en parade, et tenant dans les bras un poupard énorme respirant la santé prospère. Malgré moi, les souvenirs folâtres se mêlant dans ma tête aux pensées les plus sérieuses, j'eus comme une évocation d'Hortense Schneider dans le rôle de la plantureuse Boulotte, et je me rappelai Dupuis-Barbebleue disant avec une admiration joviale : C'est un Rubens!

» Oui, c'était un vrai Rubens, et Barthez triomphant me dit :

» — Voilà notre affaire.

» Mais moi, je me rappelai la recommandation de ma femme, et je commençai mon interrogatoire :

» — Comment vous appelez-vous?

» — Maria Bridet, du village de Gevrey (Côte-d'Or).

» — Quel âge avez-vous?

» — Vingt ans.

» — Vous êtes mariée?

» La nourrice rougit beaucoup et répondit avec effort ;

» —... Non, monsieur...

» Patatras! Qui aurait cru cela, une fille qui avait l'air si candide, si réservée! Ce n'était qu'une roulure des champs! J'étais absolument désappointé, mais le docteur insista :

» — Voyons, dit-il à voix basse, racontez-nous votre histoire! Quel est le père de votre enfant?

» — C'est Pierre Buzet un brave garçon, le fils du fermier Buzet, notre voisin. Nous nous aimions bien, Pierre et moi... mais ses parents ne voulaient pas entendre parler du mariage parce que Pierre est beaucoup plus riche que mon père simple journalier... Je lui ai résisté longtemps, mais un soir, en revenant du bal de l'assemblée à Gevrey, il faisait très beau, très chaud, j'ai perdu la tête... et j'ai cédé. Quand Pierre m'a vue enceinte, il m'a formellement promis de

m'épouser, car il est honnête, voyez-vous... et il m'adore... Malheureusement, il a été pris par la conscription, il est parti pour son sort, et maintenant il est soldat à Dijon. Alors, comme mes parents ne voulaient plus me voir, après l'événement, et qu'il fallait bien nourrir mon enfant, je suis venue à Paris pour tâcher de me placer comme nourrice.

» Tout cela était conté simplement, d'un ton très doux, sans effronterie mais sans fausse honte. On sentait que Maria disait la vérité.

» Le docteur Barthez me prit à part :

» — Vous allez peut-être me trouver des idées un peu avancées, mais je vous assure que cette fille-mère, avec son idylle naïve, son enfant naturel et son petit soldat à Dijon, me paraît beaucoup plus honnête que bien des femmes mariées.

» — C'est possible! mais madame de La Morlaye m'a bien recommandé...

» — Turlututu, reprit Barthez. Voyons, qu'est ce que vous désirez, en somme? C'est que votre petit Jacques se porte bien et soit florissant. Eh bien, regardez l'enfant de Marin. Quel gaillard!

» — Le fait est qu'il est magnifique, dis-je très ébranlé.

» — Eh bien, alors sacrebleu! passez outre et fichez-vous du sacrement. Je vous demande un peu ce que monsieur le maire, avec sa sous-ventrière tricolore, a à faire dans une question non de morale mais d'hygiène. D'ailleurs, madame de La Morlaye a confiance en vous. Elle croira ce que vous lui expliquerez et n'ira pas y voir de si près.

» Ces derniers mots dissipèrent mes scrupules, et, ma foi, je me décidai à arrêter Maria Bridet et à l'emmener avec moi. Après avoir embrassé frénétiquement son poupon, elle le remit à une amie, en lui faisant toutes espèces de recommandations,

puis elle monta en voiture, très triste, avec une passivité résignée.

» Mais tout à coup, en regardant les gros doigts que la nourrice avait étalé sur ses genoux, je vis qu'il n'y avait pas l'alliance, cette alliance que les plus pauvres gens échangent entre eux le jour du mariage. Si madame de La Morlaye ne voyait pas d'anneau, elle aurait des soupçons, et me poserait une foule de questions indiscrètes. Et alors que répondrais-je? Et quel accueil ferait-on sous le toit familial à cette fille-mère, à cette paysanne séduite et engrossée par un petit soldat? C'est alors qu'il me vint une idée :

» — Vous ne savez pas, Maria fis-je; j'ai l'intention pour commencer de vous faire un petit cadeau.

» — Bien monsieur.

» Je fis arrêter le fiacre devant un bijoutier, nous entrâmes ensemble, et là, je choisis un anneau d'or bien simple, un vrai an-

neau de mariée pauvre, tandis que le marchand nous regardait d'un air goguenard.

» — Tenez, dis-je en lui mettant l'anneau au doigt, maintenant pour tout le monde, vous avez l'air d'avoir passé par l'Église.

» La nourrice étonnée leva les yeux sur moi, puis soudain elle comprit, et, songeant sans doute au père du bébé, qui était là-bas dans sa caserne à Dijon, au petit soldat dont elle était séparée, et qu'elle ne reverrait peut-être jamais, elle fondit en larmes en balbutiant entre deux sanglots :

» — Ah ! si c'était lui !... si c'était lui qui m'avait donné l'anneau !

LA RENTRÉE DE LA PARISIENNE

Il était revenu plus tôt de son bureau des « travaux publics », très mécontent, très inquiet. Encore un renversement de ministère ! Au mois de juillet, le chef de cabinet lui avait dit qu'à son grand regret on ne pouvait le faire encore passer sous-chef, mais que ce serait certainement pour janvier. Il avait une promesse formelle. Et, maintenant, le ministre n'était plus rien, et son chef de cabinet était devenu moins que rien. Ah ! que tout cela était triste, mon Dieu !

Il appela :

— Marguerite ! Marguerite !

Il aurait voulu tout de suite raconter ses angoisses, ses mécomptes, avoir près de lui quelqu'un pour partager ses chagrins. Ce n'est pas que ses doléances de carrière trouvassent beaucoup d'écho auprès de sa femme qui les écoutait toujours avec un air un peu distrait, un peu sorti, comme si ces questions n'eussent eu qu'un intérêt très secondaire. Et cependant, dans leur situation, plutôt précaire, une amélioration aussi considérable de traitement n'était pas à dédaigner.

De nouveau, il appela, avec une pointe d'impatience :

— Marguerite ! Marguerite !

Ce fut un bébé de six ans qui accourut, adorablement gentil sous ses papillottes brunes, mais mal tenu : de l'encre aux doigts, des souliers éculés et un costume de velours déchiré et plein de taches.

— Petit papa, maman n'est pas encore rentrée. Veux-tu que je te récite mon catéchisme avant dîner?

— Non, non. Va jouer avec ta bonne.

Bébé partit en sautillant, et le père resta seul, très sombre, à se promener de long en large. Pourquoi Marguerite n'était-elle pas là? A sept heures du soir? Est-ce qu'elle n'aurait pas dû être chez elle, pour s'occuper un peu de son enfant, de sa maison... et surtout pour écouter les inconvénients de la chute du ministère?

Il promena ses yeux autour de lui dans ce salon luxueux, mais sentant le désarroi. De la poussière sur tous les meubles; aux fauteuils, des galons déchirés; dans les vases, de vieux bouquets de roses fanées et envoyant dans l'atmosphère comme un relent de moisissure. Pas de livre commencé, pas de travail de tapisserie en train, rien qui fît sentir le confortable du nid féminin soigné, habité et chaud. Évidem-

ment, l'appartement n'était pas tenu comme il aurait dû l'être ; mais peut-être ne pouvait-on exiger mieux? On était si pauvre avec les modestes appointements de commis principal ! C'est à grand'peine si l'on pouvait joindre les deux bouts, et c'était déjà merveilleux, le tour de force qu'accomplissait Marguerite sous ce rapport, faisant face à toutes les échéances, surmontant toutes les difficultés, trouvant toujours le moyen d'être très coquettement mise avec rien ou presque rien. Évidemment, c'était une maîtresse femme, une femme supérieure, très supérieure à lui — il ne se le dissimulait pas — et qui avait bien des qualités... Mais elle aurait dû être là pour le recevoir. Où pouvait-elle bien être? A sept heures?

Il leva les yeux et regarda un grand portrait d'elle qui se dressait au-dessus du piano. Autant lui était grand, gros, lourd, avec des épaules de portefaix, autant elle était mignonne, délicate, exquise dans sa

robe rose décolletée, qui montrait des épaules d'enfant, potelées, avec des fossettes. On devinait la créature de luxe, faite pour porter les bijoux, les belles étoffes, les robes des grands couturiers en renom. Elle souriait ironique, avec la bouche formant un délicieux petit pointu, et contemplait, dédaigneuse, l'être commun avec lequel la destinée l'avait si mal appareillée. Est-ce qu'on met dans les mêmes brancards une jument de sang et un gros percheron d'omnibus?

Le regard hypnotisé, croyant la voir, il se sentait devant elle très petit garçon. Puis la réalité revint, avec cette pensée lancinante : « Il va bientôt être sept heures un quart, et Marguerite n'est pas rentrée. »

D'ailleurs, pas l'ombre de jalousie, mais un commencement d'inquiétude vague. Lui serait-il arrivé quelque chose? Un accident de voiture? Que deviendrait-il si elle avait été écrasée? si on la rapportait morte. Morte !...

Mais, à ce moment, un coup de sonnette nerveux retentit, et Marguerite entra, en coup de vent, dans le salon. A la vue de son mari, elle eut un recul de surprise :

— Tiens ! tu es déjà rentré du ministère ?

— Oui. J'ai été demandé chez le chef de cabinet à cause de la crise... car tu sais que le ministère est par terre.

— Ah ! fit-elle, indifférente.

— Et je crois que voilà ma place de sous-chef encore compromise !

— Qui sait ? fit-elle, pour répondre quelque chose.

Elle enleva son chapeau, et alors seulement il aperçut le désordre de ses lourdes tresses blondes, dont les ondulations à la diable n'étaient retenues sur le sommet de la tête que par une simple épingle, toutes prêtes à s'écrouler. La bouche, sanglante, portait comme des traces de morsure; le teint resplendissait d'un éclat inaccoutumé comme ces pavies qu'on met dans les vitrines

des magasins, et les yeux, cernés d'un cercle bleuâtre, semblaient meurtris à la suite d'une longue veillée nocturne. Le nœud du collier de velours était attaché de travers, une agrafe bâillait sous le bras du corsage ; la jupe, fripée, chiffonnée, donnait la vague impression d'une lutte : toute la tenue, si soignée d'habitude, avait quelque chose de lâche, d'incorrect qui révélait le rhabillage précipité ! De toute sa personne s'exhalait je ne sais quel parfum aphrodisiaque très spécial : mélange de chypre, de tabac d'Espagne et d'odeur de femme amoureuse; enfin, sous la nuque, juste à la racine des cheveux dorés, il y avait, sous les petites mèches en révolte, comme une trace violette de brûlure... ou de baiser.

Elle restait un peu gênée sous le regard inquisiteur de son mari, qui, pour la première fois, trouvait à Marguerite un aspect inaccoutumé, sans bien se rendre compte des

détails: D'habitude, quand il arrivait du ministère à sept heures, elle était toujours rentrée avant lui, bien coiffée, le teint refait, avec une impeccable robe d'intérieur. De là, sans doute, son étonnement.

Pourtant, dans un balbutiement timide, il risqua :

— D'où viens-tu si tard ?

— D'abord, il n'est pas tard ! Il est à peine sept heures. Ce n'est pas ma faute si tu t'esquives du bureau et si tu négliges ton service. Moi, puisque tu veux savoir, j'arrive de loin, de très loin, une petite modiste que j'ai découverte rue du Mont-Dore... aux Batignolles, tout dans le haut, et qui fait des chapeaux ravissants pour vingt francs. Absolument les mêmes, que ceux que Birot fait payer dix louis. J'en ai essayé des masses sans me décider... C'est même ce qui m'a décoiffée.

Très à son aise, elle relissa du doigt ses ondulations, replaça le nœud du collier,

qui avait tourné, referma l'agrafe béante, puis, comme, décidément, il valait mieux changer de conversation, elle demanda :

— Et Bébé? Tu l'as vu?

— Oui; il voulait même me réciter son catéchisme... A propos, ma bonne amie, tu sais, Rivonel, le chef de cabinet : eh bien, il n'est plus rien, rien du tout... Et lui qui m'avait tant promis!...

Mais Marguerite n'écoutait plus. Elle avait trouvé le dérivatif cherché avec ce catéchisme. Elle appela :

— Bébé! Bébé!

Le petit garçon accourut, et Marguerite le couvrit de baisers passionnés. On eût dit que, sur ces lèvres fraîches et jeunes, elle voulait se purifier d'autres caresses. Puis elle lui dit :

— Voyons, avant dîner, récite-moi bien tes commandements de Dieu.

Bébé se campa devant maman, cherchant dans sa tête, un peu interdit : la question venait si vite... il n'était pas préparé...

Enfin, il commença :

Faux témoignage ne diras... ne diras
Qu'en mariage seulement.

Et, tandis que le mari s'exclamait, en riant :

— Tu confonds, bébé, tu confonds !

Marguerite devint tout à coup très pâle, effarée, éperdue, comme si la bouche ingénue de l'enfant venait, dans le silence de la chambre, de proclamer tout haut, bien haut, la vérité.

LE SACRIFICE

Par les fenêtres de sa baraque, établie sur le front de bandière du camp, entre les maisons du Petit-Mourmelon et l'Obélisque, le commandant d'Esmiral regardait, dans le brouillard d'une matinée de mars, le va-et-vient de ses dragons, en bourgeron et en pantalon de toile, la musette en sautoir, se rendant au fourrage sous la direction des maréchaux des logis, activité quasi monastique, où le soldat, sans souci, suit gaiement son sillon de chaque jour.

Hennissements des chevaux, jurons des

gradés, luzzi des hommes, bruit des sabres résonnant contre les éperons avec un cliquetis d'acier, c'était là une des mille symphonies de cette existence militaire qui l'avait pris entier. Petit-fils d'un maréchal de l'Empire, fils d'un colonel tué en 1870, d'Esmiral était né soldat. Revues du Champ de Mars où paradait son père, visites d'amis en grand uniforme aux jours fériés, une vie active au grand air pendant la prime jeunesse, puis une éducation dirigée vers Saint-Cyr, tout avait poussé le commandant vers la carrière des armes.

Ce matin, comme les jours précédents, les notes stridentes de la diane, sonnée par les trompettes, l'avaient réveillé, gaies et jeunes comme le printemps et la nature. Veuf depuis six ans, dans les moments libres que lui laissait le métier il s'était exclusivement consacré à l'éducation de son petit Robert, aidé en cela par madame Baumann, la vieille Bertha, qui lui avait donné à lui

ses premières notions d'allemand. C'est grâce à elle qu'il avait *piqué* un dix-huit lors de son examen à l'École. Maintenant, devenue bien vieille, toute ridée sous ses bandeaux blancs, elle faisait l'éducation du fils comme elle avait fait, jadis, celle du père.

Que serait-il devenu, le commandant, sans madame Baumann? Elle était le lien qui rattachait le présent au passé; en la voyant, il se rappelait toute son enfance, alors que, petit garçon, avec de l'encre aux doigts, il écrivait ses devoirs sous son regard sévère. Il l'avait installée, avec Robert, dans le pavillon attenant à sa baraque, et, grâce à elle, entre ces murs blanchis à la chaux, comme ceux d'une cellule de cloître, il pouvait se faire encore l'illusion qu'il avait un intérieur et une famille.

Riche, jeune encore, avec seulement quelques fils d'argent sur les tempes, il aurait pu se remarier et mener une vie luxueuse dans quelque confortable ville de

garnison. Mais à quoi bon recommencer ce que le hasard avait détruit? La destinée avait sans doute voulu qu'il fût militaire, rien que militaire, comme on est prêtre, avec l'âpre satisfaction du dévouement à la patrie. Aux manœuvres, il s'oubliait quand du haut de son cheval, il voyait, à sa voix de tonnerre, s'ébranler de longues files de chevaux et ses cavaliers galoper, haut le sabre, dans un nuage de poussière, pour se former en bataille. Il rêvait de quelque magnifique chevauchée, de quelque charge vengeresse!... Est-ce que cette heure bénie ne sonnerait pas quelque jour? Cela tardait rudement!

Parfois, dans ses moments de mélancolie, il lui venait comme un doute. Ne faisait-il pas un métier de dupe en sacrifiant ainsi toutes ses aspirations à une idée, à une espérance qui paraissait de plus en plus vague, de plus en plus lointaine?... Obéissance passive, renoncement à toute liberté; comme

seule distraction, les exercices du régiment et l'instruction de son fils. Et, pendant ce temps, les belles années passaient, austères, sérieuses, monotones. N'éprouverait-il pas un jour quelque regret, quelque amertume d'être resté si étranger à ces fêtes, à ces réunions mondaines, à ces premières, dont parfois les journaux parisiens lui apportaient les échos et dans lesquelles sa situation sociale lui aurait permis de tenir une place brillante?...

Mais un sourire de Robert, quelques mots affectueux échangés avec la vieille Baumann, un service en campagne bien exécuté avec ses beaux escadrons lui rendaient bien vite toute sa sérénité, en vrai Français respectueux du patriotisme comme d'un dogme. La reprise inéluctable de nos deux provinces perdues était pour lui un article de foi aussi profondément enraciné que les vérités religieuses de son catéchisme : il n'y avait pas à épiloguer ni à discuter, et

tout devait converger vers ce but unique.

Il rêvait à tout cela, le regard perdu sur ces longues steppes, au gazon usé par le piétinement des chevaux, dont l'horizon immense est coupé seulement, çà et là, par quelques maigres bois de sapin, qui semblent destinés seulement à servir de « point de direction » aux colonnes en marche vers la frontière, lorsque le maréchal des logis chef entra, apportant la décision du matin.

Le commandant prit le petit cahier machinalement, croyant y trouver quelque note ordinaire de service; mais, tout à coup, il devint tout pâle en lisant :

« *Par ordre ministériel, messieurs les officiers qui auraient auprès d'eux quelque serviteur, précepteur ou gouvernante appartenant à la nationalité allemande devront se priver de leurs services dans le plus bref délai.* »

— Ce n'est pas possible! balbutia le commandant. Me séparer de madame Baumann!... On ne peut vraiment exiger de

moi un sacrifice semblable. Cette septuagénaire que je tutoie, qui m'a élevé, et qui sert de seconde mère à Robert ! Que vais-je devenir?

Dans un état d'exaltation indicible, il se coiffa de son képi en hâte et se dirigea vers la baraque du colonel pour tenter un suprême effort, pour lui expliquer son cas spécial, pour plaider quand même. Mais, au bout d'un quart d'heure de conversation, il ressortait de chez son chef avec la démarche chancelante d'un homme qui vient de recevoir un coup de massue. Les ordres étaient formels ; le ministre avait parlé : il n'y avait qu'à s'incliner et à se soumettre.

Il rentra dans le pavillon et, d'une voix altérée par l'émotion, il appela :

— Bertha ! Bertha !

Madame Baumann apparut, donnant la main au petit Robert, qui sautillait en se suspendant à son tablier de dentelle noire.

— Ma pauvre Bertha, dit-il avec effort,

voici l'inspection générale qui approche. Le colonel ne veut aucun étranger au camp, et momentanément — oh! très momentanément — je vais être obligé de me séparer de toi.

— Comment? monsieur le comte me renvoie?

— Non... ce ne sera qu'un temps à passer. Tu iras chez ma sœur, à la Chesnaye; on t'y soignera bien... Et puis nous nous retrouverons plus tard... et, à nouveau, nous recommencerons, tous les trois, la vie heureuse.

— Alors, il va falloir aussi quitter le petit?

Le commandant acquiesça tristement de la tête, tandis que la vieille tombait, atterrée, sur une chaise, tout en couvrant de baisers fous la tête blonde de l'enfant.

— Allons, du courage! conclut d'Esmiral, et fais tes malles. Je te conduirai, ce soir, à la gare de Mourmelon avec le break

La journée fut lugubre. Le désespoir de l'enfant faisait peine à voir. Il avait jeté ses deux bras autour du cou de madame Baumann en lui disant :

— Ne t'en va pas! Je ne veux pas que tu t'en ailles!

Ce fut à grand'peine, l'heure venue, que l'ordonnance put détacher les petites mains cramponnées à la robe. Le commandant tâchait de rester impassible, en mordillant sa moustache pour s'empêcher de pleurer, mais, sur le quai de la gare, il n'y tint plus : quand il eut une dernière fois serré sur son cœur la pauvre vieille, lorsqu'il eut refermé la portière du wagon, il lui sembla que le train emportait le suprême lien qui le rattachait au passé, et, malgré lui, les larmes jaillirent.

Il faisait nuit noire lorsqu'il rentra au camp. A pas de loup, il se dirigea vers la chambre de l'enfant, qui dormait, et le contempla longtemps, pensif, tout en son-

geant aux nouveaux devoirs qui lui incombaient. Comme le pauvre bébé allait être triste au réveil! Déjà, lui aussi, il fallait qu'il s'habituât à souffrir et à pleurer — *pro patriâ* — pour la patrie.

Il referma la porte doucement, bien doucement; puis, revenu dans sa baraque, il ouvrit sa fenêtre pour rafraîchir son front brûlant à la fraîcheur de la nuit.

Tout à coup, au milieu du camp endormi, la sonnerie de l'extinction des feux retentit, large, mâle, solennelle, fanfare et cantique à la fois, et, dans cette succession de notes graves et lentes, le commandant crut entendre je ne sais quel mélancolique adieu, comme la plainte douloureuse d'un cœur venant de consommer un atroce sacrifice!...

FIN

TABLE

MES JOURS DE L'AN. 1
LES TROIS ACCOLADES 13
L'AVEU NÉCESSAIRE 23
IN MEMORIAM ! 33
TRÈS RUSSE. 43
LE VIDE-POCHES 55
LA CRAVATE NOIRE. 67
AMOUR EXOTIQUE. 79
ÇA FERA PLAISIR A SAGAN. 91
LA REINE 103
LE MIRACLE. 113
LE RÉVEILLON. 125
L'ÉGLISOPHONE 135

PAR CHARITÉ 147
L'ENGRENAGE. 159
LA CONFESSION DE GERMAINE 171
LE CHÊNE. 183
LE BUDGET 193
VANITÉ. 205
A LA DÉCOUVERTE. 217
LA DÉESSE. 229
LE SERMENT. 239
LE PARTAGE. 251
MANQUE DE MÉMOIRE. 261
RENDEZ-VOUS D'HIVER 271
FIN DE SAISON 281
LA FENÊTRE. 293
LA NOURRICE 305
LA RENTRÉE DE LA PARISIENNE 315
LE SACRIFICE 325

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 8226-4-95. (Encre Lorilleux).

R.F.